

IDÉAL - BIBLIOTHÈQUE

C'est encore Bennett !

Anthony Buckeridge





C'est encore Bennett !

(Bennett Again!)

par Anthony Buckeridge

texte français de Paxson
enrichi par les fans de Bennett du Site des Livres d'Enfants
qui ont participé au fil d'échanges : Bennett : les inédits
<https://livres-d-enfants.1fr1.net>

à Eric Rosebery

Chapitre Premier / Le but du jeu

Il n'y avait rien de surprenant à ce que M. Pemberton-Oakes, le directeur du collège de Linbury Court, mette le holà au sujet des envahisseurs de l'espace et fasse de son mieux pour recadrer ses garçons sur des sujets plus sensés comme celui de prendre soin du monde dans lequel ils vivaient.

L'affaire avait atteint son paroxysme un après-midi d'octobre alors que les terrains de sport étaient trop humides pour jouer au football et que les garçons étaient contraints de rester cloîtrés.

Profitant d'une accalmie entre deux averses, M. Pemberton-Oakes avait été scandalisé de découvrir dans la cour du collège des emballages, des paquets de chips vides et des cartons de boissons qui avaient été jetés et balayés par le vent jusque dans les hautes herbes qui bordaient le terrain de jeu.

Il avait des idées bien arrêtées en matière d'ordre et cet éparpillement des détritiques n'était pas la meilleure manière de traiter la planète, cette précieuse réserve de matières premières, alors même que les peuples du monde entier veillaient à réduire les déchets et à protéger l'atmosphère des produits chimiques toxiques.

Il allait de soi que l'incapacité à maintenir les terrains du collège exempts de tout détritiques n'avait rien à voir avec les catastrophes mondiales aggravées par les pluies acides, la destruction des forêts ou la pollution des rivières et des océans.

A eux seuls, les garçons ne pourraient pas non plus faire grand-chose pour pallier à la destruction de la couche d'ozone ou endiguer la menace de l'effet de serre. Mais, du moins, pouvaient-ils faire de leur mieux pour veiller à ce que leur propre environnement soit préservé. Il en parlerait aux garçons à l'assemblée le lendemain matin, songea-t-il. Un projet basé sur l'écologie serait une meilleure façon de passer leur temps

libre plutôt que cette absurdité ridicule concernant les extraterrestres de l'espace intergalactique (inspirés par les jeux informatiques) et devenue si populaire au cours de ces dernières semaines.

Pourtant, malgré les considérations du directeur sur ce sujet, la vogue de ces jeux ne révélait aucun signe de fléchissement, comme on pouvait en juger d'après l'engouement pour une énième partie, débordante d'imagination qui se déroulait en ce moment même dans le couloir à l'extérieur de la classe de la 3ème Division. Comme d'habitude, l'organisateur en était Bennett, un garçon de onze ans, plein d'entrain et dont les intentions d'égayer la routine de la vie en internat s'étaient souvent soldées par un désastre.

« Mortimer, moi et certains parmi vous, nous sommes les petits hommes verts de Mars, lança-t-il à un groupe d'élèves de sa division, soucieux de dissiper l'ennui de ce mardi après-midi pluvieux. Les autres, vous êtes les patriotes Terriens qui doivent nous capturer avant que nous demandions une rançon à la Terre.

- Est-ce qu'il faut que ce soit Mars ? se plaignit Mortimer, un garçon blond qui portait des lunettes et qui avait vu souvent sa solide amitié avec Bennett l'entraîner dans des situations trop risquées pour sa nature timorée.

- C'est toujours Mars quand c'est toi qui décides des règles. On ne pourrait pas venir d'ailleurs pour changer un peu ?

- Fais toi plaisir. Que penses-tu de Jupiter ou de Vénus, hein ?

Mortimer ôta ses lunettes et essuya la pellicule grasse sur ses verres avec un mouchoir défraîchi.

- Je préférerais venir de la planète X, dit-il.

- La planète X ? Où ça se trouve ?

- Personne ne sait vraiment, expliqua Mortimer. Les astronomes et les pros sont presque certains que c'est quelque part, mais elle est tellement éloignée qu'ils ne peuvent pas distinguer tout à fait où elle se trouve. »

- En effet ! confirma Briggs, un garçon aux airs débraillés avec sa chemise aux panais sortis et ses lacets défaits.

- Tu pourrais faire comme si tu étais un surhomme et que tu avais fait tout le chemin depuis la planète X pour signaler à la bande d'astronomes où la chercher.

Atkins se mit à ricaner.

- Intelligence surhumaine ! Mortimer !

Mortimer ignora l'insulte.

- Et on pourrait dire que nous sommes tous venus comme ça apporter la paix et la bonne volonté et tout le reste, pour montrer aux gens comment empêcher la Terre de devenir trop chaude.

Morisson, un garçon costaud qui avait l'esprit carré, n'était pas satisfait :

- C'est dingue ça ! Les extra-terrestres sont toujours des créatures diaboliques ! Ils ne sont pas censés être amicaux !

Bennett, en tant qu'organisateur, résolu la dispute.

- On va s'y prendre de deux façons. D'abord, vous pensez que nous sommes venus pour détruire le monde, alors vous devez nous faire prisonniers. Ensuite, au moment où vous nous anéantissez avec vos faisceaux laser, nous on fait volte-face et on vous explique comment boucher le trou dans la couche d'ozone.

- D'accord, approuva Mortimer. Donc, à la fin du jeu, on se retrouve tous à être les gentils !

Ce détail résolu, Bennett entreprit de répartir les joueurs en habitants de la planète X et en Terriens.

« On va faire ça par ordre alphabétique, annonça-t-il. Tous les gars dont les noms commencent de A à M sont de la Planète X. Si votre nom commence de N à Z, vous êtes un Terrien. »

Au cours de la vingtaine de minutes qui suivit, les couloirs résonnèrent de cavalcades et d'éclats de voix tandis que défenseurs et assaillants se poursuivaient partout dans le bâtiment. Les règles du jeu étaient simples et l'objectif de base était clair : le rez-de-chaussée était la Terre et les étages supérieurs, l'Espace.

Alors que dans les étages, les assaillants ne pouvaient pas être capturés, dès lors qu'ils mettaient les pieds sur la Terre, ils se trouvaient à la merci de tout défenseur assez agile pour les attraper ou assez rusé pour les attirer dans une embuscade astucieuse. Hormis celle d'éviter l'arrestation, la tâche des astronautes consistait à s'emparer de la mappemonde que l'on conservait habituellement dans la classe de la 3ème Division et à s'enfuir avec. Le globe terrestre, légèrement plus gros qu'un ballon de football, était sillonné des lignes de latitude et de longitude et reproduisait de différentes couleurs les caractéristiques géographiques du monde.

Ceux qui s'empareraient de ce trophée tiendraient le monde en leur pouvoir. C'était sans doute une idée un peu fantaisiste, mais suffisante pour enflammer l'imagination des défenseurs, comme celle des attaquants.

Accroupi au premier étage et dissimulé par un panier à linge, Mortimer observait en contrebas la porte d'accès restée ouverte de la salle de classe de la 3ème Division. Dans son esprit, il était en orbite autour de la Terre avec son vaisseau spatial lancé à la recherche d'un endroit approprié pour atterrir. Il venait d'arriver de la planète X située aux confins de la galaxie. Ici, sur le palier, il était en sécurité. Les Terriens ne pouvaient pas l'atteindre au-dessus de la couche d'ozone. Et quelle devrait être sa mission lorsqu'il atterrirait sur Terre ? Hum ! Voyons voir... ! Il incarnait une créature d'une intelligence fantastique, se disait-il, qui était venue enseigner aux meilleurs scientifiques du monde, qui l'écouterait, bouche bée et avec émerveillement, tandis qu'il expliquerait dans un langage simple les mystères de l'univers. « Ne vous tracassez pas si vous avez du mal à comprendre », dirait-il aux astronomes et aux professeurs d'astrophysique au cours de sa conférence de présentation. « Nous, sur la planète X, nous avons développé notre puissance cérébrale à un degré bien supérieur à celui auquel vous, les humains, êtes parvenus. En fait, on peut même... »

La conférence fut interrompue par Bennett qui déboulait sur le palier. Il dérapa et s'arrêta à côté du panier à linge.

« Eh, Morty, nous pouvons choper le trophée si nous y allons tout de suite, lança t'il. Briggs vient de se précipiter derrière Bromwich et Martin-Jones, et il ne reste plus que Rumbelow pour monter la garde. Si on peut se débarrasser de lui, nous allons bien rigoler. »

Le plan de Bennett semblait réalisable. La porte de la classe était ouverte et on distinguait bien la mappemonde. Ce ne serait l'affaire que de quelques secondes pour se glisser le long de la rampe, foncer dans la classe, saisir le trophée et remonter en toute sécurité au premier étage.

« Mais comment pouvons-nous descendre avec Rumbelow aux aguets ? rechigna Mortimer. Il n'a qu'à te taper sur l'épaule et hop, tu seras son prisonnier.

- Nous allons créer une diversion, suggéra Bennett. Je vais commencer par faire du bruit pour qu'il me voie. Je serai une sorte d'appeau à canard pour le berner. Après, je file vers le vestiaire et il se mettra à courir derrière moi. C'est à ce moment-là que toi, tu te glisses dans la classe, aussi rapide que la foudre et tu t'empares du globe. »

Mortimer n'était pas convaincu par le rôle qui lui était dévolu dans ce plan. Toutes formes d'activités violentes lui déplaisaient et il était beaucoup plus à l'aise dans son rôle d'être super-intelligent, révélant les secrets de l'univers aux astronomes et aux physiciens avec leur intelligence humaine tristement limitée.

« C'est bien joli de dire 'fauffile-toi et attrape-le', mais il est placé sur cette étagère près de la fenêtre et je ne peux pas l'atteindre sans une chaise ou quelque chose pour me tenir dessus. Suppose que Briggs revienne pendant que j'essaye de le descendre. Imagine...

- Oh ! lança Bennett. Tu es à peu près aussi utile que si tu avais une jambe de bois. Il faut juste être rapide, c'est tout !

- On ne peut pas faire l'inverse ? Je serais l'hameçon, ou peu importe comment tu l'appelles, et tu pourrais choper le globe. De toute façon, tu es plus grand que moi, tu devrais donc pouvoir l'atteindre sans te tenir debout sur une chaise. »

Ce serait un bien meilleur plan, raisonna Bennett. Mortimer était son meilleur ami et un disciple loyal, mais Bennett devait reconnaître qu'il était plutôt inutile en tant qu'homme d'action. De tous les nombreux exploits, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du collège, dans lesquels le tandem avait été impliqué, c'était toujours Bennett qui prenait l'initiative et Mortimer qui suivait, faisant de son mieux pour tenter de leur épargner des résultats désastreux.

« Alors OK. Tu seras l'appeau à canard et je t'emboîte le pas dès que Rumbelow et toi serez hors de vue. »

Même si Mortimer était bel et bien capturé, il ne serait pas une grande perte pour son camp, pensa Bennett.

Très prudemment, Mortimer descendit les escaliers sur la pointe des pieds jusqu'au hall. Rumbelow, bien que proche, regardait de l'autre côté et ne l'avait pas vu.

« Hum, hum ! » fit l'appeau à canard en battant des ailes. La sentinelle se retourna, le vit soudain et se lança aussitôt à sa poursuite. Mortimer n'était pas un athlète et malgré une avance d'une dizaine de mètres, il perdait déjà du terrain alors que Rumbelow traçait dans son sillage. La capture eut lieu devant le vestiaire au sous-sol, après quoi Mortimer fut escorté jusqu'au banc des prisonniers à l'intérieur du vestiaire, là où d'autres captifs attendaient la fin du jeu ou que, par chance, un de leur camarade vienne les secourir.

Bromwich et Martin-Jones, capturés par Briggs et gardés à présent par Pettigrew, s'y trouvaient déjà assis quand Mortimer les rejoignit.

« Pas de chance, Darby ! l'accueillit Bromwich. Que t'est-il arrivé ?

- J'étais un appeau à canard, déclara Mortimer. Je me suis porté volontaire pour envahir le territoire ennemi seul et sans aide, sans espoir de sauvetage si jamais la situation allait de mal en pire. » Il sourit avec modestie. « C'est ce qui s'appelle un sacrifice héroïque dans une cause désespérée. »

Ses codétenus échangèrent un clin d'œil et sourirent : ils n'imaginaient pas Mortimer en héros aux exploits audacieux.

Le héros autoproclamé prit place sur le banc.

Mortimer était satisfait intérieurement d'avoir été capturé ; car maintenant qu'il était hors de danger et sorti de tout le tohu-bohu de la chasse, il pouvait à nouveau reprendre son rêve éveillé du génie au grand front bombé de son imagination.

« Et donc, mesdames et messieurs, poursuivait-il à l'adresse des scientifiques imaginaires se pressant dans l'amphithéâtre inexistant, lorsque nous avons découvert votre existence, nous avons pensé que nous allions descendre vous expliquer ces problèmes de physique des particules qui vous ont tant causé de difficultés. » Ses lèvres remuaient en silence tandis que la conférence se poursuivait dans son esprit.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

A peine Rumbelow avait-il pénétré dans le couloir à la poursuite de Mortimer, que Bennett se laissa glisser le long de la rampe et se précipita dans la classe de la Troisième Division. Le globe sur l'étagère près de la

fenêtre était bien à portée de main, malgré les doutes de Mortimer. Bennett le souleva et le posa sur un bureau. Il remarqua que la mappemonde était fixée à son socle par une broche qui parcourait le globe du pôle Nord au pôle Sud. D'un glissement de son doigt, il la fit tourner sur son axe. Il n'avait jamais eu l'occasion de l'examiner de près auparavant, mais à présent il découvrait que la sphère pouvait être retirée de son socle en l'extirpant de son support. C'est ce qu'il fit et il resta un moment à serrer dans ses bras cet objet creux qui ressemblait à un ballon (en plastique et non en métal, comme il l'avait supposé) et qui rappelait par sa taille et sa texture un grand ballon de football, insuffisamment gonflé.

Il détenait le trophée et n'avait aucun besoin de son support, alors il se précipita hors de la classe comme l'aurait fait un gardien de but avec son ballon, sécurisé entre ses mains. Arrivé à la porte, il vit Morisson qui s'avançait vers lui dans le couloir et qui lui coupait l'accès à l'escalier. Il pivota et fila dans la direction opposée, avec Morisson à ses trousses.

Atteignant la porte latérale qui menait au terrain de jeu, il la franchit et la fit claquer juste au moment où Morisson tendait la main pour capturer sa proie. À la surprise de Bennett, il n'y eut plus aucun signe de poursuite. Morisson s'était éraflé violemment les phalanges sur la poignée de la porte, il clopinait maintenant le long du couloir plié en deux avec les lèvres pincées, serrant ses jointures blessées entre ses genoux.

La pluie avait cessé et elle avait laissé place à un ensoleillement passager. Bennett traversa le terrain de jeu en courant, se demandant quoi faire ensuite. Il devait encore mettre le trophée en lieu sûr à l'étage avant de pouvoir crier victoire.

De l'autre côté du terrain de jeu, il pouvait voir le directeur qui faisait une marche-arrière pour sortir sa voiture du garage. Bennett enfila le globe dans son pull et se détourna, comme s'il admirait le paysage. Il était soucieux d'éviter toute question gênante sur la boursoufflure révélatrice de son estomac, mais le directeur ne parut pas le remarquer tandis que la voiture descendait l'allée jusqu'à l'entrée principale.

Il essaierait de se faufiler dans le bâtiment par une fenêtre du sous-sol, décida-t-il en l'abordant par un chemin circulaire. Dans cet esprit, il quitta la cour de récréation et prit la direction du terrain de football junior, mais la chance n'était pas au rendez-vous. Alors qu'il s'avançait au niveau du gymnase, Briggs bondit de derrière la cahute qui servait pour inscrire les scores au cricket, là où il était en faction. Ils se firent face à face : il n'y avait aucune chance de s'échapper.

« Je t'ai eu ! Tu es en état d'arrestation, s'écria Briggs en lui tapant sur l'épaule. Bennett haussa les épaules. Comment savais-tu où j'étais ?

- Morisson est revenu me dire que tu étais sorti par la porte sur le côté, alors je t'ai suivi. Je suis rusé. Je t'ai pris en filature. Je t'ai vu glisser le trophée sous ton tricot quand le dirlo est passé. Briggs lui tendit la main. Passe-le-moi ! Il nous revient à présent. »

Le renflement disparut de sous le pull de Bennett et le globe alla atterrir dans l'herbe, rebondit de quelques centimètres, puis roula avant de s'immobiliser.

En y réfléchissant bien, Briggs aurait alors dû entraîner Bennett vers le vestiaire et le placer sur le banc des prisonniers sous la responsabilité de Rumbelow. Mais il aurait ainsi perdu de précieuses minutes car Briggs tenait à en finir avec le rassemblement des autres ennemis de l'espace.

Selon les règles, un prisonnier ne pouvait pas se libérer tant que son ravisseur le surveillait, mais il avait le droit de s'échapper s'il n'était à aucun moment sous surveillance. Briggs avait prévu cette éventualité et s'y était préparé. De sa poche, il extirpa le cadenas et la chaîne utilisés pour sécuriser son vélo. Il chercha un endroit approprié pour attacher son prisonnier et décida de l'enchaîner au rouleau à gazon qui était posé à côté du local des notations.

« Hé, tu ne vas pas me laisser coincé ici ! objecta Bennett.

Son ravisseur sourit et enroula la chaîne autour du cadre de métal reliant l'axe du rouleau à sa poignée. Il enroula le reste de la chaîne autour du poignet de son prisonnier et sécurisa ses menottes de fortune avec son cadenas.

« Cela t'évitera de faire le guignol pour un bon moment, dit-il, en verrouillant le cadenas.

- Oui, je vois, mais combien de temps dois-je rester coincé ici ?

- Seulement jusqu'à la fin du jeu. Maintenant que nous avons récupéré le trophée la partie devrait être terminée dans une dizaine de minutes. Je reviendrai te libérer après. Sérieux !

- Et en supposant qu'il pleuve ? Je vais être trempé !

- Il ne pleuvra pas. Je t'en donne la garantie. De toute façon c'est entièrement de ta faute puisque tu es sorti. Tu étais censé rester dans le bâtiment, selon les règles.

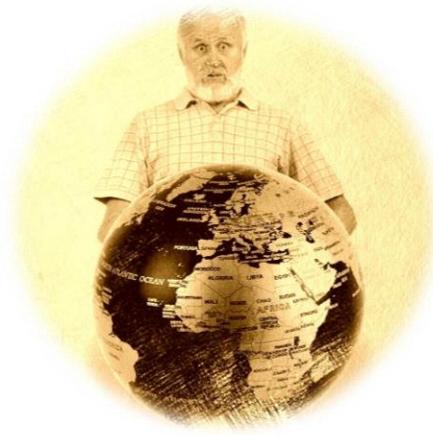
- Oui, mais, et si... ? »

Mais Briggs ne l'écouta pas. Il ramassa la mappemonde et repartit au trot vers la porte latérale. Au fur et à mesure qu'il avançait, il réalisa (tout comme Bennett l'avait perçu quelques minutes plus tôt) que dans d'autres circonstances, la sphère en plastique aurait fait un ballon de football idéal. Un peu gros, peut-être, et un peu flasque, mais un ballon de remplacement acceptable. Il la lança en l'air, en avançant et la rattrapa alors qu'elle roulait plus avant. Et quand, après plusieurs coups de tête et plusieurs reprises, il en perdit le contrôle et qu'elle alla atterrir dans une flaque à ses pieds, il dribla tout au long du chemin.

La plupart du temps, il contrôlait le ballon avec une habileté acceptable, mais de temps en temps, il échappait à ses coups de pied et virait dans un massif de fleurs.

La mappemonde ne tarda pas à prendre une allure pitoyable. Des traînées de boue obscurcissaient le continent australien, des traces de coups de pied humides étaient visibles sur quasiment toute l'Europe et une grande partie de l'Antarctique s'obscurcissait sous la vase et le limon humide du fossé de drainage.

Il approchait de la porte latérale quand celle-ci s'ouvrit vers l'extérieur et M. Wilkinson, son professeur, en sortit pour profiter d'une bouffée d'air frais avant la reprise de l'après-midi.



Chapitre Deux / Un globe en guise de ballon

M. Wilkinson était un homme de grande taille, à la voix puissante, mais sa patience avait des limites. Bien qu'il apprécîât les élèves auxquels il enseignait, il considérait la plupart de leurs activités avec suspicion, car il ne parvenait pas à comprendre comment leur esprit pouvait bien fonctionner. Par exemple, jamais dans ses rêves les plus insensés, M. Wilkinson n'avait ressenti le besoin de détériorer une mappemonde coûteuse pour jouer avec au football. Il ne pouvait pas imaginer comment un garçon sain d'esprit puisse céder à une envie aussi déconcertante. En outre, compte tenu des événements du début de l'après-midi, la bienveillance de M. Wilkinson était à son plus bas niveau.

Le temps avait été trop humide pour jouer au football et au moment où la pluie avait cessé, il était déjà trop tard pour envoyer les garçons en promenade avant la reprise des cours de l'après-midi à seize heures. Soixante-dix-neuf élèves enfermés par une après-midi pluvieuse pouvaient générer une quantité considérable d'énergie. Certes pas en quantité suffisante pour que la toiture du bâtiment échappe aux lois de la gravité, mais tout de même assez pour le faire vibrer sur ses fondations.

Pourtant à sa grande surprise, en faisant son tour de service dans le collège, Mr Wilkinson n'avait pas remarqué au premier abord d'activités suspectes. C'était plutôt l'inverse ! Il avait été heureux de noter la quiétude des parties d'échecs et les échanges en sourdine des aéromodélistes. Il n'avait rien à redire aux lecteurs plongés dans leurs livres à la bibliothèque ou aux échanges feutrés de la balle sur la raquette des joueurs de ping pong qui s'affrontaient dans la salle de jeu. Mais c'était trop beau pour durer, et vers trois heures la tranquillité de l'après-midi avait été interrompue par un groupe de garçons déchaînés, se prétendant être des terriens aux prises avec des extraterrestres.

C'est à ce moment-là que la patience de M. Wilkinson avait commencé à « céder aux entournures ». A l'extérieur de la bibliothèque, il avait dû faire un pas de côté pour éviter de justesse d'être bousculé par Pettigrew qui pourchassait Blotwell. Quelques instants plus tard, il menaçait de punir à tours de bras les habitants de la planète X et les terriens pour lui avoir briser les tympanes en brailant à tue-tête avec leurs cris stridents. Arrivé devant la porte ouverte de la classe de la 3ème Division, il jeta un coup d'œil à l'intérieur et remarqua le support de la mappemonde, abandonné sur un pupitre du premier rang. Cela n'avait pas de sens mais il n'était pas disposé à creuser plus avant cette affaire. Sans doute résoudre-t-il le mystère en temps voulu. En l'occurrence, M. Wilkinson le résolut une trentaine de secondes plus tard quand il ouvrit la porte latérale qui donnait sur le terrain de jeu et vit Briggs qui faisait rebondir la mappemonde comme un gardien de but sur le point de faire un engagement. L'espace d'un instant, le professeur demeura stupéfait d'incrédulité devant ce comportement ahurissant.

« Briggs ! s'écria-t-il, ayant recouvert sa voix et ses esprits. Avec quoi jouez-vous, sacré mille tonnerres ! » Ce qui fit sursauter le coupable.

- A rien, m'sieur, balbutia-t-il. Enfin, pas à grand-chose, vraiment. J'allais juste rentrer pour me préparer pour les cours. »

- Peu importe que vous vous prépariez pour les cours. Qu'est-ce que vous faites avec ce globe terrestre ?

- Ce globe ? Briggs fronça les sourcils, perplexe et comme s'il avait ignoré jusqu'à cet instant qu'il faisait quelque chose de répréhensible. Vous voulez dire ce globe, m'sieur ? demanda-t-il, s'efforçant de gagner du temps.

- Bien sûr que je parle de la mappemonde, espèce de sombre idiot. Vous n'imaginez pas que je parle d'une montgolfière, non ?

- Non m'sieur. Eh bien, j'étais juste en train de la ramener dans notre classe, à temps pour votre cours de géographie, m'sieur. Je pensais la remettre à sa place pour votre arrivée.

- Bien, bien, bien, mais d'abord pourquoi l'avoir retiré de l'endroit où elle se trouvait ?

- Ce n'est pas moi, m'sieur.

- Je suppose que vous allez me dire qu'elle a décollé toute seule de son support et qu'elle a rebondi d'elle-même par la porte jusqu'au terrain de jeux. »

Il était évident que M. Wilkinson n'était pas d'humeur à se laisser impressionner par de piètres excuses.

- Je voulais juste dire que ce n'est pas moi qui l'ai sortie, c'est quelqu'un d'autre qui l'a fait, expliqua Briggs. Voyez-vous, on était en train de jouer aux envahisseurs de la planète X. Seulement au lieu d'être des ennemis, ils seraient en fait venus pour nous montrer...

« Brrlumpff ! Des envahisseurs de l'espace ! Ça, j'aurais dû m'en douter ! » M. Wilkinson se mit presque à danser sur place d'exaspération, tant il fulminait. J'en ai plus qu'assez de ces bêtises stupides. Comment pouvez-vous avoir le culot de sortir de la classe un équipement scolaire onéreux, ça me dépasse. Et comme si ça ne suffisait pas, vous l'emmenez à l'extérieur et vous jouez au football avec !

- Je ne jouais pas vraiment au football, m'sieur, se défendit Briggs. Je ne lui donnais pas vraiment de coups de pied, ou quoi que ce soit. Je ne faisais que dribler et pratiquer mon coup de tête, c'est tout.

- N'essayez pas de trouver des excuses, mon garçon. Je n'ai jamais entendu parler d'un tel acte de vandalisme. Ce globe est un équipement pédagogique scientifique fragile, j'aimerais que vous le sachiez. Vous auriez tout aussi bien pu pratiquer vos coups d'envoi et vos tirs au but, compte tenu des dommages que vous avez causés. Regardez dans quel état elle se trouve ! »

Briggs sortit son mouchoir et essuya la boue qui marbrait l'océan Atlantique. D'une chiquenaude, il chassa du littoral canadien une feuille humide et un tortillon. Il ne se rendait pas compte qu'il avait fait beaucoup de dégâts. Le globe avait l'air aussi robuste qu'un vrai ballon, et il n'avait pas pu lui faire autant de mal, même s'il s'était entraîné à armer ses tirs ! pensa-t-il.

Mais on ne pouvait pas s'attendre à ce que M. Wilkinson accepte cette manière détachée de considérer les choses. Il s'empara du globe des mains de Briggs, en prenant bien soin de tenir à bonne distance de sa veste l'objet taché de boue.

« Je ferai appel au directeur pour gérer cela. Je n'imagine même pas ce qu'il dira de cette destruction délibérée d'un bien de valeur appartenant au collège. Filez au rapport immédiatement ! »

Briggs se souvint d'avoir vu la voiture descendre l'allée.

« Mais en supposant qu'il ne soit pas là, m'sieur ?

- Attendez qu'il revienne, alors. Cela ne vous fera aucun mal de faire les cent pas devant son bureau en attendant qu'il soit disponible pour s'occuper de vous.

- Oui m'sieur ! » Soudain la pensée de Bennett, enchaîné au rouleau à gazon, vacilla dans son esprit. « Oh, mais m'sieur, je ne peux pas y aller maintenant. Je viens de penser à quelque chose.

- Comment ça vous ne pouvez pas y aller maintenant ? Je viens de vous dire de vous y rendre.

- Oui, je sais, seulement il y a quelque chose que je dois faire en premier. Honnêtement, ça ne prendra qu'une minute, m'sieur.

- Il n'en est pas question, rétorqua M. Wilkinson, furieux que ses ordres puissent être remis en question. Filez au rapport sur le champ !

- Oh, mais, m'sieur...

- Ne discutez pas avec moi, mon garçon. Vous avez entendu ce que j'ai dit ? » Il fit un geste vers la porte latérale. « Allez-y ! Illico, tout de suite ! Dites au directeur ce que vous avez fait, et ne revenez pas en classe avant qu'il ne vous ait réglé votre compte. »

Briggs poussa un soupir et rentra dans le bâtiment. Il était désolé pour Bennett, bien sûr, mais il ne pouvait rien y faire. Ce sacré Bennett devrait se débrouiller tout seul. Il s'en sortirait d'une manière ou d'une autre. Il était habitué à se sortir des situations délicates.

Dans les minutes qui avaient suivi le départ de Briggs, Bennett était resté debout, attaché au rouleau à gazon, dans un ennui résigné. Il n'était pas soucieux : le jeu serait bientôt terminé et son ravisseur serait de retour pour le libérer en temps voulu pour les cours de l'après-midi... Mais le temps s'était écoulé et rien ne s'était passé. Puis un crachin s'était remis à tomber malgré les affirmations de Briggs qu'il n'en serait rien. Si seulement il pouvait s'en sortir ! Il tenta de libérer sa main du lien autour de son poignet, mais il était bien trop serré et il ne réussit qu'à érafler ses doigts sur la chaîne. Il ne tarda pas à s'alarmer. Le jeu devait bien être terminé à présent ! Puis son inquiétude se mua en panique lorsqu'il entendit, retentissant à l'intérieur du bâtiment, la sonnerie qui marquait la reprise des cours. Que devait-il faire ? Il n'y avait qu'une seule réponse. S'il ne pouvait pas se libérer du rouleau, il devrait l'entraîner avec lui. Il n'était pas trop lourd à pousser et il l'avait souvent utilisé pendant le trimestre d'été pour lisser les bosses sur le court de tennis junior. Mais c'était quand l'herbe était courte et sèche et que le sol était plat. Maintenant il devrait le pousser vers le haut sur la surface molle, humide et glissante d'un terrain accidenté. En s'appuyant de toutes ses forces sur la poignée, il poussa le rouleau à l'écart de la cahute des notations jusqu'au chemin. Jusque-là tout allait bien ! Mais une étendue de gazon boueuse et une pente ascendante lui faisaient face. Et au-delà, un talus herbeux qu'il ne pourrait pas remonter, quelle que soit la force avec laquelle il pousserait. Il lui faudrait faire un large détour par le terrain de foot junior, ce qui serait plus commode pour se rapprocher du bâtiment par un chemin d'accès circulaire. Et il serait en retard pour les cours. Briggs était un traître perfide ! A la fois, un manipulateur et un menteur, fourbe et surnois, décida Bennett.

« Attends juste que je te mette la main dessus ! » fulmina t'il en haletant et en s'efforçant de pousser le rouleau vers le haut de la crête. On n'avait jamais vu laisser un adversaire ligoté après la fin d'un match. A quoi pensait Briggs ?

Justement, ce à quoi Briggs pensait à cet instant même, c'était quoi faire ensuite ? S'il devait continuer à attendre devant le bureau du directeur, maintenant que la cloche avait sonné, ou s'il devait retourner en classe ? N'obtenant aucune réponse à ses coups frappés à la porte, il avait docilement fait les cent pas pendant un moment qui lui sembla assez long. Il n'avait pas oublié Bennett. Peut-être aurait-il juste assez de temps pour se précipiter dehors et le relâcher avant que le directeur ne revienne. C'est avec cette pensée en

tête qu'il s'élança dans le couloir, pour finalement tomber face à face avec M. Carter, le conseiller d'éducation, qui arrivait dans le sens opposé.

« Où allez-vous, Briggs ? demanda t'il. Contrairement à M. Wilkinson, M. Carter était apprécié et respecté des garçons de Linbury Court. C'était un homme amical, d'âge moyen qui considérait les bouffonneries de la génération montante avec bienveillance. Habituellement, mais pas toujours !

- Vraiment, je ne vais nulle part, m'sieur, répondit Briggs. Enfin, nulle part d'important.

- Alors pourquoi n'êtes-vous pas en classe ?

Briggs réfléchit. Révéler qu'il avait laissé Bennett enchaîné au rouleau du jardin n'arrangerait pas les choses.

- Eh bien, M. Wilkinson m'a dit de me présenter auprès du directeur pour... euh... pour quelque chose qui s'est passé, mais comme il n'est pas là, j'ai pensé, peut-être que je devrais plutôt retourner en classe.

- Alors pourquoi vous hâtez-vous dans la direction opposée ? Avez-vous oublié le chemin, ou avez-vous été entraîné par de puissants vents contraires ? En tout cas, poursuivit M. Carter, vous feriez mieux d'attendre que le directeur revienne. Il est seulement allé au village, donc il ne devrait pas tarder. »

Briggs retourna à son attente solitaire devant le bureau. Il avait fait de son mieux pour Bennett, allant même jusqu'à se mettre en difficulté. On ne pouvait pas lui demander d'en faire davantage.

M. Wilkinson s'avança d'un pas vif dans la classe de 3ème Division où ses élèves l'attendaient pour commencer le cours de géographie.

« Asseyez-vous tous bien droit et gardez la tête sur les épaules, gronda t'il. Cet après-midi, nous allons voir ce qui se passe dans les forêts tropicales du monde. » Du regard, il fit le tour de la salle. Deux bureaux étaient inoccupés. « Où est Bennett ? demanda t'il.

Personne n'avait la réponse.

- Dois-je aller le chercher, m'sieur ? se porta volontaire Atkins, espérant retarder le début de la leçon.

- Non, fit brièvement M. Wilkinson.

- Briggs n'est pas là non plus, m'sieur, moucharda Morisson.

- Je suis au courant pour Briggs, déclara M. Wilkinson. Ce petit imbécile aura des explications à fournir au directeur quand il reviendra. Et j'aurai quelque chose à dire à Maître Bennett quand il daignera se joindre à nous pour mon cours. Il posa un tas de coupures de presse qu'il avait rassemblées sur son bureau, s'éclaircit la gorge et poursuivit.

« La destruction des forêts dans de nombreuses régions du monde est devenue un grave problème. Autrefois, pourtant, ce n'était pas seulement les pays tropicaux qui étaient densément couverts de forêts. En effet, à une certaine époque notre propre pays était si densément planté d'arbres qu'on a prétendu qu'un écureuil aurait pu se frayer un chemin à partir de, disons, la forêt de Sherwood jusqu'au promontoire de Penwith en Cornouailles (*), sans avoir à poser une seule patte au sol. Aujourd'hui, à l'inverse, on pense plutôt à des pays comme l'Amérique du Sud et l'Indonésie où la destruction de vastes étendues boisées a atteint des proportions alarmantes... »

(*) '*Land's End*' dans la VO : un célèbre promontoire et le point extrême situé au sud-ouest de la Grande Bretagne / NDT.

La leçon se poursuivait et la 3ème Division écoutait avec beaucoup d'attention. Excepté Mortimer, dont l'esprit s'obstinait encore à ruminer sur le voyage de l'écureuil qui errait à la cime des arbres. Pourquoi voulait-il quitter la forêt de Sherwood ? se demandait-t-il. Est-ce que les noisettes étaient meilleures en Cornouailles ? Et comment avait-t-il su se diriger ? S'il avait pris la mauvaise direction, il aurait pu aboutir au Cap Béveziers (**) au lieu de Penwith.

Et malgré tous les arbres, il faudrait qu'il en fasse de fameux sauts au-dessus des rivières et du reste. A moins qu'il ne flotte en aval sur un rondin. On ne pouvait pas vraiment appeler ça toucher le sol, pas vrai ? C'était un peu comme le jeu auquel ils jouaient parfois après l'extinction des feux : essayer de faire le tour du dortoir sans mettre un pied à terre. Ce n'était pas trop difficile, à part cet écart entre les lavabos et...

« Mortimer !

La voix de M. Wilkinson brisa le rêve éveillé et le jeune garçon sursauta.

- Oui, m'sieur ?

- Vous n'écoutez pas. Je le voyais à l'expression de votre visage.

- Oh, j'écoutais, m'sieur.

- Alors, qu'est-ce que je disais ?

- Vous nous parliez d'un écureuil, m'sieur. Celui qui est allé en Cornouailles.

M. Wilkinson émit un tss-tss d'exaspération.

- Il ne s'agissait pas d'un véritable écureuil, espèce d'âne.

- Vous avez dit que si, m'sieur. Vous avez dit qu'il venait de la forêt de Sherwood...

- Ce n'était qu'un exemple de ce qui aurait pu arriver. Un exemple hypothétique.

- Un exemple comment, m'sieur ?

- Hypothétique. Imaginaire. Ce n'est pas vrai en réalité.

Mortimer était déçu. Il se sentait profondément attaché à son écureuil hypothétique. M. Wilkinson n'avait pas le droit de dire des choses qui n'étaient pas vraies.

- En tout cas, c'était il y a dix minutes, reprit le professeur. Vous n'avez pas écouté un mot de ce que j'ai dit sur le dioxyde de carbone et sur « l'effet de serre » au Brésil.

- Désolé, m'sieur.

- J'espère bien. Maintenant, tenez-vous bien et faites attention. je ne veux pas perdre plus de temps à discuter d'écureuils inexistants quand nous avons beaucoup de travail à faire ! »

Mais, une fois de plus, le désir de M. Wilkinson de se mettre au travail se trouva contrecarré. Car à ce moment-là, un cliquetis, un grondement et un bruit sourd se firent entendre derrière la vitre. Le son n'était pas facile à identifier. C'était peut-être un chariot de supermarché surchargé se frayant un chemin au travers de graviers, ou peut-être une bétonnière déchargeant son contenu sur un chantier. M. Wilkinson traversa la pièce à grandes enjambées, ouvrit la fenêtre en grand et sortit la tête.

(**) '*Beachy Head*' dans la VO : un promontoire de craie sur la côte sud de l'Angleterre / NDT.

« Bennett ! » cria-t-il de toute la puissance de ses poumons.

Le cliquetis cessa lorsque le rouleau s'immobilisa.

« Oui m'sieur ?

- Sacré mille tonnerres, qu'est-ce que vous fabriquez ? Laissez-moi ça et rentrez tout de suite !

La voix de Bennett flotta à travers la fenêtre.

« Je ne peux pas, m'sieur. Je suis entravé et je ne peux pas me libérer !

- Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Bennett leva son bras gauche et le manche du rouleau se dressa avec.

- Je suis attaché, m'sieur. Je ne peux pas enlever la chaîne.

- Espèce d'idiot ! A quoi diable jouiez-vous ?

- Aux Envahisseurs de l'Espace, m'sieur. Vous voyez, j'étais un extraterrestre de la planète X et Briggs...

- Bon sang ! Un son explosif comme l'éclatement d'une pompe à air comprimé surgit des lèvres du professeur. Il en avait entendu plus qu'assez sur la planète X pour cet après-midi.

- ... et Briggs m'a enchaîné et il est parti avec la clé du cadenas, donc s'il est dans la salle de classe je me demande si vous pourriez lui demander bien gentiment de la passer par la fenêtre, ou de venir me libérer... »

M. Wilkinson interrompit son explication.

- Atkins, va chercher la clé auprès de Briggs. Il est dans le couloir devant le bureau du directeur ! »

Atkins partit pour sa mission de libération, sans se presser. En prenant son temps, il espérait encore pouvoir retarder l'effort requis pour se mettre sérieusement au travail. Atkins y parvint.

Quand enfin Bennett fit son entrée dans la classe, une ambiance studieuse y prévalait à nouveau et il ne restait qu'à peine cinq minutes à M. Wilkinson pour expliquer les ravages entraînés sur les forêts vierges sud-américaines.



Chapitre Trois / Miss Thorpe se met au vert

Lors de l'assemblée du lendemain matin, quand il s'adressa aux garçons, M. Pemberton-Oakes confirma que la mappemonde était un outil pédagogique fort utile. Certes, elle n'avait pas l'air en grande forme et paraissait même un peu secouée. Les chaussures de Briggs lui avaient valu quelques bosses : la chaîne des montagnes himalayennes s'était transformée en une vallée encaissée sous le niveau de la mer et le globe terrestre n'avait plus l'air d'être un objet aussi indestructible que Bennett et Briggs l'avaient cru.

En outre, ses frictions dans l'herbe humide et les parterres de fleurs n'avaient rien fait pour améliorer ses couleurs : les océans paraissaient désormais d'un bleu plus délavé et les prairies d'un vert plus pâle. Quand on le faisait tourner, il vacillait sur son axe. Naturellement, le directeur avait décidé qu'il faudrait le remplacer et que les coupables devraient en supporter le coût. L'utiliser dans l'état de délabrement où il se trouvait à présent ne faisait que souligner les arguments de son discours : les coups portés à la mappemonde, mise à mal entre les mains de garçons irréfléchis, était un exemple en miniature des coups infligés dans le monde réel par les peuples insensés de toutes les nations.

En s'appuyant sur cette maquette vacillante, le directeur leur fit remarquer les zones mises en péril par les pluies acides et souligna les effets toxiques occasionnés par l'écobuage dans les forêts tropicales. Il parla de la faune et de la flore dont l'existence future était menacée par la mauvaise utilisation des ressources naturelles.

Pour prendre un exemple plus immédiat, il évoqua les pesticides utilisés dans les fermes et la pollution des cours d'eau. Il souligna la grande quantité de déchets, des boîtes d'œufs jetées, des cartons et des emballages en plastique.

« J'ai lu l'autre jour, leur dit-il, que l'année dernière quatre milliards et demi de canettes de boissons ont été jetées dans notre pays. En les mettant bout à bout, on pourrait atteindre la Lune. Et si, en plus, on y associait les flacons et les sprays d'aérosols... »

Soixante-dix-huit garçons écoutaient avec attention. Le soixante-dix-neuvième, inscrit sur le registre sous le nom de Mortimer Charles Edwin Jérémie avait cessé d'écouter, fasciné par les statistiques.

Toutes ces canettes ! Elles devaient être... quel était le mot ? Hypo quelque chose. Ah oui ! Ça doit être des canettes hypothétiques, songea t'il. Un peu comme l'écureuil de M. Wilkinson, mais en plus difficile à imaginer.

On peut comprendre qu'un écureuil puisse aller à tel endroit s'il le veut, mais cette tour chancelante de canettes s'étirant jusqu'à la lune, ça dépassait l'imagination ! On ne serait jamais capable de les maintenir en équilibre : après en avoir empilé une douzaine, si on essayait d'en empiler davantage sur le dessus, elles basculeraient. C'était stupide ! Des écureuils hypothétiques, peut-être. Des canettes hypothétiques – jamais de la vie !

Il se remit à l'écoute du discours du directeur sur l'écologie.

« J'ai vu Miss Thorpe au village hier après-midi, disait-il. Ceux d'entre vous qui l'ont rencontrée ne seront pas surpris d'apprendre qu'elle s'intéresse beaucoup à la préservation de l'environnement et qu'elle prépare quelques projets pour s'occuper des ordures et des déchets que nous voyons autour de nous. Aussi me suis-je organisé pour que, samedi après-midi, les élèves de première année soient répartis en groupes et puissent effectuer un exercice de nettoyage dans et autour du village. La demeure de Miss Thorpe sera le quartier général de cette opération et les déchets collectés y seront rapportés et triés. Tout ce qui peut être recyclé et, comme vous le savez, le recyclage est d'une grande importance dans la prévention des déchets - tout ce qui peut être recyclé, comme les bouteilles et—euh—d'autres choses encore, sera dissocié des déchets jetables. En outre, Miss Thorpe prévoit de distribuer des brochures à tous les habitants du village pour solliciter la coopération à ce projet. Des questions ?

Blotwell, l'un des plus jeunes garçons, leva la main.

- S'il vous plaît, m'sieur, je n'ai pas de bicyclette.

Le directeur resta perplexe.

- Vous n'en aurez pas besoin, Blotwell. Vous irez à pied.

- Mais, m'sieur, vous avez parlé de cycle (*), que c'était important pour recycler des bouteilles et des machins. »

Très patiemment, le directeur expliqua que le recyclage s'appliquait aux objets qui pouvaient être réutilisés et que la circulation en vélo n'était pas nécessaire. Blotwell sembla satisfait. Une fois toutes les questions traitées, il s'avéra que l'assemblée avait largement dépassé les quinze minutes qui lui étaient habituellement imparties, au point que le premier cours de la matinée dut être annulé. Les garçons étaient plus que disposés à sacrifier leurs études pour les bienfaits de l'écologie.

Les élèves de la 3^{ème} division se réjouirent particulièrement d'avoir ainsi raté l'interro de maths que Mr Wilkinson avait prévue pour le premier cours de la journée.

Miss Thorpe qui résidait à la villa des chênes était une dame entre deux âges, frêle et chaleureuse, dont les opinions étaient toujours sans ambiguïtés. C'est elle qui organisait la vie sociale du village : les vide-greniers, les activités pour les enfants de maternelle, les tournois de cartes et les sorties en autocar pour les œuvres de bienfaisance n'étaient qu'une petite partie de ses responsabilités en faveur des habitants de Linbury. Elle avait un peu l'apparence d'un oiseau. Quand elle se déplaçait, elle donnait l'impression de voltiger comme un moineau qui aurait tenté d'échapper à un matou et elle s'exprimait avec les notes aiguës qu'un passereau bien dressé aurait utilisées pour réclamer sa pitance.

La villa des chênes, qu'elle occupait en compagnie d'un chien indiscipliné baptisé Jason et d'un aquarium plein de poissons tropicaux, avait un toit en pente raide, de petites fenêtres arquées et une porte d'entrée en bois clouté.

(*) Jeu de mot intraduisible avec 'cycle' et 'recycle' (vélo et recycler en Anglais) / NDT.

Son cottage n'était pas bien grand, mais au fond de son jardin se trouvait une grange avec un toit de chaume, qui, autrefois avait fait partie d'une propriété agricole ; elle l'avait achetée pour entreposer des meubles pour lesquels la place manquait à l'intérieur de sa demeure. La grange, étant spacieuse, elle servirait de quartier général pour son projet, et le samedi après-midi, quand messieurs Carter et Wilkinson arrivèrent accompagnés de leur groupe d'élèves venus prêter mains fortes, elle se tenait sur le perron serrant une brassée de sacs-poubelles.

« Venez tous ! Ravie de vous voir, pépia-t-elle, comme une grive qui saluerait l'aurore. Il y aura de quoi faire pour tout le monde !

- Bonjour, Miss Thorpe, s'écria M. Carter. J'entends dire que votre projet pour la protection de la nature vous occupe à plein temps.

- En effet, M. Carter, répondit-elle. Il y a tellement de choses à faire que je peine à savoir par où commencer. La moindre tâche en entraîne une autre et tout ne cesse de faire boule de neige depuis que je suis devenue « verte » à 100%. »

Binns et Blotwell, les plus jeunes garçons du collège, se tenaient à deux pas de Miss Thorpe. Ils la regardaient avec curiosité : pour autant qu'ils pouvaient en juger, son visage conservait son teint habituel : rose et blanc. Aucune trace d'une autre couleur. Et ils ne voyaient pas non plus la moindre boule de neige !

« C'est une excellente nouvelle que vous, les garçons, ayez accepté vous aussi de vous convertir au vert ! babilla t'elle, lançant à Binns et Blotwell un sourire encourageant. Je suis sûre que vous conviendrez que le vert est la seule couleur qui vaille de nos jours ! »

Les deux jeunes garçons cessèrent d'observer Miss Thorpe et se regardèrent. A part une tache d'encre bleue sur le nez de Binns et des trainées grises et sales sur la joue droite de Blotwell, eux aussi, semblaient avoir conservé leur pigmentation habituelle. Alors de quoi parlait cette dame ?

Elle remarqua leurs expressions perplexes et s'expliqua :

« Je ne veux pas dire « vert » littéralement, bien sûr. Je voulais juste dire que la couleur verte est notre emblème, à nous tous qui essayons de sauver le monde des déchets et de la destruction.

- Oh, je vois, rétorqua Binns.

- Le vert est la couleur de la nature et des fruits de la terre, poursuivit-elle dans une trille aigüe. La couleur de l'herbe, des feuilles au printemps, de... Elle s'arrêta, cherchant d'autres exemples.

- Des mouches vertes ? suggéra Binns.

- Des légumes verts, surenchérit Blotwell. Il aurait bien proposé « le vermifuge », mais craignit un rapport avec les effets nocifs sur lesquels le directeur les avaient mis en garde. (*)

Miss Thorpe commença à distribuer les sacs-poubelles à l'équipe de travail qui se pressait autour d'elle.

« Voilà, les garçons. Deux sacs chacun. Un pour les ordures et un pour le recyclage. Ne les mélangez pas ! »

La plupart des garçons avaient déjà choisi la zone du village qu'ils se proposaient de passer au peigne fin.

Briggs, Morisson et Atkins avaient opté pour la voie ferrée désaffectée qui était devenue un dépotoir pour toutes sortes d'ordures, allant des vieilles bottes aux sommiers défoncés. Martin-Jones et Rumbelow envisageaient de faire la tournée des maisons pour ramasser les bouteilles vides et les vieux journaux.

(*) En Anglais, les jeux de mots liés au mot '*green*' (= vert) posent problème et en particulier le mot '*greenhouse effect*' (= effet de serre) que j'ai reconverti en 'vermifuge' / NDT.

Bromwich, qui n'avait pas de coéquipier, avait l'intention de se rendre sur Church Lane, un lieu bien connu où l'on trouvait des emballages de plats à emporter et de fish & chips abandonnés.

D'autres garçons se mirent en route vers les champs situés autour de la ferme d'Arrowsmith, où il était notoire que les ouvriers agricoles laissaient trainer des sacs d'engrais vides.

« Je propose que nous fassions un tour et que nous gardions un œil sur la façon dont se déroulent les choses, déclara M. Carter à son collègue tandis que les garçons filaient remplir leur mission. Bennett et Mortimer ne sont pas encore arrivés, mais ils ne devraient plus tarder.

- Comme d'habitude, toujours les derniers ! grommela M. Wilkinson. Je n'aurais pas dû les emmener. A tous les coups, Mortimer aura encore eu un problème avec ses lacets. »

Il jeta un coup d'œil sur la route et repéra les deux chasseurs d'ordures qui manquaient à l'appel, se pressant vers la maison de Miss Thorpe. Bennett venait en tête, suivi de Mortimer qui traînait les pieds une cinquantaine de mètres en arrière.

- Allons, Carter, laissons-les nous rattraper ! suggéra M. Wilkinson. Je ne vais pas perdre plus de temps pour ces deux-là. »

C'était bien un nœud inextricable sur l'un des lacets de Mortimer qui était à l'origine du retard des deux garçons. Le nœud avait résisté à tous ses efforts pour le dénouer, et au bout de quelques minutes de tractions infructueuses, Bennett avait fini par trancher le lacet avec son canif, mais il était trop tard : le gros de la troupe était sortie de l'enceinte du collège et déjà hors de leur vue.

« Tu t'arranges toujours pour faire des nœuds à tes stupides lacets ! se plaignait Bennett, alors que Mortimer tentait d'attacher sa chaussure avec le lacet trop court dont il disposait à présent. Bon sang, mais bouge-toi ! Il ne va plus rester aucun détritrus quand que nous serons arrivés.

- Ce n'est pas de ma faute. Il n'est plus assez long pour faire un noeud comme il faut, se défendit Mortimer. Ça se défait à chaque fois que je remue mon pied.

- Ne le remue pas, alors ! »

Au moment où, dans le sillage de l'équipée officielle, les garçons se mirent en route, le lacet trop court se révéla être un problème. En retroussant ses orteils, Mortimer parvenait à contrôler ses chaussures en marchant à pas de tortue, mais chaque fois qu'il essayait de courir, son pied gauche finissait par sortir de sa chaussure, ce qui le retardait.

Lorsqu'il atteignit la rue principale du village, Bennett attendit que son camarade le rattrape.

« Allez, l'encouragea-t-il. Il y a M. Carter et le vieux Wilkie qui attendent devant chez Miss Thorpe. Il va piquer une crise si on le fait attendre plus longtemps. Tu ne peux pas marcher plus vite?

Mortimer qui boitillait fit une pause.

- Je vais aussi vite que je peux.

- Tu appelles ça vite ! se moqua Bennett. J'irais plus vite que ça même si on bloquait les roues de mon skateboard!

Lorsqu'ils parvinrent à la demeure de Miss Thorpe, les professeurs étaient partis pour surveiller les équipes de travail, mais Mlle Thorpe était toujours là.

- Mieux vaut tard que jamais, salua-t-elle. Je crains qu'il n'y ait plus de sacs-poubelles. On va vous trouver autre chose à faire. » Elle s'arrêta un instant. « Ah, mais j'y songe ! Vous pouvez distribuer les brochures pour la préservation de l'environnement dans le village. Ce sera beaucoup plus utile.

Miss Thorpe entra dans sa maison pour en sortir au bout de quelques minutes avec une grosse pile de feuillets maintenus par une bande élastique.

- Elles ont été imprimées sur du papier recyclé, annonça-t-elle. J'ai persuadé la fille du facteur de m'imprimer quatre cents exemplaires sur son imprimante. Il y en a plus qu'il ne nous en faut, j'imagine, mais mieux vaut pécher par excès de précaution. Il suffit d'en glisser une dans chaque boîte à lettres. Elle fronça les sourcils d'un air dubitatif devant le travail réalisé par la fille du facteur. Certaines d'entre elles ne s'en sont pas très bien sorties, j'en ai peur. Peut-être le papier est-il un peu fragile. »

Les brochures s'intitulaient « Comment garder Linbury bien propre ». Suivaient des conseils sur la prévention des déchets ménagers, malheureusement imprimés en caractères maculés, et que des lecteurs jouissant d'une bonne vue ne déchiffraient qu'au prix d'efforts soutenus.

« Manipulez-les avec précaution, les garçons, conseilla Miss Thorpe en déposant le paquet entre les mains de Bennett avec entrain. Vous voyez qu'elles sont plutôt du genre fragile ! »

Elles étaient effectivement fragiles, comme les garçons le découvrirent à leurs dépens dès qu'ils commencèrent leur distribution sur Church Lane. Parmi les anciennes demeures du village, peu d'entre elles possédaient une boîte à lettres et les brochures imprimées sur du papier trop fin furent vite chiffonnées quand ils essayèrent de les glisser de force dans l'étroit interstice sous les portes d'entrée.

« Oh, bon sang, c'est sans espoir ! se plaignit Bennett. Je ne vois pas comment ces gens peuvent recevoir leur courrier, à moins que le facteur ne le laisse tomber par la cheminée ! »

Ils poursuivirent donc sur une artère résidentielle voisine. Celle-ci était bordée de maisons modernes aux jardins propres et aux portes d'entrée équipées de boîtes à lettres.

Le lacet de Mortimer entravait toujours sa démarche. Par deux fois, et à quelques pas de distance de Church Lane, il avait perdu sa chaussure et la patience de Bennett était sur le point de s'épuiser.

- Il faut que tu fasses quelque chose, Morty, dit-il, alors qu'ils tournaient au coin de Marina Gardens. Nous avons quatre cents brochures à distribuer, et si tu n'arrêtes pas de tripatouiller ta chaussure toutes les cinq minutes, nous ne ferons jamais le tour du village avant l'heure du thé.

- Désolé, Ben. Si seulement j'avais un peu de ficelle ou quelque chose de ce genre, je pourrais m'en sortir !

Mortimer serra les orteils et fit une grimace.

- Je peux la retenir si je fais un effort, mais ça ne tient pas très longtemps.

Bennett réfléchit un instant puis s'écria : « Je sais quoi ! »

A quelques mètres de l'endroit où ils s'étaient arrêtés, il déposa le paquet de brochures sur le pilier d'encadrement de la porte d'un jardin, fit glisser l'élastique du paquet et le lança à Mortimer.

- Tiens, essaie ça !

Mortimer se réjouit. Il passa l'élastique sous la semelle de sa chaussure et l'étira sur son cou-de-pied. Il remua les orteils et constata que le lacet de fortune maintenait sa chaussure en place, plutôt bien même.

- Bon plan, Ben ! J'ai plus besoin de me forcer à présent. Il tira sur l'élastique et le serra avec son doigt, produisant un note vaguement musicale. Se réjouissant de cette trouvaille, il l'étira davantage et fit sonner une note encore plus haute.

- Hé, écoute, je peux jouer un air, assura t'il.

- On n'a pas besoin de jouer de la musique. On a du travail à faire !

- C'est ce que font les violonistes quand ils n'utilisent pas leur archet, poursuit Mortimer. Ça s'appelle du pizzicato. Si je m'entraîne, je pourrais passer à la télévision en tant que premier joueur au monde de pizzicato sur une bande élastique nouée autour du pied.

- Toujours des salades d'abruti ! s'écria Bennett furieux. J'ai résolu ton problème, et tout ce que tu trouves à faire c'est de rester là à bavasser sur la musique que tu vas jouer avec tes pieds !

- Désolé, Ben, je me suis laissé emporter. Je te suis terriblement reconnaissant. Ton idée est géniale. Absolument magnifique ! »

Cela n'avait absolument rien d'une idée magnifique ! Car c'est à ce moment précis que le vent, qui avait soufflé assez fort tout l'après-midi, lança soudain une rafale d'une férocité digne d'une tempête, et les brochures qui étaient posées sur l'encadrement d'une porte et qui n'étaient plus sécurisées par l'élastique prirent leur essor comme un immense vol d'oiseaux.

En quelques secondes, la rue se retrouva d'un bout à l'autre submergée par le déferlement des quatre cents brochures, tourbillonnant et dansant dans le vent comme des feuilles d'automne.

Effleurant les toitures, elles virevoltèrent et dansèrent autour des cheminées jusqu'à ce que la rafale perde de son intensité et finisse par s'évanouir. Elles furent alors parachutées dans les jardins, enveloppant les buissons, les arbustes et les nains de jardin sous un manteau de papier recyclé. Il y avait des brochures accrochées aux épines des rosiers et coincées dans les branches des cerisiers ; elles s'étaient déposées sur le rebord des fenêtres, sur le capot des voitures et empalées sur les antennes de télévision.

Tout le long de la rue, le jardin de chaque façade était jonché de débris.

Un instant plus tard, M. Wilkinson qui venait de tourner au coin de Marina Gardens se retrouva marchant jusqu'à hauteur de chevilles dans les vestiges des quatre cent brochures : des morceaux de papier en lambeaux exhortant les résidents à garder leur village aussi propre que possible !



Chapitre Quatre / Messages bien reçus pour Marina Gardens

Tout d'abord, M. Wilkinson ne parvenait pas à comprendre ce qui avait bien pu se passer. La marée de papier tourbillonnant à ses pieds semblait indiquer qu'un camion avait perdu sa cargaison. Mais il n'y avait aucun camion en vue, ni non plus aucun signe d'un hélicoptère opérant un largage de tracts.

Tandis que les portes d'entrée s'ouvraient et que les résidents commençaient à sortir de chez eux, avec des mines déconfites, M. Wilkinson aperçut Bennett et Mortimer un peu plus loin sur l'artère. Ils se tenaient bouche bée et les yeux écarquillés d'horreur comme incapables de croire que les ravages qu'ils avaient causés n'étaient pas un cauchemar époustouflant dont ils ne tarderaient pas à se réveiller.

« Bennett ! Mortimer ! Venez ici ! hurla t'il.

Les garçons s'approchèrent, engourdis par le choc, leurs visages marqués par la culpabilité montraient clairement qu'ils étaient responsables de ce qui venait de se passer.

- Dépêchez-vous, qu'est-ce que vous avez fichu ? demanda Monsieur Wilkinson.

Bennett prit une profonde inspiration.

- Eh bien, m'sieur, voila..., commença t'il. Mlle Thorpe nous a donné des brochures...

- Accrochées avec un élastique, précisa Mortimer, soucieux de mettre les choses au clair. Et elle nous a dit d'en mettre dans les boîtes à lettres.

M. Wilkinson leva au ciel un regard désespéré.

- À la place de quoi, vous avez décidé de les disperser comme de la paille qu'on jette au vent, en espérant qu'elles s'envoleraient et se glisseraient sans encombre dans des boîtes à lettres hermétiquement closes !

- Oh, non, m'sieur. C'est un accident ! C'est à cause du lacet de Mortimer. On a dû retirer l'élastique juste au moment où le vent se levait et...

- C'est bon, c'est bon ! M. Wilkinson n'était pas d'humeur à entendre des excuses liées au problème de lacets de Mortimer. Il pointa du doigt en direction de brochures qui ornaient les troènes d'une haie voisine. Regardez ce que vous avez fait ! Vous avez recouvert tout le quartier de détritrus.

- Désolé m'sieur !

- Désolé ! Mais j'y compte bien ! Commencez par me ramasser tout ça immédiatement !

Mortimer se pencha pour ramasser sept des brochures qui gisaient sur le bord de la route, tout en songeant que si les chiffres de Miss Thorpe étaient exacts, il y avait encore trois cent quatre-vingt-treize morceaux de papier supplémentaires à ramasser... et que certains d'entre eux seraient hors d'atteinte.

En y réfléchissant, M. Wilkinson réalisa qu'il serait vain de s'attaquer à une tâche pareille sans assistance.

- Allez me chercher le reste de l'équipe, commanda-t-il. Dites-leur d'arrêter tout ce qu'ils sont en train de faire et rameutez les moi ici sur le champ !

- Oui, m'sieur ! Bennett se retourna pour partir, puis s'arrêta. Où est-ce qu'on va les trouver, m'sieur? Vous savez où ils sont allés ?

- Non, je ne sais pas où ils sont allés, tempêta M. Wilkinson. Ils se sont éparpillés dans tout le village. C'est votre job de les trouver. Filez et ramenez les. »

On sentait l'exaspération dans la voix du professeur et de toute évidence il aurait été malavisé de l'interroger davantage. Aussi Bennett et Mortimer se faufilèrent parmi les résidents qui à présent ne cessaient d'affluer, cherchant à qui reprocher l'avalanche de déchets qui s'était abattue sur leurs jardins. M. Wilkinson faisait figure de suspect tout trouvé. En quelques minutes, il se trouva cerné par la foule des habitants indignés et convaincus que le seul responsable du désastre ne pouvait être que cet étranger au milieu d'eux.

« Le voilà! Il est au courant de tout, cet homme avec l'imperméable ! s'écria une grosse dame qui portait un tablier et qui renseignait ses voisins. Je suis sortie aussitôt que j'ai vu tous ces papier s'envoler ; il était là sur la route à discuter avec deux garçons.

La foule se reserra un peu plus.

- Non, non, ce n'est pas moi, je vous assure, protesta M. Wilkinson. Je ne suis arrivé ici qu'après que ça se soit passé. Trop tard pour faire quoi que ce soit, je le déplore.

Un homme plutôt grand, entre deux âges et vêtu d'un anorak rayé, s'avança en contournant l'attroupement.

- Allons, dites-le nous ! grogna-t-il. Qu'est-ce que vous avez fabriqué ?

- Moi? Mais rien... ou plutôt, ce n'est pas moi, personnellement. Deux stupides élèves ont eu un malheureux accident. C'est entièrement de leur faute et...

- Je ne vois pas de garçons, l'interrompit l'homme.

- Ils viennent de partir à l'instant. Je les ai envoyés chercher de l'aide. Ils font partie d'un groupe scolaire que nous avons organisé.

- Alors, c'est vous qui en êtes le responsable, non ?

- J'en ai bien peur – ou plutôt, oui, bien sûr que je le suis.

- Et c'est en agissant sur vos instructions qu'ils ont jeté tous ces déchets dans nos jardins?

- Non, non, vous ne comprenez pas. Voyez-vous, nous sommes en train de réaliser un projet d'étude, expliqua M. Wilkinson. Nous étions en train de nettoyer le village pour garder Linbury toujours propre.

- Nettoyer le village ! riposta l'homme, n'en croyant pas ses oreilles. Garder Linbury toujours propre ! Et il pointa du doigt par-dessus la clôture un jardin voisin. Regardez donc ma pelouse! Elle était impeccable avant votre arrivée. Maintenant, on la croirait sous une couche de neige de 15 centimètres... Et regardez mon nain de jardin, regardez-le ! »

M. Wilkinson lui lança un coup d'œil.

Au beau milieu de la prétendue couche de neige, on voyait un nain de jardin assis sur un gros champignon factice arborant une canne à pêche. L'une des brochures s'était accrochée sur l'hameçon au bout de sa ligne.

- 'Garder Linbury bien propre' lut-il. Je suis terriblement désolé, s'excusa M. Wilkinson. Ce n'est qu'un accident, je vous assure !

- A votre âge, vous devriez avoir un peu plus de jugeote ! s'emporta l'homme à l'anorak. On les connaît les gens comme vous. Espèce de vandale !

La foule acquiesça et relaya son commentaire.

- Sale voyou ! Malotru ! Sauvage !

- C'est un délit de jeter des ordures, déclara une jeune femme avec un bébé dans un landau.

- Nous pourrions vous faire arrêter !

- C'est exact ! approuva la foule. Envoyez chercher la police ! C'est lui le responsable !

M. Wilkinson était profondément Mortyfié. 'Bennett et Mortimer ne perdent rien pour attendre!' se dit-il. 'Ils vont voir ce qui les attend !' Puis à haute voix, il lança : Non, vraiment, n'envoyez pas chercher la police. Je veillerai à ce que les garçons qui sont responsables soient sanctionnés dès que je retournerai au collègue ! »

Mais pour le bouc émissaire, il n'y avait pas d'échappatoire.

« Ça ne nous sert à rien ! Vous feriez mieux de commencer par nettoyer ce bazar ! menaça l'individu. Vous ramassez tous ces détritrus ...ou alors !

- Mais je ne peux pas faire tout ça tout seul ! protesta M. Wilkinson. Je viens d'envoyer chercher du renfort. Ils seront bientôt là, je vous assure !

- On ne le croira que quand ils seront là, rétorqua l'homme. Pendant ce temps, soit vous commencez à nettoyer tout de suite, soit on appelle la police pour qu'elle vienne s'occuper de vous. »

En infériorité numérique face aux chefs de famille indignés, M. Wilkinson n'avait d'autre choix que d'obtempérer. Protestant toujours de son innocence, il se baissa pour ramasser deux ou trois brochures déposées à ses pieds par le vent. Si Mortimer avait été présent, il aurait rapidement noté que, selon les chiffres de Miss Thorpe, il n'en restait que trois cent quatre-vingt-dix de plus à collecter.

Bien que tous leurs camarades se soient largement dispersés tout autour du village, Bennett et Mortimer n'eurent aucun mal à en trouver bon nombre d'entre eux pour aider à l'opération de nettoyage sur Marina Gardens. Ils trouvèrent Bromwich sur Church Lane avec un sac à moitié rempli d'emballages alimentaires et de cartons de boissons. Briggs, Morisson et Atkins, qui débayaient l'ancienne voie ferrée, se disputaient une girouette abandonnée et rouillée qu'Atkins voulait expédier au British Museum. Martin-Jones et Rumbelow, qui faisaient du porte à porte pour leur collecte, finirent par être localisés dans une cour à l'arrière des magasins et du bureau de poste de Linbury. Au fur et à mesure qu'ils avaient trié les récipients de sauce en plastique et les pots de confiture en verre qu'ils devaient jeter dans le second sac, leurs mains étaient devenues toutes collantes de ketchup et de marmelade.

« On aurait pu croire qu'ils les auraient rincé avant de nous les remettre, se plaignait Rumbelow au moment où Bennett et Mortimer approchaient. C'est bien beau de vouloir préserver la propreté de Linbury. La première chose que les gens devraient apprendre à faire, c'est d'éviter que Linbury soit poisseuse ! »

Inutile de dire que tous les « récupérateurs » regrettaient qu'on interrompe leur mission.

- Qu'est-ce qui s'est passé, alors ? Pourquoi on doit y aller ? réclamèrent-ils.

- C'est de la faute de Bennett, leur dit Mortimer. Il a laissé s'envoler une cinquantaine de millions de morceaux de papiers et on doit tous les ramasser.

- Ce n'est pas de ma faute, mais plutôt celle Mortimer ! rétorqua Bennett. Si on n'avait pas eu de problème avec ses satanés lacets, ça ne serait pas arrivé. De toute façon, on doit tous y aller. Ce sont les ordres de Wilkie. Tout le monde doit filer sur le champ faire son rapport à Marina Gardens.

Tout en grommelant, les membres du groupe d'étude partirent faire leur rapport à Monsieur Wilkinson.

- Je pense qu'à présent on en a trouvé assez, déclara Bennett quand plusieurs autres de leurs camarades, bien que réticents, eurent été rassemblés et dépêchés ! En supposant qu'il y ait eu quatre cents brochures, comme l'a dit Miss Thorpe, si Wilkie a une vingtaine d'assistants, ils n'auront qu'à en ramasser une vingtaine chacun.

- Pas en ce qui me concerne, rétorqua Mortimer. J'en ai ramassé sept avant de commencer donc je n'ai plus qu'à en trouver treize autres !

Le chemin qu'ils empruntèrent pour regagner Marina Gardens les fit passer devant la villa des chênes. Alors qu'ils arrivaient à sa hauteur, Miss Thorpe sortit dans son jardin et les salua par-dessus la haie.

- Vous avez été très efficaces ! dit-elle, remarquant que les garçons avaient les mains vides. Je n'aurais jamais pensé que vous seriez capables de distribuer toutes ces brochures aussi rapidement. Vous n'avez pas eu de problèmes ?

Bennett qui réfléchissait, fronça les sourcils. Ils avaient effectivement diffusé les brochures, mais pas exactement comme prévu. Et il y avait eu en effet un problème !

- On n'a pas vraiment fait le tour du village, admit-il, espérant annoncer la nouvelle en douceur. Certaines maisons de Church Lane n'ont pas de boîtes à lettres, mais je pense que tout le monde à Marina Gardens a reçu le message.

Il tentait de trouver une explication diplomatique pour s'excuser, mais avant qu'il n'eût mis de l'ordre dans ses pensées, elle pépia :

- Bravo, les garçons ! Vous devez être épuisés. Entrez donc boire un verre de lait et manger un biscuit.

- Je crains que ça ne soit pas possible. Merci tout de même, lui dit Bennett. Nous devons faire un rapport à M. Wilkinson.

- Oh, je suis certaine que ça ne le dérangera pas, vu que vous vous êtes donnés tant de mal. Je ne vous retiendrai pas longtemps ! » Miss Thorpe n'était pas du genre à accepter un refus, et c'est avec une certaine appréhension qu'ils la suivirent à l'intérieur, où ils furent la cible des attaques simulées de Jason, le petit boxer, qui semblait croire que tous les visiteurs du cottage n'avaient pour objectif que de jouer à quatre pattes pour s'emparer des bottes en caoutchouc de sa maîtresse.

C'est ainsi que les garçons demeurèrent chez elle plus longtemps qu'ils n'en avaient l'intention. Leur hôtesse se montra plus que généreuse avec les rafraîchissements. Elle entretenait un flux continu de bavardage qui ne donna aucune répit aux garçons pour lui parler de l'accident survenu avec les brochures. Car quand Miss Thorpe était lancée, il était difficile de glisser un mot entre deux phrases et impossible aussi de se lever pour partir sans paraître impoli. Ils étaient encore en train d'écouter Miss Thorpe et riaient des pitreries de Jason, lorsque des voix se firent entendre dans le jardin.

Leur tâche accomplie, M. Wilkinson et son groupe de travail retournèrent au quartier général. Miss Thorpe se précipita dans le jardin pour les accueillir, précédée de Jason tout bondissant. Derrière eux, Bennett et Mortimer suivirent moins empressés, l'air coupable et embarrassé, tout en essayant de broser des miettes

révélatrices sur leurs vêtements. M. Wilkinson trépignait d'exaspération et se montra à peine poli lorsqu'il répondit aux questions de Miss Thorpe sur les événements de l'après midi.

« Franchement, Miss Thorpe, nous avons vécu une expérience aussi frustrante qu'humiliante, à cause de ces deux garçons. Il pointa un index accusateur sur les coupables. Pourquoi ne m'avez-vous pas fait de rapport ? Qu'est-ce que ça veut dire d'aller vous terrer dans la maison de Miss Thorpe, alors que vous auriez dû venir nettoyer la pagaille avec les autres ?

- Oh, mais ils ne se sont pas cachés, M. Wilkinson, je vous assure ! protesta Miss Thorpe. Je les ai invités à prendre un rafraîchissement en récompense de tout leur travail acharné ! »

M. Wilkinson déglutit difficilement, soucieux de contrôler ses sentiments. Pendant qu'il se remettait, Briggs donna un coup de coude à Morisson et dit : « Ils ne manquent pas d'air ! Assis là à s'empiffrer et à rire comme des malades, alors que nous avons dû ramper pour faire le sale boulot à leur place !

- Sans parler des reproches, ajouta Morisson qui avait été réprimandé par l'homme à l'anorak pour ne pas avoir récupéré des brochures détrempees qui flottaient dans un bassin de poissons rouges. Il se tourna en colère vers Bennett. On vous a vus derrière la fenêtre, quand on remontait l'allée : vous n'arrêtez pas de boire et de vous empiffrer. Ne dites pas le contraire !

- Ce n'était pas mon intention, déclara Bennett avec humilité. Nous serions volontiers venus vous aider ; seulement, ça n'aurait pas été poli de nous carapater.

M. Wilkinson fit taire l'argument d'un froncement de sourcils et se tourna de nouveau vers Miss Thorpe.

- Je m'occuperai de cette affaire quand je rentrerai au collège, annonça t'il. En attendant, nous ferions mieux de nous débarrasser de nos ordures... au point où nous en sommes. »

La nuit était sur le point de tomber aussi Miss Thorpe les guida à travers le jardin jusqu'à sa grange et elle alluma la lumière. Elle avait ménagé à même le sol un espace où elle invita les collecteurs à déverser le contenu de leurs sacs. C'est ce qu'ils firent et de chacun des sacs, une cascade de brochures froissées exhortant les habitants à garder Linbury bien propre se répandit sur le sol. Miss Thorpe les regarda, médusée.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria-t-elle en regardant les déchets avec suspicion, comme lorsqu'un bouvreuil inspecte une pomme de terre chips. Je croyais qu'elles avaient toutes été distribuées.

- Uniquement à Marina Gardens, déclara Bennett en s'excusant. Nous avons eu un problème, comme vous voyez.

- Oui, mais tout de même... ! Elle poussa un cri semblable à celui d'une pie qui fait face au pillage de son nid. Expliquez-vous ! Je ne comprends pas ce qui s'est passé. »

Elle allait ajouter quelque chose quand il y eut une diversion. Les sacs continuant de dégorger leur contenu, ce fut le tour des divers autres objets qui avaient été ramassés précédemment. Parmi ces restes, dans un carton de plat à emporter collecté par Bromwich, se trouvait une cuisse de poulet rôti, délaissée par un client sans appétit. Jason, qui faisait du surplace auprès du rassemblement de garçons, eut soudain les sens en éveil et sa queue s'agita, il s'élança entre leurs jambes, se jeta sur le morceau de poulet au beau milieu du tas de détritrus puis descendit vers le jardin, pour filer sur la route. Miss Thorpe en oublia tout ce qui concernait les brochures.

« Arrêtez-le ! pleura t'elle d'une voix haute perchée. Arrêtez-le ! Il ne doit pas manger d'os de poulet ! »

Il y eut une ruée sur la route à la poursuite de l'espiègle petit boxer. Monsieur Wilkinson soupira profondément et les regarda partir. Il avait eu bien assez de péripéties pour l'après-midi. Dix minutes s'écoulèrent avant que les poursuivants ne reviennent avec leur prisonnier. Jason trottait docilement derrière

eux, la ceinture de l'imperméable de Bennett nouée à son col, en guise de laisse. Miss Thorpe était si reconnaissante de le revoir sain et sauf que, pour l'instant, elle parût avoir oublié le gaspillage de brochures.

À présent, il faisait presque nuit. M. Carter et son équipe de collecteurs revinrent avec leurs offrandes et le groupe reprit le chemin de Linbury Court. M. Carter avait passé une agréable après-midi. Pendant un bon moment, il s'était promené aux alentours de la ferme d'Arrowsmith où un groupe de garçons ramassaient les sacs d'engrais et de pesticides vides, négligemment jetés dans les champs ou accrochés aux clôtures de fil de fer barbelé. C'était un travail qu'il fallait encourager, car les sacs en plastique étant presque indestructibles, ils auraient pu altérer le paysage pendant des mois.

« Binns et Blotwell étaient très inquiets à propos des sacs de pesticides... ils ne voulaient pas les toucher sans porter de gants, confia M. Carter à son collègue, sur le chemin du retour. J'ai essayé d'expliquer que M. Arrowsmith n'essayait pas délibérément de les empoisonner, mais ils continuaient d'avoir des soupçons. Binns a affirmé que s'il devait choisir entre sauver des coccinelles ou cultiver des pommes de terre plus volumineuses, il opterait pour les insectes ! »

M. Wilkinson continuait de ruminer sur les initiatives désastreuses de Bennett et Mortimer quand ils arrivèrent au collège où M. Pemberton-Oakes était impatient d'apprendre comment les choses s'étaient déroulées.

« Je ne laisserai plus ces deux garçons participer, déclara M. Wilkinson au Directeur. Ils ont complètement saboté notre entreprise. Ils ne seraient même pas fichus de distribuer un ticket de bus usagé, alors ne parlons pas d'un lot entier de brochures !

M. Pemberton-Oakes ne voyait pas les choses ainsi.

- C'est évidemment regrettable et je veillerai à ce qu'ils écrivent à Miss Thorpe pour lui présenter des excuses, déclara-t'il quand il eut entendu le résultat du fiasco de Marina Gardens. D'un autre côté, c'est exactement le genre d'accident qui aurait pu arriver à n'importe quel écervelé qui ne parvient pas à se concentrer sur ce qu'il doit faire. »

M. Wilkinson fronça les sourcils et ne répondit pas. C'était facile pour le directeur de traiter l'incident à la légère, mais il n'avait pas eu à subir les menaces et les insultes de l'homme à l'anorak et de ses acolytes.

«Je suggère une punition plus adaptée à ce loupé, poursuivit le directeur. Je ne les autoriserai pas à jouer au football pendant deux semaines. Et à la place, je les enverrai chez Miss Thorpe pour un samedi après-midi de collecte. Cela leur donnera l'occasion de se rattraper de leur comportement irresponsable d'aujourd'hui. ! »

Bennett dut convenir que la punition était clémente lorsqu'il entendit la décision du directeur à l'assemblée le lundi matin. Certes, il était déçu car il y avait des matchs de football prévus pour la quinzaine suivante et il était convaincu qu'il aurait été sélectionné s'il avait été autorisé à jouer.

Mortimer n'avait pas de tels regrets. Il n'aimait pas jouer au football et de toute façon, il n'aurait jamais été choisi pour faire partie de l'équipe. Une super punition ! se dit-il. Et il avait hâte de déambuler avec un sac poubelle, tout en s'imaginant être un archéologue éminent. Il serait le professeur Mortimer, avec licence, maîtrise, doctorat et autre, décida t'il, à la recherche de rares marmites de l'âge de pierre à ajouter à sa collection mondialement connue.

La cloche sonna pour le premier cours et l'éminent archéologue se précipita dans sa classe à la recherche d'un rare stylo à bille du vingtième siècle qui avait récemment disparu.



Chapitre Cinq / Le Trophée de la Théière

Le mardi matin, avant le petit-déjeuner, Bennett rédigea une lettre d'excuses à l'intention de Miss Thorpe et la lut à haute voix à Mortimer. Elle commençait ainsi :

'Chère Miss Thorpe,

Nous espérons que vous allez bien. Nous sommes vraiment désolés de ne pas nous être très bien occupés de vos brochures à cause des bourrasques de vent mais nous essaierons de faire mieux la prochaine fois. Mortimer a de nouveaux lacets donc nous allons vous rendre votre élastique quand nous viendrons mais il a été un peu tirailé par la chaussure de Mortimer...'

Le scribe s'interrompit. « Que puis-je dire d'autre ? »

Mortimer fit une grimace.

- Tout ce que tu veux. Écris à propos de la météo, c'est ce que tu fais d'habitude.

Après un temps de réflexion, il poursuivit sa lettre ainsi : *'Le temps ici est clément et j'espère qu'il l'est aussi dans votre localité.'*

- Le temps est quoi ? demanda Mortimer.

- Clément. Cela signifie doux en langage littéraire. Je l'ai lu quelque part dans un livre.

- OK, si tu le dis. Ça me paraît un peu pompeux. Et qu'est-ce que tu entends par votre localité ?

- Là où elle habite, bien sûr.

- Je m'en doutais, espèce de plouc ! Mais comme sa maison est à moins d'un kilomètre et demi, elle a fatalement le même temps que le nôtre.

Bennett lâcha son stylo.

- Franchement, Morty, si tu veux chipoter sur tout ce j'écris, nous ne la finirons jamais. Ecris-la toi-même, si tu es si malin !

- On n'a pas le temps de la refaire, déclara Mortimer alors que la cloche du petit-déjeuner retentissait. Termine simplement par *'sincèrement'*. J'espère qu'elle comprendra.

Il était d'usage, à l'heure des repas, que certains garçons fassent le service auprès des différentes tables du réfectoire. Outre le fait d'apporter les plats préparés en cuisine, ils devaient aussi débarrasser les assiettes et les couverts à la fin des repas avant d'aider le personnel de service au chargement des lave-vaisselles. Servir

à table était une responsabilité très appréciée, car à la fin des repas ils avaient le droit de se partager toutes les portions restantes. Tous s'accordaient pour convenir que c'était là un avantage amplement mérité pour cette tâche. De plus, pour peu qu'il soit malin un serveur pouvait, s'il le souhaitait, donner la préférence à ses amis au détriment de ses ennemis, en attribuant la priorité du second service aux camarades de son choix, tout en ignorant les suppliques des autres affamés qui n'avaient pas ses faveurs.

Ce matin-là, c'est Briggs qui était chargé de servir la table de la 3^{ème} Division. Après avoir englouti sa propre portion de bacon et de tomates, il se leva et dit :

« Quelqu'un en veut encore ? S'il en reste, bien sûr.

L'assiette de Bennett était vide. Il leva la main et dit : Oui, s'il te plaît !

Le serveur disparut en cuisine et revint quelques minutes plus tard avec une portion de bacon et une tomate sous-dimensionnée dans un plat de service.

- C'est tout ce qui reste. Désolé! s'excusa t'il.

Bennett leva son assiette, mais le serveur l'ignora et s'approcha de Morisson qui avalait précipitamment les restes de sa première assiette dans l'espoir d'en obtenir une seconde. La bouche de Morisson était si pleine de bacon qu'il ne pouvait pas parler, mais il haussa les sourcils pour faire signe qu'il était prêt pour une seconde portion.

- Hé, Briggs, j'ai demandé en premier, protesta Bennett.

Briggs fit semblant de ne pas avoir entendu et glissa le morceau restant dans l'assiette pleine à rebords de Morisson, au grand dam de Bennett.

- Ce n'est pas juste! J'étais le premier. Tu le sais très bien !

- Ah, vraiment ? Je l'ignorais. Désolé!

Briggs sourit et échangea un regard complice avec son complice qui tricotait des machoires.

- Tu l'as fait exprès. Tu l'as donné à Morisson juste parce qu'il t'a prêté son aimant, déclara Bennett d'un ton accusateur.

Briggs haussa les épaules.

- C'est trop tard à présent, il est en train de la manger... ou du moins, quand il aura fini sa première portion.

Il retourna en cuisine et revint peu de temps après, portant une grande théière en émail.

- Quelqu'un voudrait-il plus de thé ? demanda-t-il en approchant de la table de la 3^{ème} division, prêt à remplir une seconde fois les tasses. C'est le service diesel qualité garantie sans plomb !

La plupart des garçons acceptèrent, mais Bennett fulminait encore du traitement honteux de Briggs, aussi détourna t'il le regard lorsque le serveur arriva à son niveau.

- Plus de thé, Ben ? demanda Briggs, la théière prête à verser.

- Non, répondit Bennett. Et machinalement, il mit sa main sur sa tasse pour rejeter l'invitation. C'était trop tard! Le bec s'était incliné, le thé sur le point d'être versé, et le liquide brûlant éclaboussa le dos de la main de Bennett.

« Aïe ! » hurla-t-il, écarta prestement sa main blessée de la tasse. Son cri fit taire le bourdonnement des conversations dans le réfectoire. Tout le monde s'arrêta de manger et tous les yeux se tournèrent vers la table de la 3^{ème} division.

Au fond de la salle, une clochette retentit à la table des maîtres et M. Carter demanda : « Qui a crié? »

Bennett se leva, haletant de douleur et serrant sa main blessée sous son aisselle gauche.

« C'est moi, m'sieur. Je me suis brûlé. j'ai été ébouillanté avec du thé brûlant.

- C'est de sa faute, m'sieur. S'il n'avait pas tendu sa main, il n'aurait pas été brûlé, se défendit le serveur. J'avais commencé à verser quand il a dit qu'il n'en voulait pas et je ne pouvais plus rien y faire.

- Venez ici, Bennett, interpella M. Carter.

Toujours grimaçant de douleur, Bennett se présenta à la table des adultes et présenta sa main pour inspection. Il y avait une vilaine marque rouge sur le dos de sa main et il tressaillit lorsque M. Carter tenta de l'examiner.

- Je vois bien que c'est douloureux, mais je ne pense pas que ce soit grave, diagnostiqua le professeur. Allez la mettre sous un robinet d'eau froide.

Après le départ de Bennett, M. Carter déclara :

- C'était maladroit de votre part, Briggs.

- Oh, mais m'sieur, c'était un accident. Il a mis sa main sur sa tasse. je ne voulais pas lui faire de mal.

- J'espère bien que non. Mais si vous ne pouvez pas verser le thé plus soigneusement que ça, nous laisserons quelqu'un d'autre faire votre travail. Son regard balaya la table de la 3^{ème} Division. Rumbelow, vous pouvez remplacer Briggs pour le reste de la semaine. »

L'incident déclencha des discussions animées après le petit-déjeuner. Les élèves de la 3^{ème} Division se réunirent en groupes dans la cour de récréation pour exprimer leur point de vue et promettre leur soutien d'un côté ou de l'autre.

Morisson, rassasié de bacon et de tomates supplémentaires, se montra fervent partisan de Briggs.

- Bien sûr que c'est de la faute de Bennett, soutint-il. Personne d'autre qu'un pecnaud ne collerait sa sale grosse patte comme ça juste au moment où le serveur commence à verser.

- Ah, mais il n'a pas eu le choix. Autrement il aurait eu une tasse dont il ne voulait pas ! répliqua Rumbelow.

- Et alors! Tu es du côté de Bennett seulement parce que tu récupères le travail de serveur de Briggs. De toute façon Bennett n'avait pas besoin de brailler pour attirer l'attention des profs !

- Hein! J'aimerais bien t'y voir, fermer ton clapet alors que tu viens d'être ébouillanté, rétorqua Mortimer.

Morisson se retourna en colère contre l'allié le plus fidèle de Bennett.

- Comment peux-tu savoir si le thé était vraiment chaud ? D'habitude, il est pratiquement froid au moment où on vient resservir les tasses.

Au fur et à mesure que la journée progressait, la dispute se transforma en une véritable querelle entre les partis opposés et il devint essentiel de manifester de quel côté on faisait allégeance. Les partisans de Bennett se tatouèrent une tasse et une soucoupe sur le dos de la main avec des stylos à bille ou des feutres rouge et bleu. Ceux en faveur du groupe rival dessinèrent une théière dont le liquide jaillissait du bec.

Ce matin là, M. Wilkinson n'était pas enthousiaste quand il retrouva la 3^{ème} Division pour le cours de mathématiques et qu'il remarqua dans quel l'état se trouvait leurs mains.

« Combien de fois faudra t'il que je vous répète, les garçons, que vous n'êtes pas autorisés à vous tatouer avec des stylos à bille ? fulmina-t-il, et toute la classe fut envoyée aux lavabos pour se nettoyer.

L'interdiction de se tatouer ne fut d'aucun effet pour endiguer les disputes aussi puérides qu'inutiles qui durèrent jusqu'au lendemain matin, lorsque le directeur convoqua Bennett et Briggs dans son bureau pour une raison toute différente.

En y pénétrant, ils se virent confrontés à M. Pemberton- Oakes, assis à son bureau et sur lequel se trouvait un globe terrestre flambant neuf. Il leur adressa un froncement de sourcils peu accueillant et lança d'un ton sévère :

« Vous voyez, j'ai dû remplacer la mappemonde du collègue que vous aviez détruite tous les deux, par votre comportement stupide et rebelle.

Ils se tenaient les yeux baissés, s'efforçant de prendre un air pénitent.

- J'ai bien réfléchi à la question et je suis incapable de trancher entre lequel de vous deux s'est comporté de la façon la plus délictueuse.

Bennett prit un air absent.

- Plus quoi, m'sieur ?

- Délictueuse. Du latin *delictum* qui signifie délit. Est-ce assez clair?

- Oui m'sieur. Vous voulez dire que nous sommes tous les deux coupables d'un délit...euh...vous voulez dire que c'est notre faute à nous autres.

M. Pemberton-Oakes tressaillit devant la tournure peu élégante, mais il passa outre.

- Exactement. Vous, Bennett, pour avoir sorti la mappemonde sur l'aire de jeux et Briggs pour avoir joué au football avec ! »

Briggs était mécontent. Son rôle dans le délit était dépeint hors de toute proportion. Il n'avait pas *vraiment* joué au football avec. Malgré tout, il n'était pas question d'ergoter avec le directeur, aussi se garda t'il de dire quoi que ce soit.

- Ceci étant, poursuivit M. Pemberton-Oakes, vos parents seront facturés conjointement du coût de cette nouvelle fourniture ...et, dois-je l'ajouter, cette très onéreuse mappemonde, que vous traiterez avec un soin extrême.

- Oui, m'sieur. Nous serons très prudents à l'avenir, honnêtement, m'sieur !

- Très bien! Le directeur indiqua la maquette sur son bureau. Emportez-la jusqu'à votre classe et mettez-la à sa place sur l'étagère.

Bennett prit le nouveau globe, le manipulant comme s'il était en porcelaine fine. Alors qu'ils se retournaient pour partir, Briggs demanda :

- Qu'est-ce qu'on fait de l'ancien, m'sieur ?

- Débarrassez-vous-en, répondit le directeur. Grâce à votre comportement stupide, il n'est plus d'aucune utilité pratique pour personne.

Ainsi, l'ancien globe tout de guingois fut retiré de son étagère et ils y installèrent le nouveau à sa place.

- Où allons-nous jeter ce vieux machin bancal ? interrogea Briggs, qui portait l'antique mappemonde dans ses bras. La corbeille à papier déborde déjà.

- Dommage de le jeter ! lui répondit Bennett, Il pourrait forcément être utile à quelque chose. Après tout, si nos parents doivent payer pour le nouveau, il nous appartient maintenant !

L'hostilité entre Bennett et Briggs semblait s'apaiser, du moins dans la mesure où ils parvenaient à discuter de la situation sans échanger d'insultes.

- Oh, oui, il est bien à nous, convint Briggs. Le dirlo l'a dit... enfin plus ou moins. Mais que pouvons-nous en faire ? Il faut creuser la question.

Ils y réfléchirent... Puis Bennett lança :

- Nous pourrions organiser un match de football. Tous les mecs qui pensent que tu as raison pour la théière contre les mecs qui me défendent.

- Oui, mais je ne vois pas...

- Eh bien, ça ne sert à rien que toi et moi soyons ennemis pour cette histoire de théière pour le restant du trimestre. Et, de toute façon, ma main va beaucoup mieux à présent, donc nous pourrions organiser un match pour la régler.

- Régler quoi ?

- La dispute. On pourrait dire que celui qui gagne le match avait raison depuis le début. »

C'était sans doute là une illustration inhabituelle de la coutume médiévale du jugement par les armes, mais elle semblait être la solution appropriée, bien qu'illogique, à une querelle qu'aucun des deux camps ne tenait vraiment à poursuivre.

Briggs réfléchit un instant et dit :

- D'accord. Mais qu'est-ce que le vieux globe a à voir là-dedans ?

- Nous l'utiliserons à la place du ballon, proposa Bennett. Et les gagnants peuvent le garder comme récompense pour prouver qu'ils avaient raison depuis le début. Nous pourrions l'appeler le « Trophée de la Théière ».

Aussi ce jour-là, avant la reprise de l'après-midi, un match à tout-va historique, cinq contre cinq en dix minutes, eut lieu sur le terrain de jeu afin de déterminer qui était le héros et qui était le méchant dans l'affaire controversée du thé bouillant.

Le match fut disputé avec beaucoup d'ardeur : Briggs, Morisson, Atkins, Lewis et Nuttall contre Bennett, Rumbelow, Martin-Jones, Bromwich et Evans.

Mortimer, bien que fervent partisan de l'équipe de Bennett, n'aurait jamais pu être choisi pour un test d'habileté athlétique aussi important. Il se tenait sur la ligne de touche en lançant des encouragements à pleins poumons.

Il n'y eut pas de score en première mi-temps et les équipes changèrent de côté.

M. Wilkinson, qui était de service, se rendit dans la cour de récréation pour jeter un œil sur ce qui s'y passait. Il vit les garçons jouer au football. Il n'y avait rien d'inhabituel à cela, mais il remarqua que le ballon semblait manquer de rebond. De plus, il était d'une couleur inhabituelle et d'une plus grande taille qu'un ballon de football ordinaire ne devrait l'être. Aussi mit-il ses lunettes et observa la scène avec plus d'attention. Subitement son visage se figea dans un regard épouvanté.

Ils jouaient avec la mappemonde du collègue!

Ignorant tout de son remplacement, il se dirigea vers le terrain et fit arrêter le jeu.

« Mais au nom du ciel, les garçons, qu'est-ce..., qu'est-ce..., qu'est-ce que vous croyez être en train de faire? gronda-t-il.

- On joue au football, m'sieur, déclara Atkins. C'est un match important pour voir qui...

- Mais de quel droit utilisez-vous la mappemonde de l'école en guise de ballon de football ? C'est un équipement coûteux, un outil pédagogique essentiel. Faut-il que vous soyez des ânes bâtés ? Comment osez-vous vous impliquer dans un pareil acte gratuit de vandalisme?

Sa tirade dura un bon moment, au point de consommer un temps précieux sur les dernières minutes restantes de la seconde mi-temps.

Lorsque le professeur eut fini de s'époumoner, Briggs le rassura :

- Tout va bien, m'sieur. Nous avons maintenant un nouveau globe. Le directeur nous a dit que nous pouvions faire ce que nous voulions avec l'ancien.

- Vraiment ! Il vous a dit de jouer au football avec ?

- Eh bien, pas exactement, m'sieur. Il nous a dit de nous en débarrasser, mais comme c'était un match important, nous pensions...

- Oui, oui, oui, répliqua M. Wilkinson. Mais si vous vouliez jouer un match pourquoi n'avez-vous pas utilisé un ballon de football plus approprié ? Il y en a une demi-douzaine qui sont disponibles dans le gymnase.

Bennett secoua la tête.

- Nous ne voulions pas d'un ballon de football ordinaire, m'sieur ... ça n'aurait pas été du tout. Nous jouons avec le globe car c'est le trophée pour déterminer si Briggs a eu raison de me verser du thé dessus.

- Et celui qui gagne garde le ballon pour le prouver, croassa Mortimer, à ses côtés, la voix rauque d'avoir autant apporté son soutien.

M. Wilkinson n'avait pas la moindre idée de ce dont les garçons parlaient. Ayant été absent au petit-déjeuner du matin précédent, il n'avait rien su de la querelle qui avait eu lieu.

- J'en ai plus qu'assez de ces discours insensés, déclara t'il. Si la direction estime que le globe ne sert à rien, je vous suggère de vous en débarrasser et de rentrer vous préparer pour le prochain cours !

Perplexe, M. Wilkinson quitta le terrain de jeu en secouant la tête devant le comportement déconcertant des garçons et l'extraordinaire façon dont leurs esprits semblaient fonctionner. Ainsi prit fin le fameux match à tout-va, avec pour score : zéro à zéro.

Et comme la partie s'était terminée sur un match nul, il fut convenu qu'il n'y aurait ni vainqueur, ni perdant et que les deux côtés avaient raison. Bennett et Briggs étaient tout à la fois innocents et coupables dans l'affaire de la seconde tasse de thé bouillant.

La mappemonde, n'étant plus d'aucune utilité, elle finit sur un tas d'ordures en attendant que le Père Savon, l'agent de nettoyage du collège, ne vienne y jeter une allumette pour son grand feu mensuel.



Chapitre Six / Le matelas d'un avare

C'est avec une certaine appréhension que Bennett et Mortimer s'approchèrent de la villa des chênes le samedi après-midi. Miss Thorpe avait dû recevoir leur lettre d'excuses, naturellement, mais cela suffirait-il à dissiper l'indignation qu'elle devait encore éprouver à leur encontre, compte tenu de la manière déplorable dont ils s'étaient acquittés de la distribution des brochures ?

« C'est normal qu'elle soit un peu fâchée, observa Bennett alors qu'ils se dirigeaient vers le village. Ce n'est pas seulement à cause de la pagaille, il y a aussi le gaspillage de tout ce papier.

- Oui, et je ne peux même pas lui rendre l'élastique, répondit Mortimer. J'étais juste en train de l'étirer au-dessus de ma tête pour faire quelque chose pour m'occuper, et puis soudain, il est parti comme une flèche et je ne l'ai plus retrouvé.

- C'est exactement le genre de truc dont tu es capable, grommela Bennett. Tu as l'air de croire qu'il n'y a rien de mieux à faire dans la vie que d'étirer des élastiques sur tout ce que tu peux trouver. Evidemment c'est trop tard maintenant. On verra bien ce qu'elle dira.

- Peut-être qu'on pourrait se rattraper en collectant plus de débris que ce que les autres ont été capables de faire samedi dernier. Cela devrait la mettre de bonne humeur. »

Cependant, leurs craintes étaient injustifiées. À leur grande surprise, Miss Thorpe les accueillit chaleureusement et déclina leur balbutiantes excuses.

« Il n'y a pas de problème. En fait, c'est même un mal pour un bien, assura t'elle. Quand j'y ai réfléchi, j'ai réalisé que c'était une erreur de gaspiller tout ce papier pour la diffusion des brochures, même s'il a été recyclé. Nous avons tous le devoir de préserver les matières premières.

Bennett eut un petit rire emprunté.

- Allez dire ça à M. Wilkinson, lança t'il. Il m'a réprimandé hier pour n'avoir écrit qu'une page pour ma rédac' de géo. Je lui ai dit que j'économisais du papier pour éviter qu'on abatte des arbres, et il a dit que ce n'était qu'une mauvaise excuse pour ne pas faire mes devoirs.

Mortimer acquiesça.

- Ça, c'est bien Wilkie...euh, M. Wilkinson, je veux dire. Si vous voulez tout savoir, je pense qu'il ne se rend même pas compte qu'il gaspille les arbres. Quand on pense à tout le papier que nous économiserions s'il ne nous collait jamais de devoirs écrits. Il réfléchit un instant puis ajouta : On n'aurait pas non plus autant mal aux poignets. »

Miss Thorpe se refusa à commenter cette excuse ingénieuse pour ne pas avoir à rendre de devoirs. Elle avait décidé qu'apposer quelques affiches dans les magasins principaux, au bureau de poste de Linbury et sur le tableau d'affichage de l'église serait le meilleur moyen pour faire passer son message. Sa décision avait été renforcée ces derniers jours par les remarques offensantes des résidents de Marina Gardens lorsqu'ils avaient découvert d'où provenaient les brochures.

Depuis leur dernière visite, elle avait racheté des sacs poubelle ; ainsi, convenablement équipés, Bennett et Mortimer se mirent en route afin de réparer leur malheureuse mésaventure de la semaine précédente.

« Je suis partisan d'essayer l'ancienne ligne de chemin de fer, suggéra Bennett alors qu'ils quittaient le cottage. Morisson a dit qu'il y avait pas mal de trucs qu'ils n'avaient pas eu le temps de récupérer à cause du rapport de Wilkie. »

Ils suivirent un sentier à travers un champ labouré de la ferme d'Arrowsmith, grimpèrent un échelier puis se fauilèrent en contrebas le long du remblai de la voie ferrée, envahie par la végétation. La ligne, qui courait tout droit entre les talus sur cinq cent mètres, était l'unique indice qui rappelait qu'autrefois, bien des années auparavant, des trains avaient sifflé le long de la petite vallée sur des rails étincelants. A présent, les rails et les traverses avaient disparu et la nature avait repris ses droits.

Abandonnée, l'ancienne voie ferrée était devenue une réserve naturelle idéale. Des buissons et des arbres avaient poussé librement sur les talus qui surplombaient la piste enherbée. Des herbes folles avaient obstrué un fossé de drainage oublié, et au fil des saisons, des primevères et des violettes avaient fleuri les abords tandis que des oiseaux faisaient leur nids dans les buissons d'aubépines. Plus tard, il y avait eu des mûres et des églantiers, des lapins et des hérissons, des blaireaux et des renards, des papillons et des lucioles. Partout aux alentours, les fleurs sauvages, de même que les animaux, y avaient retrouvé leur habitat naturel.

Il y avait pourtant une ombre à ce paysage bucolique : il était devenu une décharge commode pour les riverains, ceux qui rechignaient ou ceux qui étaient incapables d'aller porter leurs ordures ménagères jusqu'à la décharge officielle mise en place par le conseil du district de Dunhambury. Celle-ci se trouvait, il est vrai, à 8 kilomètres, et c'était souvent l'excuse mise en avant pour se débarrasser d'une machine à laver ou d'un pneu de voiture crevé, bien trop gros pour entrer dans une poubelle.

Bennett regarda autour de lui, observa la scène, et montra un arbre à mi-hauteur du talus.

« Hé, regarde, Morty ! Il y a un écureuil !

Mortimer gloussa alors qu'un souvenir ancien vacillait dans son esprit.

- Je me demande s'il va jusqu'en Cornouailles ?

- De quoi tu parles ?

- Non, rien. C'est juste quelque chose qui s'est passé en classe avec Wilkie. Tu n'étais pas là. Tu étais dehors, avec le rouleau à gazon sur le terrain de jeu. »

Morisson avait bien fait de signaler qu'une grande partie des ordures restaient à ramasser, et pendant un certain temps Bennett et Mortimer cheminèrent en remplissant leurs sacs de plastiques, de bouteilles de lait et de divers échantillons de déchets ménagers.

Plus loin sur la piste, ils tombèrent sur un matelas moisi, à moitié caché dans le sous-bois.

- Il est trop grand pour que nous puissions le traîner avec nous, décréta Bennett. Mieux vaut le laisser. Miss Thorpe pourra envoyer des éboueurs pour le faire ramasser.

Mortimer renifla, fronça le nez et s'équipant d'un bâton, il repoussa la répugnante literie.

- Il a passé sa date de péremption. Selon moi, il n'a pas l'air compatible avec la couche d'ozone, déclara t'il. Il pourrait même y avoir quelque chose à l'intérieur. Des billets de banque, par exemple.

- Des billets de banque ? Hein, tu plaisantes !

Il plaisantait, mais il n'allait pas l'admettre.

- Non, sérieusement ! Quelqu'un m'a parlé une fois d'un vieil avare mystérieux. Il était terriblement riche, alors qu'il vivait dans une mansarde crasseuse avec un toit qui prenait l'eau. Et quand il est mort, personne n'a pu découvrir où il avait caché son argent. C'était très mystérieux, tout le monde était mystifié, personne ne pouvait résoudre ce mystérieux mystère.

- C'est la cinquante milliardième fois que tu me dis que c'était mystérieux, se plaignit Bennett. Va droit au but.

- Eh bien, des années plus tard, alors qu'on jetait tous ses meubles déglingués et tout et tout, son matelas s'est accroché à la rampe et s'est déchiré. Et qu'est-ce que tu crois ?

- Tu n'as pas besoin de me le dire, j'ai deviné, déclara Bennett d'un ton acerbe. Ils ont trouvé tout son argent dans le matelas. C'est ça ?

- Eh bien, oui, mais ce qui était le plus mystérieux...

- C'est une vieille histoire. Je l'ai déjà entendue raconter aussi. Ça n'a rien d'extraordinaire. Je parie que c'est arrivé des centaines de fois. »

Le conteur poussa un soupir. Bennett gâchait toujours ses meilleures histoires en ne se laissant pas impressionné. Mortimer avait une imagination débordante. Souvent, dans son monde imaginaire, il se mettait en scène dans une improbable aventure. Parfois, il enjolivait un incident de la vie réelle de détails fantastiques qui auraient pu avoir lieu, à tel point que lui-même devenait incapable de démêler la réalité de ses fantasmes.

Alors qu'il remontait le sentier en remplissant son sac-poubelle de déchets, il avait déjà oublié le professeur Mortimer, avec licence, maîtrise, doctorat et autre, qui collectionnait des marmites de l'âge de pierre. A défaut, pendant la demi-heure suivante, ses pensées se concentrèrent sur l'histoire de la vie et de la mort prématurée du mystérieux avare. Ce n'était pas une bonne idée d'en parler à Bennett : il ne voulait pas écouter. Mais peut-être, d'ici quelque temps, quelqu'un d'autre serait-il plus conciliant !

Quand leurs sacs furent pleins, les garçons retournèrent à la villa des chênes où ils découvrirent Miss Thorpe dans la grange, occupée à nourrir ses poissons tropicaux.

« Bravo les garçons ! s'exclama t'elle avec des trilles, comme celles d'un rouge-gorge défendant son nid, tandis qu'ils déposaient leurs sacs et lui parlaient du matelas.

- Au sujet de l'ancienne voie ferrée, je suis considérée comme une fameuse enquiquineuse par le conseil du district. Ils ont promis d'envoyer un camion pour le nettoyage, mais sans effet pour l'instant. Elle posa un paquet de nourriture pour poissons sur une étagère à côté de l'aquarium et poursuivit : Vous n'avez pas encore fait la connaissance de mes poissons, n'est-ce pas, c'est une acquisition récente. J'envisage de les transférer au cottage dès que j'y aurai aménagé un peu plus de place. Venez donc leur jeter un coup d'œil. »

Bien qu'un petite tube fluorescent demeurât allumé au-dessus de l'aquarium, il commençait à faire sombre à l'intérieur de la grange. Un interrupteur placé près de la porte actionnait à la fois le néon et le thermoplongeur qui restaient toujours sous tension. Une prise séparée, branchée au même endroit, contrôlait l'alimentation du plafonnier de la grange.

Miss Thorpe alluma l'éclairage principal et les garçons s'approchèrent pour inspecter le réservoir. C'était un aquarium bien garni, d'un mètre vingt de longueur, et Miss Thorpe tint à souligner ses caractéristiques puis à identifier les différentes races de poissons. Il y avait des pterophyllums, des guppies, des poissons-chats et des loche-clowns, avec une variété de plantes tropicales qui poussaient dans le gravier répandu sur le fond du réservoir. Elle leur expliqua la photosynthèse, le processus par lequel les plantes absorbent le dioxyde de carbone et rejettent de l'oxygène.

- Ça, c'est l'aérateur en pleine action, expliqua t'elle, en indiquant l'endroit où un flot continu de bulles montait à la surface. Et juste au-dessus il y a le thermoplongeur. Je suis tellement contente d'avoir fait mettre l'électricité quand j'ai acheté la grange. Tout repose sur la pompe pour bien maintenir l'eau à une température identique à celle que mes petits amis trouveraient dans une rivière tropicale.

- À quelle température faut-il les maintenir ? voulut savoir Mortimer.

- Plus ou moins dans les soixante-dix. J'ai réglé le thermostat sur soixante-quinze et ils semblent l'apprécier.

- Soixante-quinze degrés Celsius ? s'enquit Bennett.

- Quoi ! Le cri d'horreur que poussa Miss Thorpe était pareil au croassement d'un râle des genêts en détresse. Centigrade ! Doux Jésus, non ! Quelle idée ! Fahrenheit, bien sûr ! Je veux des poissons qui restent vivants, pas des poissons bouillis.

- Désolé, je l'ignorais, déclara Bennett avec humilité.

Ils la regardèrent saupoudrer une dose de nourriture pour ses poissons à la surface de l'eau.

- Ils ont besoin de se nourrir tous les jours, expliqua t'elle. Tout ce qu'ils n'ont pas mangé au bout d'une dizaine de minutes doit être ramassé pour éviter que cela ne s'abîme et que l'eau soit encrassée. »

Miss Thorpe s'absentait rarement de chez elle, aussi l'alimentation quotidienne de ses poissons n'était généralement pas un problème. Mais elle leur annonça que le samedi suivant elle avait pris ses dispositions pour rendre visite à sa sœur dans le Kent où elle passerait la nuit.

« J'emmènerai Jason avec moi, mais je devrai trouver quelqu'un pour s'occuper des poissons et aussi du cottage, dit-elle Je connais plusieurs personnes à Marina Gardens, mais pour le moment j'hésite à demander un service dans le quartier. Après ce qui est arrivé à leurs jardins la semaine dernière, certains des résidents se sont montrés particulièrement impolis. Ils ont l'air de penser que tout était de ma faute. »

Les garçons froncèrent les sourcils avec sympathie en regardant leurs souliers. Ce n'était peut-être pas entièrement la faute de Miss Thorpe, pensèrent-ils.

Soudain Bennett eut une idée lumineuse. C'était l'occasion de faire amende honorable pour le fiasco de Marina Gardens.

« Nous allons nourrir les poissons pour vous samedi prochain, proposa t'il. De toute façon, on doit revenir par ici pour ramasser des ordures, alors ça ne posera aucun problème. »

Cela semblait être la solution idéale, aussi s'empressa-t-elle d'accepter et leur montra-t-elle la bonne quantité de nutriments dont il convenait de saupoudrer l'aquarium, et comment ramasser l'excédent avec le filet qu'elle conservait à cet effet.

Puis, après avoir observé les poissons pendant quelques minutes de plus, Mortimer s'écria :

« Il faut qu'on y aille à présent. Le grand chef sioux a dit que nous devons être de retour avant la tombée de la nuit et il fait déjà presque nuit !

Miss Thorpe les suivit hors de la grange et en sortant éteignit la lumière, laissant le tube fluorescent allumé au-dessus de l'aquarium. Elle verrouilla la porte et cacha la clé sous une brique branlante où les garçons la trouveraient lors de leur prochaine visite.

ooo

Ce soir-là, alors que les cinq occupants du Dortoir N° 4 se déshabillaient, Morisson demanda à Bennett :

« Comment ça s'est passé votre collecte de cet après midi?

- Pas mal! Miss Thorpe nous a montré ses poissons. On va les nourrir samedi prochain quand elle sera absente.

Briggs renifla et dit:

- Elle a pas peur de vous les confier, ses poissons ?

- Elle ne va pas nous les confier : ils resteront dans l'aquarium. Quoi qu'il en soit, j'ai beaucoup appris sur les poissons tropicaux cet après-midi, elle n'a pas à s'inquiéter.

- J'en suis pas si sûr ! Briggs secoua la tête d'un air dubitatif. Vous connaissez, toi et ce sacré Morty, j'ai l'impression qu'ils vont passer un sale quart d'heure !

La semaine précédente, Briggs, Morisson et Atkins avaient vaguement remarqué un aquarium lors du dépôt de leurs sacs poubelles dans la grange, mais ils n'avaient pas eu l'occasion de l'inspecter en détails... à cause de Jason et de la cuisse de poulet clandestine.

Ils écoutèrent avec intérêt Bennett (autoproclamé expert en aquariums) qui parlait de guppies et de poisson-chats, d'aérateurs, de filtres, de thermomètres et de pompes.

- Il faut garder l'eau suffisamment chaude, sinon ils meurent, déclara-t-il. Ni trop chaude, ni trop froide. Juste au poil.

- Quelle genre de température ? demanda Atkins.

- Soixante-quinze degrés.

- Celsius ?

Un air de mépris incrédule transfigura les traits de Bennett. C'était le genre de regard que prenait M. Wilkinson lorsqu'un élève répondait de travers en classe.

- Centigrades ! répéta t'il, aussi choqué que dubitatif. Tu dois être d'une stupidité insondable ! N'importe qui, même un pecnaud ignorant comprendrait qu'on parle de Fahrenheit, pas de Celsius.

Il soupira et jeta un regard désespéré au plafond dans une nouvelle imitation de la réaction de M. Wilkinson, confronté à une énorme bêtise.

- Franchement, Atki, j'ai entendu bien des crétineries, mais toi, tu mérites le diplôme d'honneur pour ton ignorance incroyable !

- Désolé! Je demandai simplement, répondit Atkins.

Mortimer éclata de rire et lança :

- Ecoutez-le donc parler ! N'y fais pas attention, Atki ! Bennett a posé la même question à Miss Thorpe...

- Ferme ton bec, Morty, intervint Bennett. Je savais parfaitement que c'était des Fahrenheit. Je pensais juste à autre chose à ce moment-là.

Les cinq garçons se mirent au lit et attendirent que le professeur de service vienne les rappeler au calme et éteindre la lumière.

Morisson dit à Bennett :

- Je parie que vous avez trouvé tout un tas de déchets sur la ligne de chemin de fer, n'est-ce pas ?

- Pas mal, convint Bennett. Nous avons trouvé un vieux matelas et Morty voulait l'ouvrir pour voir s'il était bourré de billets de banque.

- C'est tout aussi bien qu'il ne l'ait pas fait, observa Morisson. Si le vent s'était levé brusquement, vous auriez recouvert toute la voie avec des plumes. Comme à Marina Gardens, mais en pire.

- C'était l'idée de ce sacré Morty, pas la mienne, répondit Bennett. Il bavassait tout un tas de charabia au sujet d'un vieil avare qui aurait caché sa fortune dans un matelas !

Mortimer fronça les sourcils de manière importante et rétorqua :

- Ah ! Mais ça ne s'arrête pas là. C'était une affaire des plus mystérieuses. Vous voulez que je vous en parle ?

Une histoire, même improbable, était une diversion bienvenue avant que les lumières ne soient éteintes...

- Continue alors ! dit Briggs.

Le regard myope de Mortimer se concentra sur les visages captivés de ses auditeurs. De plus amples informations sur les faits et gestes du mystérieux avare lui étaient venues à l'esprit au cours de l'après midi.

- Eh bien, il y avait ce vieil avare méchant qui escroquait les gens et qui gardait son argent dans un matelas. Il s'appelait Mr...euh...eh bien, beaucoup de gens l'appelaient M. Guppy, déclara Mortimer, alors qu'un nom entendu près de l'aquarium venait de surgir dans son esprit.

- Pourquoi ils l'ont appelé comme ça? demanda Briggs.

- Parce que c'était son nom. Quoi qu'il en soit, sa plus grande ambition était d'être millionnaire à sa mort. Il le confiait à tout le monde, y compris aux gens qui l'appelaient M. Guppy. « Je mourrai heureux si je meurs millionnaire », disait-il à tout le monde. Alors il s'est décarcassé pour escroquer les gens, accumuler son argent et le cacher dans son matelas.

- Qu'est-ce qu'il faisait ? voulu savoir Atkins.

- Escroquer les gens, bien sûr, et compter son argent tous les jours, pour devenir de plus en plus riche.

- Pourquoi ne l'a-t-il pas gardé dans une banque ? demanda Bennett.

- Il ne faisait pas confiance aux banques. Il pensait qu'elles pourraient l'escroquer. Donc il a continué à accumuler son argent et à s'enrichir de plus en plus.

Morisson bâilla.

- Tu nous l'as déjà dit.

Il fallait que Mortimer en finisse avant que son public ne s'agite.

- Chaque jour, lorsqu'il comptait son argent, il constatait qu'il approchait de plus en plus près du million de livres qu'il tentait d'économiser. Alors il continua à escroquer et à amasser, approchant de plus en plus et plus près...

- Et de plus en plus riche et de plus en plus riche.

- Oh, tais-toi, Briggs ! Qui c'est qui raconte cette histoire, c'est toi ou c'est moi ?

- OK, Morty, continue. Je pensais seulement que s'il devait compter près d'un million de livres chaque jour, il n'aurait pas beaucoup de temps pour sortir et gagner plus d'argent.

- Eh bien, il l'a fait, quand même. Et puis enfin le grand jour est arrivé. Le conteur marqua une pause pour s'assurer que tout le monde l'écoutait. Le jour est venu où il a compté son argent, et que croyez-vous ?

- Il avait un million, déclara Bennett.

- Non non ! Tu te trompes ! s'écria Mortimer, d'un ton théâtral. Il n'avait pas encore un million ! Il n'avait que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille, neuf cent quatre-vingt-dix-neuf livres et quatre-vingt-dix-neuf pence. Seulement un penny de moins que l'objectif qu'il s'était fixé avant de mourir.

- Est-ce que c'est la fin de l'histoire ? demanda Morisson en s'installant dans son lit. C'est un vrai pétard mouillé, si tu veux mon avis.

- Non non ! Attendez ! Écoutez ! Vous ne savez pas ce qui s'est passé après. C'est incroyable ! C'est étonnant ! C'est surprenant !

Morisson se redressa dans son lit.

- Vas-y, alors !

- Eh bien, comme je l'ai dit, il lui manquait juste un penny au million dont il avait besoin pour mourir heureux. Alors il est sorti dans la rue et il a vu un pauvre mendiant aveugle debout sur le trottoir qui tendait son chapeau pour que les gens y mettent de l'argent... Et dans le chapeau du vieux mendiant, il n'y avait qu'un seul penny. Pour l'escroc c'était l'occasion rêvée d'atteindre sa cible. Sans gêne, il a chopé la pièce du chapeau du vieil homme et il s'est précipité sur la route sans regarder, en criant : « Hourra, hourra ! J'ai enfin réussi ! Je suis millionnaire ! Je mourrai heureux ! »

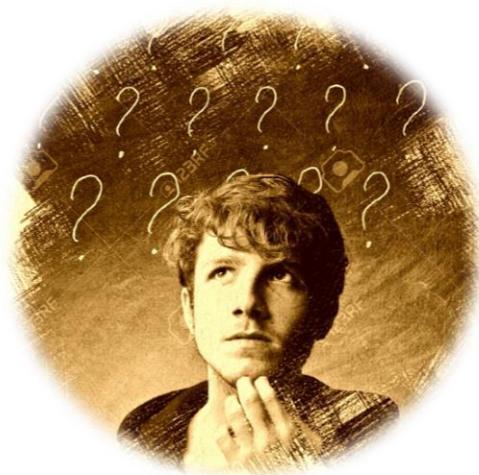
Mortimer fit une pause et sa voix devint solennelle : Et donc il a réussi!... Mais à ce moment-là un camion qui passait l'a tué sur le coup avec la pièce volée dans sa main.

Il y eut un bref silence.

Alors Morisson s'écria : "Bien fait pour lui !" et Atkins riposta : «Est-ce que c'est vraiment arrivé ? C'est une histoire vraie ?"

Le conteur haussa les épaules. « Ça pourrait être vrai, pas vrai ? »

Ils se disputaient encore pour savoir si l'histoire était authentique ou fictive quand M. Carter entra et éteignit la lumière.



Chapitre Sept / Un doute insidieux

La remarque de Briggs, qui affirmait que les attentions de Bennett et Mortimer pour nourrir les poissons risquaient de tourner au cafouillage, n'était pas justifiée de prime abord, car ce n'est qu'à leur retour de la villa des chênes que les ennuis commencèrent.

On était maintenant en novembre et le jour déclinait de bonne heure, aussi peu de temps après le déjeuner, les deux garçons prirent-ils le chemin du village, afin de pouvoir regagner le collège avant la nuit.

L'ancienne voie ferrée paraissait à présent beaucoup plus propre qu'elle ne l'était lors de leur précédente visite. Au cours de la dernière quinzaine, M. Pemberton-Oakes y avait dépêché des groupes de ramassage constitués d'élèves plus âgés pour poursuivre le travail entamé par les plus jeunes. Et Miss Thorpe n'avait pas chômé non plus. Non seulement elle avait recueilli le soutien de plusieurs riverains pour l'aider dans son projet, elle avait également fait pression sur le conseil du district de Dunhambury pour que des camions soient mis à disposition et viennent retirer les ordures - biodégradables ou autres - de sa grange et qu'ils fassent la collecte des objets les plus volumineux qui encombraient la voie ferrée.

C'est ainsi que Bennett et Mortimer trouvèrent très peu de déchets à mettre dans leurs sacs alors qu'ils arpentaient la piste sur toute sa longueur. Le matelas moisi avait disparu, ainsi que les pneus crevés et les machines à laver rouillées. Disposant de temps libre, les garçons organisèrent des courses de bateaux avec des brindilles dans le fossé de drainage qui débordait, jusqu'à ce que Mortimer dise :

« Est-ce qu'on ne ferait pas mieux d'aller nous occuper des poissons ? »

Bennett regarda sa montre. Dix minutes pour se rendre au cottage ; environ un quart d'heure pour les nourrir plus le nettoyage ; et dix minutes pour rentrer au collège à quatre heures trente.

- D'accord, convint-il. Nous aurons beaucoup plus de temps si nous y allons dès maintenant. »

De retour à la villa des chênes, ils récupérèrent la clé placée sous la brique bancal et s'introduisirent dans la grange. Le néon était allumé au-dessus de l'aquarium, mais la lumière du jour n'éclairait que faiblement les murs de la dépendance avec son unique petite fenêtre.

Bennett alluma le plafonnier.

- C'est mieux comme ça. Maintenant, on peut voir ce qu'on fait ! »

Tout paraissait en ordre dans l'aquarium. Les guppies, les pterophyllums et les loche-clowns nageaient dans l'eau claire et glissaient autour des plantes de l'aquarium qui se balançaient en douceur. La pompe de

l'aérateur laissait échapper des bulles d'air qui remontaient à la surface. Le thermomètre marquait précisément soixante-quinze degrés Fahrenheit.

Bennett saupoudra la surface de l'eau d'une dose généreuse de nutriments séchés et les garçons regardèrent les poissons nager et attraper les granulés éparpillés. Au bout d'une dizaine de minutes, les poissons perdirent tout intérêt pour la nourriture. Mortimer écuma la surface avec le filet et tous deux admirèrent la danse gracieuse des poissons qui allaient et venaient parmi les plantes de l'aquarium.

Les garçons étaient tellement captivés que, pendant plusieurs minutes, ils perdirent la notion du temps et restèrent là à regarder plus longtemps qu'ils ne l'avaient prévu.

Soudain, Bennett regarda sa montre et s'écria :

« Mince ! Crotte de bique ! Il est presque cinq heures moins vingt ! Vite, Morty, vite ! »

La perspective d'arriver au collège avec vingt minutes de retard les jeta soudain dans un tourbillon de gestes inutiles.

Dans son empressement pour remettre le couvercle, Bennett renversa la boîte de nourriture pour les poissons et il dut se mettre à quatre pattes pour ramasser les granulés. Lorsqu'il eut terminé, Mortimer était déjà à l'extérieur de la grange et criait :

« Allez, Ben ! Bouge-toi ! N'oublie pas que Wilkie est de service. Il va faire un ouin-ouin de tous les diables si nous sommes en retard pour le goûter (*) !

- Okay. J'arrive tout de suite ! »

Bennett ne fit qu'un bond jusqu'à la porte et éteignit l'éclairage au passage. Verrouiller la grange et remettre la clé à sa place ne lui prit que quelques secondes, après quoi les garçons coururent jusqu'au collège dans les ténèbres qui s'épaississaient.

M. Wilkinson les attendait près de la porte de la cour de récréation.

« Où diable étiez-vous, les garçons ? Je vous avais demandé de vous présenter avant quatre heures trente.

- Désolé m'sieur. Nous devons nourrir les poissons.

M. Wilkinson ignorait tout de cet arrangement.

- Les Poissons ! Mais quels poissons ?

- Les poissons de Miss Thorpe, m'sieur. Elle nous l'a demandé.

- Ah oui, vraiment ! grommela Mr Wilkinson. Ça vous en a pris du temps ! Je dirais même que vous avez eu le temps d'aller nourrir un troupeau d'éléphants, tout ça pour revenir avec vingt minutes de retard.

- Désolé, m'sieur !

- Je l'espère bien ! Vous viendrez me voir tous les deux après le goûter pour une demi-heure de travail supplémentaire à faire avant d'aller vous coucher. J'en ai plus qu'assez de vos bêtises à tous les deux, depuis quelque temps. Si vous faites encore des problèmes, je pourrais...je pourrais...eh bien, il vaudrait mieux pour vous qu'il n'y en ait pas, sinon ! »

Hélas, il fallait s'attendre à de nouveaux problèmes !

(*) '*tea*' dans la VO. Fan Indien a signalé que « goûter » était habituellement utilisé dans les VF officielles. Ce terme a été validé aussi par Patrick.

La cloche retentit, annonçant qu'on allait servir le thé, et M. Wilkinson expédia les retardataires pour aller se laver les mains avant d'aller prendre leur goûter. Au beau milieu de la collation, un doute inquiétant et insidieux se glissa dans l'esprit de Bennett. Il essaya de ne pas en tenir compte, mais l'incertitude continuait de le tourmenter au point de lui couper complètement l'appétit. Il ne dit rien sur le moment, mais dès que le goûter fut consommé, il alla trouver Mortimer qui était en train d'échanger des livres de bibliothèque avec Bromwich et Atkins dans la salle commune.

- Ecoute, Morty, c'est sérieux, commença t'il. Est-ce que tu te rappelles si j'ai éteint la lumière dans la grange quand nous sommes sortis ?

- Oui, je crois que oui. En fait, je suis sûr que tu l'as fait.

- Ah, mais lequel j'ai éteint... l'éclairage principal ou celui l'aquarium ?

- Aucune idée! J'étais dehors à t'attendre. Tu ne t'en souviens pas ?

- C'est bien mon problème, je n'y arrive pas.

- Et alors! Ce n'est pas la fin du monde. Ce n'est pas grave, n'est-ce pas ?

- Bien sûr que si ! La voix de Bennett se fit soudain plus anxieuse. Les deux interrupteurs sont côte à côte. Si j'ai éteint le mauvais, j'ai éteint le thermoplongeur de l'aquarium.

Comprenant soudain les implications, Mortimer lança un regard effaré et resta bouche bée.

- Oh là là ! Oh mon Dieu! Sacré nom d'un chien ! Ça veut dire que l'eau est devenue plus froide depuis que nous sommes rentrés. Il émit un petit gémissement de désespoir. Et il fera de plus en plus froid toute la nuit et plus froid encore demain, et...

- C'est bon, c'est bon ! Je le sais bien. Tu n'as pas besoin d'en rajouter !

Bromwich et Atkins, devinant que quelque chose de sensationnel était dans l'air, posèrent leurs livres de bibliothèque et s'approchèrent pour demander plus de détails.

- C'est au sujet des poissons tropicaux de Miss Thorpe, expliqua Mortimer. On s'en occupe pendant son absence, et Bennett vient de me dire qu'il a éteint le chauffage et qu'ils mourront si l'eau devient froide.

- Je n'ai pas dit que je l'avais éteint. J'ai dit qu'il était possible que je l'ai éteint, se défendit Bennett.

- Ouah ! Tu dois être complètement maboule ! Mais pourquoi tu as fait une chose pareille ? demanda Bromwich.

- C'était un accident. Il y a deux interrupteurs, tu vois, côte à côte. L'un pour la lumière et l'autre pour l'aquarium.

- Oui, mais tout de même ! Bromwich pinça les lèvres et secoua la tête. Et à quelle température doit rester l'eau ?

- Soixante-quinze degrés.

- Celsius?

- Eh oh ! Ne dis pas d'âneries, Bromo ! lança Atkins avec la conviction de l'expert qui sait de quoi il parle. A moins d'être un têtard borné, tout le monde sait qu'on parle de degrés Fahrenheit. Ce qu'on ne sait pas, avoua l'expert autoproclamé, c'est combien de temps ça mettra avant qu'ils ne soient tous morts.

Mortimer déglutit et avala avec difficulté.

- Pour autant que nous sachions, ils sont déjà morts. Raides morts !

Au fur et à mesure que la nouvelle se répandait dans la salle commune, quelques-uns de leurs camarades se joignirent à eux au point que Bennett se trouva vite au milieu d'un attroupement. Bien que désolés de sa mésaventure, ils n'avaient que peu de compassion pour ce qu'ils considéraient comme un acte irresponsable.

- Pourquoi n'as-tu pas vérifié lequel tu as éteint ? insista Morisson, mis au courant des faits.

- Je n'ai pas eu le temps. Je n'y ai pas pensé. Nous étions en retard et je me suis précipité dehors, il y avait ces deux interrupteurs, et...

- Tout dépend combien de temps ils peuvent rester en vie quand l'eau devient froide, déclara Rumbelow. Est-ce que quelqu'un le sait?

Tous l'ignoraient.

Martin-Jones annonça :

- J'ai connu un type qui élevait des poissons tropicaux. Y'a eu une coupure de courant et il a dû mettre des serviettes chaudes et des couvertures autour de son aquarium.

- Et ça a marché ?

Martin-Jones haussa les épaules.

- Je ne sais pas. Je ne crois pas. Le coup d'après, quand je l'ai revu, il a dit qu'il avait mis des poissons rouges dans le bassin de son jardin.

Des histoires épouvantables de catastrophes similaires se répandirent dans le groupe.

- J'ai connu une famille qui a éteint par erreur son congélateur quand ils sont partis en vacances, commença Bromwich. Et quand ils sont revenus...

- Ah, mais c'est exactement le contraire de ce qu'a fait Bennett, souligna Morisson. Ils ont éteint le congélateur qui est devenu plus chaud alors que ce sacré Ben a éteint et que l'aquarium est donc devenu plus froid. Si vous voulez mon avis...

Mais personne ne voulait entendre l'avis de Morisson, chacun ayant plus envie de participer en racontant une histoire d'horreur de son crû, plutôt que d'écouter les autres.

Leurs histoires épouvantables n'apportèrent aucune consolation à Bennett et Mortimer, qui tous deux étaient quasiment bouleversés d'inquiétude.

- Ce n'est pas seulement pour les poissons, c'est pour Miss Thorpe, gémit Mortimer. Elle nous a fait confiance. Qu'est-ce qu'elle va dire quand elle reviendra et qu'elle trouvera tous leurs petits corps flottants ?

- Vous devrez les rembourser, affirma Briggs. Je parie qu'ils coûtent bonbon ! Des centaines de livres que ça ne m'étonnerait pas ! Bien qu'il soit contrarié pour Bennett et Mortimer, il ne put s'empêcher d'ajouter: Je l'avais bien dit que vous alliez leur faire passer un sale quart d'heure, n'est-ce pas ? Je l'avais dit !

Bennett l'entendit à peine. Il se tenait debout, crispé d'inquiétude, se creusant la tête pour tenter de se remémorer sa sortie précipitée de la grange. Il se souvenait d'avoir tendu le bras vers l'interrupteur alors qu'il passait devant. Mais après ça, plus rien !

Quelques instants plus tard, il dit :

- Je vais devoir redescendre au cottage. J'y arriverai peut-être à temps pour les sauver, si je pars tout de suite.

- Comment peux-tu y aller ? Wilkie ne te laissera jamais sortir après la tombée de la nuit. Et de toute façon... Mortimer s'interrompit alors qu'une complication supplémentaire lui venait à l'esprit. Et de toute

façon, le prof nous a dit de nous présenter auprès de lui pour une punition après la pause du thé, et nous ne l'avons pas encore fait.

- Je ne demanderai pas à Wilkie, je demanderai à M. Carter. Il est bien plus susceptible de dire « oui ».

- Mais en supposant que...

- Va faire ton rapport à Wilkie, Morty. Dis-lui que j'arrive, mais que j'ai été retardé, ou quelque chose dans ce genre, et que je suis en route. Si M. Carter dit que je peux y aller, je serai là et de retour dans vingt minutes.

- Sans doute, mais si jamais... ?

- Oh, vas-y, Morty ! Ne traîne pas, il n'y a pas de temps à perdre. Pense à tous ces pauvres poissons qui meurent d'hypo-hypo-comment ?

- D'hypothétique? suggéra Mortimer.

- D'hypothermie, corrigea Briggs, avec un sourire supérieur.

Bennett se précipita hors de la pièce à la recherche de M. Carter pendant que Mortimer se dirigeait vers le bureau de l'administration pour se présenter au professeur de service et le reste du groupe s'éloigna pour reprendre ses activités.

Blotwell, le plus jeune de tous, se rendit dans la salle des casiers (*) pour rejoindre son ami Binns qui n'avait pas été présent dans la salle commune alors même qu'un sujet brûlant y était discuté. Brièvement, il expliqua ce qui s'était passé, mais son récit manquait de clarté au point que Binns n'eut qu'une très vague idée de la situation.

« Pourquoi les poissons ont-ils besoin que la lumière soit allumée toute la nuit ? voulut savoir Binns. Ils peuvent sûrement nager dans l'aquarium même dans le noir!

- Ce n'est pas une question d'éclairage, c'est un problème de chaleur, expliqua Blotwell. Bennett a coupé l'électricité avant de venir prendre le thé et il pense qu'à présent ils doivent être méchamment engourdis.

- Eh bien, au contraire, les poissons sont dégourdis (**), objecta Binns. Ils peuvent très bien secouer leurs nageoires pour se réchauffer - ou quoi que ce soit d'autre.

- Tu n'as pas l'air de réaliser à quel point c'est grave ! Blotwell chercha dans son esprit un exemple plus explicite pour lui faire entrevoir toute l'horreur de la situation. Réfléchis, ça marche comme ça. Imagine que tu sois allongé dans un bon bain bien chaud et que l'eau commence à refroidir. Que ferais-tu ?

- J'ouvrirais le robinet d'eau chaude.

(*) '*tuck-box room*'. Dans la culture britannique, une « tuck-box » est un coffre ou un casier que les élèves des pensionnats utilisent pour transporter et entreposer de la nourriture. J'ai adopté 'la salle des casiers' recommandé par Patrick : la salle où sont entreposées les casiers des élèves. Est-ce que les « tuck-boxes » sont évoquées dans d'autres romans de la série ? J'ai cru comprendre que oui / NDT

(**) Une adaptation m'a paru nécessaire pour contourner un jeu de mots intraduisible du fait de l'utilisation dans la phrase précédente de l'expression idiomatique '*they'll be on their last legs*' : mot à mot = 'ils seront sur leurs dernières jambes' qui équivaut à 'ils doivent être au bout du rouleau'. Binns répond dans la VO que les poissons n'ont pas de jambes. J'ai adopté la proposition de Gronours que je remercie. / NDT.

- Oui, mais en supposant que tu ne veuilles pas te donner la peine de t'asseoir, dans ce cas tu essaierais de l'ouvrir avec ton gros orteil, et d'une manière ou d'une autre, tout à fait par hasard, que ton orteil se coince dans le robinet. Tu ne pourrais donc pas le sortir. Tu serais piégé.
- J'appellerais à l'aide, décida Binns.
- Personne ne t'entendrait. Tu serais tout seul à la maison. Ils seraient tous allés au cinéma.
- Comment sais-tu où ils sont allés ?
- J'ai juste dit 'en supposant'. Tu serais coincé là-dedans, pendant des heures, toute la nuit peut-être, jusqu'à ce qu'ils reviennent.
- Ça serait un film sacrément long, alors.
- Oui c'est ça. Hyper long. Et ils auraient raté le dernier bus et ils devraient rentrer à pied. Et ce serait une nuit très froide, ça neigerait fort, et l'eau du bain aurait commencé à geler. Et le temps qu'ils rentrent à la maison...
- Quel rapport ça peut avoir avec les poissons de Miss Thorpe ? demanda Binns avec impatience.
- Ah ! J'allais y venir ! Tu te souviens que Wilkie nous a parlé en cours d'une bande d'explorateurs partis en Sibérie ? Ils creusaient pour trouver des fossiles et des machins et ils sont tombés sur un énorme mammouth, vieux de milliers d'années, qui était congelé dans un immense bloc de glace.

Binns hocha la tête. Il se souvenait bien de la leçon.

- Eh bien, quand ils sont revenus après...
- Qui? Les explorateurs sibériens ?
- Non, espèce de têtard. Ceux qui sont allés au cinéma. Lorsque ils seraient rentrés à la maison... Blotwell tressaillit, frissonna puis inspira un grand coup. À leur retour, un spectacle macabre les attendrait : le camarade Binns (*), piégé par son gros orteil, serait congelé dans un bain de glace comme un mammouth préhistorique.

Binns se donna une tape sur le front.

- Tu es cinglé! Qu'est-ce que l'eau de mon bain a à voir avec des mammouths fossilisés ?
- Tu ne comprends pas ? Ce sacré Binns pouvait parfois être un peu bouché, songea Blotwell. J'essayais juste de t'expliquer pourquoi les poissons de Miss Thorpe, grelottants dans l'aquarium, seraient comme toi, coincés dans un bain glacé.

Binns réfléchit un instant, puis secoua la tête.

- C'est pas du tout la même chose, assura t'il. D'une part, les poissons n'ont pas d'orteils, alors comment pourraient-ils se les coincer dans le robinet? Honnêtement, Blot, tu racontes beaucoup trop de salades.
- Peut-être bien, admit Blotwell. Mais seulement parce que c'est le seul moyen pour qu'un têtard comme toi - qui n'a pas le QI d'une crevette (***) - puisse y comprendre quelque chose !

(*) Dans la VO, Blotwell utilise un titre honorifique '*Master N. Binns Esquire*' pour tourner son camarade en dérision / NDT

(**) En VO, '*shrimp-witted clodpoll*' - mot à mot = un imbécile à l'esprit de crevette / NDT



Chapitre Huit / En infraction

Bennett n'obtint aucune réponse lorsqu'il frappa à la porte du bureau de M. Carter. Il était sur le point de tourner la poignée et de jeter un oeil à l'intérieur quand Nuttall, qui montait les escaliers, lui lança: «Si tu cherches M. Carter, tu n'as pas de chance. Il vient de partir avec sa voiture.

C'était un revers.

Pour l'instant, réalisa Bennett, il lui faudrait demander à M. Wilkinson la permission de retourner au cottage, et il était presque certain que M. Wilkinson refuserait.

Mais le ferait-il vraiment ? Au fond, même s'il n'était pas toujours compréhensif, c'était un brave homme. Il aurait sûrement de la compassion pour les pauvres poissons, et aussi pour la détresse de Miss Thorpe en retrouvant son aquarium dévasté, sans parler de la dépense pour le rachat de ses poissons, comme Briggs l'avait suggéré.

Déterminé à faire appel aux bons côtés de son professeur, Bennett descendit à la salle des professeurs.

Alors qu'il s'en approchait, la porte s'ouvrit et Mortimer émergea en secouant la tête, l'air sombre.

« Wilkie est méchamment de mauvais poil, rapporta-t-il. Il nous a collé à tous les deux une demi heure de travail supplémentaire et tu dois lui faire illico ton rapport pour lui expliquer pourquoi tu es en retard.

- OK, répondit Bennett, se préparant à l'épreuve.

- As-tu trouvé M. Carter ?

- Non, il est sorti.

- Oh, bigre ! déplora Mortimer. On est dans l'impasse. Wilkie ne te donnera jamais la permission d'y aller. Il est à deux doigts de nous faire un barouf de tous les diables.

Bennett haussa les épaules et frappa à la porte de la salle des professeurs.

- Entrez! beugla une voix en colère à l'intérieur. Le garçon entra et dit :

- Je suis vraiment désolé d'être en retard, m'sieur, mais quelque chose d'assez grave s'est produit. Voyez-vous...

- Pas d'excuse, merci beaucoup ! Je vous ai donné du travail. Mortimer vous dira ce que vous avez à faire. Allez-y et continuez.

- Oui, m'sieur, bien sûr, m'sieur, mais...euh...eh bien, il faut que je fasse ce travail maintenant?

- Bien sûr que c'est à faire pour maintenant. Vous n'imaginez pas que je vais attendre jusqu'à la prochaine Chandeleur !

- Non, m'sieur, mais je ne vais vraiment pas pouvoir commencer tout de suite parce que... »

- Vraiment pas ! Et pourquoi donc ?

- À cause des poissons de Miss Thorpe, m'sieur. Elle nous a demandé de les nourrir.

- Vous l'avez déjà fait. Vous me l'avez dit avant d'aller prendre le thé.

- Oui, je sais, m'sieur, seulement je ne me souviens pas si j'ai éteint quand nous sommes sortis ou si je ne l'ai pas fait, et si je l'ai fait, je ne me souviens pas lequel j'ai éteint et lequel je n'ai pas éteint.

M. Wilkinson le dévisagea comme s'il parlait une langue inconnue.

- Lequel vous avez éteint, lequel vous n'avez pas éteint, répéta t'il. C'est du charabia, mon garçon ! Je ne comprends rien à votre babillage.

- Mais non m'sieur. Eh bien, c'est comme ça qu'on dirait, ou plutôt, pour le dire autrement... »

Ses explications maladroitement se bousculèrent sans parvenir au vif du sujet. Dans un état de confusion nerveuse, et face à M. Wilkinson qui lui lançait un regard noir de l'autre côté du bureau, l'esprit de Bennett semblait comme tétanisé et les mots appropriés ne voulaient pas sortir. Au lieu de l'explication cohérente qu'il tentait d'apporter, il ne parvenait qu'à embrouiller son professeur avec un méli-mélo de faits sans aucun rapport.

M. Wilkinson ne comprenait rien à ces explications désordonnées où il était question d'interrupteurs allumés et éteints, de fiches, de prises, d'eau froide et d'eau chaude à soixante-quinze degrés.

Comme Binns, quelques minutes plus tôt, il eut l'impression que Bennett était préoccupé parce que les poissons ne pourraient pas se mouvoir dans l'aquarium si l'éclairage était éteint. Il ne savait pas grand chose de l'aquarium de Miss Thorpe, n'y ayant pas prêté attention lors de sa trop brève visite de la grange deux semaines auparavant. Il avait vaguement remarqué des poissons dans un aquarium et supposait qu'il s'agissait de spécimens d'eau froide comme les poissons rouges, ou même les vairons et les têtards que les garçons se plaisaient à ramasser en été.

Il a été dit que M. Wilkinson était, au fond, un homme humain et bon, bien que ces traits de caractère ne soient pas faciles à discerner sous son apparence bourrue. S'il avait pu saisir toute l'étendue du problème, il aurait sûrement fait quelque chose, car Miss Thorpe était une voisine amicale pour laquelle il avait de l'estime.

Mais, en écoutant les divagations incohérentes de Bennett que d'une demi-oreille, les bonnes dispositions qu'il aurait pu avoir furent submergées par la suspiscion que ces excuses futiles ne soient qu'une manoeuvre alambiquée pour prendre l'avantage sur lui et pour éviter de faire la punition qu'il venait de décréter. Cette histoire à dormir debout pour nourrir les poissons à cette heure-ci de la soirée était tout simplement absurde.

« Bien sûr que vous ne pouvez plus sortir, s'emporta M. Wilkinson lorsque les excuses boiteuses furent réduites au silence. Quelle idée ! Vous savez pertinemment qu'aucun élève n'est autorisé à sortir seul après la tombée de la nuit. Cela fait partie du règlement du collège.

- Mais vous ne comprenez pas, m'sieur. C'est urgent. Je dois y aller.

- Vous devez y aller ? aboya le professeur furieux. Vous allez me donner des ordres ? Comment osez-vous remettre en question mes instructions !

- Mais, m'sieur...

- Taisez-vous, mon garçon ! beugla M. Wilkinson. Vous avez bien entendu ce que j'ai dit. Filez en classe et faites le travail que j'ai indiqué.

Pendant un instant, Bennett hésita. M. Wilkinson lui montra la porte.

- Dehors, mon garçon, dehors! »

Une fois sorti dans le couloir, Bennett faillit en pleurer de frustration... et prit une décision !

Il faisait noir sur la route du village et un vent froid de novembre soufflait. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, mais à l'occasion Bennett dut s'abriter contre la haie lorsqu'un véhicule passait éclairant la route devant lui, ou l'aveuglait de ses phares en approchant. Il aurait dû s'équiper d'une lampe électrique, se réprimanda-t-il. Il n'y avait pas de bas-côtés pour se protéger et il risquait des ennuis en traînant seul à cette heure du soir.

Mortimer avait été consterné quand Bennett lui avait dit qu'il irait quand même.

« C'est de la folie ! Suppose que tu te fasses choper ? avait-il argumenté. Ce serait déjà pas terrible si tu y allais sans rien dire, mais ça va être dix fois pire maintenant que tu as demandé au prof et qu'il t'a dit « non ».

- Il faut que je coure le risque. Je m'accommoderai de n'importe quelle punition quand je reviendrai, mais je dois aller voir s'ils vont bien. Miss Thorpe ne nous pardonnera jamais si tous ses poissons sont morts. Bennett secoua tristement la tête. Je ne me le pardonnerai jamais non plus.

Mortimer hocha la tête.

- Je m'en doute. Et pense aussi à la façon dont Briggs s'est moqué de nous. Il a dit qu'on allait leur faire passer un sale quart d'heure. »

Ainsi la décision fut prise...

Et à présent Bennett se dépêchait sur la route de Linbury, plein d'appréhension. Son cœur battait fort. Il tressaillit quand un hibou, qui volait au niveau de la haie, lui coupa le chemin. Au loin, un renard glapit quelque part vers la ferme d'Arrowsmith. Il n'y avait personne dans les parages. Hormis le passage occasionnel d'une voiture, la route était étrangement calme. Bientôt, il aperçut les lumières du village et se sentit rassuré.

La villa des chênes était située en périphérie et il ne lui restait plus beaucoup de chemin à faire. En s'approchant, il remarqua que la villa était dans l'obscurité, mais tant qu'il n'avait pas atteint le jardin, il ne pouvait pas distinguer de lumière à la petite fenêtre de la grange. Il courut sur les cent derniers mètres et ouvrit le portail du jardin.

Une voiture était garée à proximité, mais il n'y prêta pas attention, car à cet instant il aperçut une lueur à l'intérieur de la grange et se précipita dans sa direction. Mais était-ce le plafonnier principal ou était-ce l'aquarium ? Il récupéra la clé sous la brique branlante et ouvrit la porte. Il poussa un soupir de soulagement.

La lampe au-dessus de l'aquarium était allumée et des bulles montaient à la surface. Il traversa la grange et vit que le thermomètre affichait toujours soixante-quinze degrés et que les poissons nageaient avec contentement dans l'eau tiède. Il n'avait pas éteint le mauvais interrupteur ! Tout était normal. Il n'avait donc pas besoin de se donner la peine de venir, si cela n'avait été pour conforter sa propre sérénité d'esprit. Il fit une pause pendant quelques instants pour reprendre son souffle. Désormais, rasséréiné, il pouvait rebrousser

chemin et faire face à n'importe quelle punition qui lui serait réservée. Il sortit, verrouilla la porte et remit la clé dans sa cachette.

Pour repartir vers le portail, il emprunta l'allée du jardin qui passait devant le cottage. Il n'avait fait que quelques mètres lorsqu'une lumière s'alluma dans une pièce à l'étage. Elle s'éteignit quelques secondes plus tard, et une autre lumière apparut à son tour au rez de chaussée avant de s'éteindre elle aussi, presque immédiatement... mais non sans avoir révélé auparavant la silhouette d'un l'homme sur le rideau tiré de la fenêtre du salon.

Bennett se tenait immobile, le cœur battant et les mains tremblantes. Ce n'était pas la petite Miss Thorpe ; c'était l'ombre d'un homme grand qui traversait la pièce en direction de la cuisine. Il n'y avait qu'une seule explication : ce devait être un cambrioleur !

Bennett osait à peine respirer, terrifié à l'idée d'être découvert, éventuellement attaqué. Que devait-il faire? Foncer vers le portail et se diriger vers la route avant que l'homme ne sorte? Il y avait une cabine téléphonique non loin de là, en direction du village.

Dans des circonstances normales, il aurait fallu composer le 999 (*) et informer la police d'une infraction à la villa des chênes où un cambrioleur se trouvait encore sur les lieux. Mais les circonstances n'étaient pas ordinaires. Il devrait donner son nom et son adresse puis attendre l'arrivée de la police. Toute possibilité de retourner au collège sans se faire repérer serait réduite à néant par les investigations qui en résulteraient.

Malgré tout, sa priorité était de penser à Miss Thorpe, quoi qu'il puisse advenir ensuite. Mais il n'eut pas le temps de prendre de décision, car l'intrus, ayant traversé la cuisine, sortit à la lueur de sa torche par la porte située à l'arrière, à seulement quelques mètres de l'endroit où se tenait le garçon.

Bennett se blottit dans les buissons en essayant d'échapper au faisceau de la torche qui balayait le jardin.

Dans sa hâte, il trébucha sur la racine noueuse d'un arbre et tomba bruyamment au milieu des broussailles.

Une voix d'homme interpella : « Qui est là? Sortez de là ! »

Le faisceau de la torche balaya les buissons qui s'agitaient et s'arrêta sur la silhouette accroupie par terre.

« Alors c'est vous, Bennett ! » dit la voix.

C'était la voix de M. Carter.

ooo

Tandis que Bennett se rendait à la villa des chênes, Mortimer s'assit pour faire l'exercice supplémentaire que M. Wilkinson leur avait donné comme punition.

Il s'agissait de lire un chapitre de leur livre de Sciences Naturelles et de répondre aux questions proposées à la suite. Mortimer était vivement intéressé, car le chapitre décrivait comment la majorité des scientifiques pensaient maintenant que l'univers était en continuelle expansion, de sorte que les étoiles et les galaxies se déplaçaient toujours plus loin les unes des autres.

Cela soulevait un problème, pensa Mortimer, et son esprit dériva bien loin du manuel scolaire dans son monde imaginaire. Si ces lascars de scientifiques avaient raison, cela signifiait que les extraterrestres de l'espace intergalactique seraient bientôt trop loin pour organiser une visite exploratoire de la Terre. Il leur faudrait tellement de temps pour arriver ici qu'ils seraient tous morts de vieillesse avant leur arrivée. Ça ne serait pas très agréable, songeait-il en fronçant le nez de dégoût, d'ouvrir l'astronef en provenance d'une étoile lointaine pour y trouver les restes de tout un équipage trépassé plusieurs milliers d'années auparavant.

(*) 999 = Ce numéro est celui utilisé en Grande-Bretagne pour appeler la Police en cas d'urgence.

Hum ! Peut-être que les habitants aux fronts bombés de la planète X avec leur intelligence surhumaine avaient déjà prévu ce décalage et l'avaient même surmonté. Peut-être étaient-ils déjà là, se faisant passer pour des êtres humains ! C'était une idée qui donnait à réfléchir.

Oubliant le chapitre qu'il était censé étudier, la rêverie de Mortimer bascula dans l'histoire de science-fiction d'un livre qu'il avait emprunté à Martin-Jones. Il s'agissait d'une race malfaisante d'extraterrestres de l'espace extra-atmosphérique qui avaient infiltré la race humaine et prévu de conquérir la Terre en se faisant passer pour des êtres humains. Leur camouflage était presque impossible à détecter, et ils se déplaçaient librement, perçus de toutes parts comme d'authentiques hommes et femmes. Seule une petite poignée de personnes sur Terre, dotées d'une indispensable perspicacité particulière pour voir au travers de leurs artifices, pouvaient révéler leur imposture.

C'était plutôt ridicule, se dit Mortimer. Ridicule, vraiment, et impossible à croire en dehors d'un roman de science-fiction... Mais c'était fascinant d'y songer ! C'était ahurissant ! L'imagination de Mortimer commençait à s'activer.

En supposant que lui... Charles Edwin Jeremy Mortimer...soit un membre de cette petite minorité d'observateurs entraînés, capables de voir au travers du camouflage des extraterrestres et de déjouer leurs desseins maléfiques !... Hum ! Qui devrait-il démasquer ?

À ce stade, l'imagination de Mortimer s'emballa, hors de tout contrôle et il se vit confrontant M. Pemberton-Oakes dans son bureau.

« M'sieur, j'ai des raisons de croire que M. Wilkinson est un agent extraterrestre de la planète Z. Il a été programmé pour vous asservir, vous et les élèves de votre collège.

Le directeur bondit sous le choc et pour ne pas tomber s'agrippa à la bibliothèque. 'Bonté divine! Je peux à peine le croire. Penser qu'un membre de confiance de mon équipe...'

« Avez-vous déjà terminé votre travail, Mortimer ? »

Pris sur le fait, Mortimer sursauta et vit, debout dans l'embrasement de la salle de classe, l'imposteur de la Planète Z, alias M. Wilkinson.

Il était quelque peu injuste à l'encontre de son professeur principal, pensa-t-il. Même un chasseur d'aliens peu chevronné ne mettrait pas M. Wilkinson sur sa liste de suspects.

Ce vieux Wilkie était le type même du terrien terre à terre, si jamais il en fut !

« Je...euh...je n'ai pas encore tout à fait terminé la partie écrite, m'sieur, avoua t'il.

- Combien en avez-vous rédigé ?

- Eh bien, je ne l'ai pas encore tout à fait commencé non plus, m'sieur. Je suis tellement intéressé par la partie sur les galaxies et les autres trucs, que je ... disons ... je me suis laissé entraîner et j'ai continué de lire.

- Ah, oui, vraiment ? Et où est Bennett ?

- Bennett, m'sieur ? demanda Mortimer, en regardant autour de lui pour voir si, par hasard, son ami pourrait être caché derrière la bibliothèque ou se tenir accroupi sous la table.

L'inspection effectuée, sa réponse tomba :

- Bennett n'est pas là, m'sieur.

- Je le vois bien, tête de moineau. Où est-il allé ? Qu'est-ce qu'il fabrique? »

A court de réponse, Mortimer haussa les épaules, impuissant, le regard perdu dans le vide. Ce n'était pas à lui de faire le travail de détective de M. Wilkinson à sa place.

Fronçant les sourcils, le professeur s'en fut dans le bâtiment, à la recherche de l'élève absent.



Chapitre Neuf / Face à l'objectif

Mortimer n'aurait certainement pas pu donner une réponse précise aux questions de M. Wilkinson, car il supposait que Bennett, au même instant, se hâtait de quitter le village pour rentrer au collège.

Ce n'était pas le cas, car au même moment, tout en s'extrayant avec difficulté des buissons sous lesquels il s'était réfugié, Bennett fixait, ébloui et sidéré, le faisceau de la torche que M. Carter braquait sur lui.

« Oh, m'sieur, soupira t'il avec soulagement, j'ai cru que vous étiez un cambrioleur !

- Je vois! Et puis-je vous demander ce que vous faites ici et si vous avez la permission de sortir ?

- Eh bien, m'sieur, voila ce qui s'est passé...

Il était plus facile d'expliquer les choses à M. Carter, car il écoutait avec attention et se montra compréhensif, même s'il ne cautionnait pas les raisons que pouvait avoir Bennett d'être aussi éloigné de l'enceinte du collège à cette heure avancée de la soirée.

- C'est un acte stupide que vous avez commis et une grave violation des règles de l'établissement, dit M. Carter, quand Bennett eut terminé ses explications. Il peut être extrêmement dangereux pour un élève de sortir tout seul après la tombée de la nuit. N'importe quoi aurait pu arriver.

- Je sais, m'sieur. Je suis désolé, m'sieur, marmonna le coupable.

- Et en plus c'était complètement inutile. J'aurais pu m'assurer que tout allait bien dans la grange après avoir fini de vérifier le cottage.

- Je ne savais pas que vous veniez ici, m'sieur. Je suis allé vous demander la permission, mais vous étiez sorti quand j'ai essayé de vous trouver. »

Il n'y avait rien de surprenant à la présence de M. Carter au cottage. Miss Thorpe, comme la plupart des propriétaires, se souciait de l'éventualité du cambriolage de sa demeure pendant son absence, et donc, s'étant arrangée avec les garçons pour s'occuper des poissons, elle avait téléphoné à M. Carter pour lui demander de veiller sur sa propriété jusqu'à ce que elle revienne. M. Carter s'en était acquitté et ayant constaté que tout allait bien à l'intérieur, sa seule surprise avait été de trouver un jeune intrus caché dans le jardin.

« Allons-y, Bennett ! »

Il lui montra le chemin jusqu'à l'endroit où sa voiture était garée, non loin du portail.

A leur retour au collège, Bennett se sentait un peu abattu. Evidemment, il avait fait ce qu'il fallait pour Miss Thorpe, mais il était certain qu'une enquête allait suivre.

Mortimer qui le guettait, le pressa de questions.

« Alors tout va bien ? demanda t'il.

- Non, pas vraiment, répondit Bennett d'un air sombre.

- Sacré nom d'un chien ! Tu veux dire qu'ils sont morts ?

- Mort ! De quoi tu parles ? Qui est mort ?

- Bah, des poissons, bien sûr.

- Ah, les poissons ! Bennett poussa un profond soupir. Je ne comprenais plus de quoi tu parlais. Oui, les poissons sont OK. Pas d'inquiétude à avoir. C'est ce qui s'est passé après qui m'a fichu un coup ... ça m'a tellement secoué que j'avais presque oublié les poissons. »

Comme on pouvait s'y attendre, quelques ennuis s'ensuivirent !

Bennett avait souvent été convoqué dans le bureau du directeur pour rendre compte de ses incartades, mais cette fois-ci l'infraction qu'on lui reprochait était plus grave que d'habitude.

Le dimanche matin, pendant près d'une demi-heure, il dut se présenter devant le bureau du directeur, se balançant d'un pied sur l'autre, tandis que M. Pemberton-Oakes dans son double rôle de juge et de jury examinait tant les éléments à sa charge qu'à sa décharge. Celui-ci s'efforça d'être équitable envers l'accusé et reconnut que le prévenu avait été placé dans une situation de confiance par Miss Thorpe et qu'il aurait manqué à ses devoirs si son aquarium avait subi un préjudice.

Il pouvait aussi admettre qu'un garçon aussi écervelé que l'accusé ne puisse pas se souvenir d'avoir éteint un interrupteur. Mais ce n'était pas là une excuse suffisante pour désobéir aux ordres du professeur de service et sortir de l'enceinte du collège après la tombée de la nuit. Ne s'était-il pas rendu compte, outre sa violation du règlement du collège, qu'il avait agi d'une manière particulièrement stupide ? Il aurait pu avoir un accident ! Imaginez le choc émotionnel que l'encadrement aurait subi si un appel téléphonique de la police avait été leur première alerte qu'un élève s'était absenté sans permission !

Une fois que le juge (M. Pemberton-Oakes) eut résumé les éléments du dossier, le jury (également M. Pemberton-Oakes) rendit sa décision avec un verdict unanime de culpabilité. La sentence fut prononcée dans la foulée : il n'y aurait plus football pour l'attaquant pendant tout le reste du trimestre. Au lieu de cela, il se verrait confier différentes corvées telles que le balayage des feuilles mortes, le désherbage des parterres de fleurs et...euh...d'autres corvées de ce genre (sur le moment le directeur n'en voyait pas d'autres) tandis que ses camarades iraient jouer sur le terrain de football.

La punition était plutôt méritée, admit Bennett lorsqu'il sortit du bureau. Mais il avait le cœur gros au sujet de son interdiction de jouer au football. Il avait déjà raté deux bonnes occasions d'être sélectionné pour jouer dans l'équipe, après le fiasco de Marina Gardens, quand il avait été astreint à ramasser les ordures pendant une quinzaine de jours. Maintenant, il n'aurait plus aucune chance d'être sélectionné.

Mortimer fit de son mieux pour remonter le moral de son ami.

« Peut-être que j'aurais dû me rendre au cottage à ta place, affirma-t-il pendant le déjeuner du dimanche. Si je m'étais fait prendre et que j'avais été privé de football, ça n'aurait pas eu tellement d'importance.

- Hein! Si c'était toi, ils t'auraient donné la punition inverse, rétorqua Bennett avec fougue. Ils t'auraient fait jouer au football trois fois par jour parce qu'ils savent bien que tu n'aimes pas ça.

Mais Bennett se remit vite de sa déception et ressentit même une certaine fierté des travaux d'intérêt général qu'il était contraint de faire chaque après midi. Et durant les deux semaines suivantes, le collège retrouva sa routine, alternant entre le travail et le jeu.

La seule interruption dans cette routine survint lorsque M. Openshaw de la maison Scuttlewell & Openshaw, photographes (mariages et portraits en studio, notre spécialité) vint de Dunhambury pour réaliser la photographie annuelle du collège.

Cet événement se déroulait habituellement pendant le trimestre d'été, mais une vague de varicelles au mois de juillet précédent avait contraint un certain nombre d'élèves à rester confinés à l'infirmerie et à renoncer de se présenter devant l'objectif.

« Nous devons la reporter au prochain trimestre, avait décidé le directeur. C'est évidemment dommage, car quelques-uns des garçons plus âgés seront partis d'ici là, mais c'est inévitable ! »

Ainsi, tandis que M. Openshaw installait son équipement photographique, les garçons disposèrent les bancs et les chaises de la manière habituelle et le collège sortit dans la cour de récréation pour une pause bienvenue au milieu des cours de la matinée.

Les élèves de la 1^{ère} Division, qui pour l'occasion s'étaient lavé les genoux, s'assirent sur le tapis au premier plan; derrière eux, il y avait une rangée de chaises pour les professeurs et les autres membres du personnel. Les élèves les plus âgés se tenaient derrière les chaises tandis que ceux des divisions intermédiaires tentaient de rester en équilibre, à un mètre au-dessus du sol, sur une rangée de bancs instables, placés à l'arrière.

Pour une photo de groupe d'une telle dimension (car elle devait englober environ quatre-vingt-dix personnes, au total), M. Openshaw utilisait un appareil qui pouvait se mouvoir automatiquement de droite à gauche sur une amplitude suffisamment grande pour prendre tout l'ensemble du collège en un unique balayage panoramique. Le mouvement de l'appareil photo était contrôlé par un mécanisme d'horlogerie, et M. Openshaw souligna l'importance de rester immobile quand l'appareil serait en mouvement.

« Il se déplace assez lentement, expliqua t'il lorsque tout le collège se trouva à sa place. La plupart d'entre vous l'ont déjà vu en action, mais, si ce n'est pas le cas, souvenez-vous de la règle suivante : ne bougez pas, n'éternuez pas, ne clignez pas des paupières, ne vous grattez pas le nez même si cela vous démange. Le moindre mouvement pendant que vous faites face à l'objectif peut gâcher toute la prise de vue. »

Plusieurs garçons dont le nez ne les démangeait absolument pas, ressentirent soudain une envie irrépressible de se gratter. M. Openshaw leur accorda quelques instants pour se mettre à l'aise. Puis il lança :

« On prend tous un air heureux ! Je veux de beaux sourires éclatants ! Tout le monde est prêt ? »

Ils étaient tous prêts et avaient tous l'air heureux, excepté Bennett qui était encore dans le bâtiment à la recherche de ses chaussures. Elles n'étaient ni dans son casier, ni dans ceux de ses camarades. Alors comment pourrait-il sortir pour aller prendre sa place au dernier rang, à côté de Mortimer, avec ses chaussures d'intérieur aux pieds, si le règlement stipulait que les élèves devaient mettre leurs souliers de sortie quand on prenait la photo de l'année ! Il les avait mises dans son casier la veille, il en était sûr. Mais, d'une manière ou d'une autre, dans l'effervescence des préparatifs pour cette sortie, un de ses camarades de classe un peu pataud avait dû les envoyer valser dans le vestiaire, tout en cherchant ses propres chaussures.

Par la fenêtre du vestiaire, Bennett perçut que la clameur des voix s'estompait tandis que chacun prenait sa place et que M. Openshaw s'assurait que tout était prêt.

Bennett se sentait aux abois. Il ne pouvait pas être en retard ! Il ne pouvait pas être absent ! Il avait eu assez d'ennuis ces derniers temps et ne voulait pas courir le risque d'être gratifié de nouvelles sanctions. D'autant que l'idée d'apparaître sur la photo annuelle du collège l'enthousiasmait autant que n'importe lequel de ses camarades.

Où diable étaient fourrées ses satanées chaussures ? C'était une règle stupide, de toute façon, fulmina t'il en s'éloignant des casiers. On ne voit jamais les pieds sur les photos scolaires, alors pourquoi serait-ce si important s'il portait les mauvaises chaussures? A cet instant précis, il vit sa chaussure gauche derrière le radiateur et la seconde suivante, son autre chaussure apparut à l'extérieur, dans le couloir. Juste à temps, pensa-t-il en enfilant ses chaussures avec une hâte frénétique. il ne serait pas en retard finalement !

Il se précipita dans la cour de récréation et se rua jusqu'au bout du banc le plus proche, juste au moment où le mouvement d'horlogerie se mettait en marche et que l'appareil photographique commençait à se mouvoir sur son trépied. En une fraction de seconde, l'image de Bennett fut enregistrée pour l'éternité dans la position du garçon à l'extrême gauche au dernier rang. L'appareil avançait lentement.

Parslow, un garçon plus âgé qui se tenait à ses côtés, marmonna du bout des lèvres :

« Fiche le camp, Bennett ! Tu n'es pas au bon endroit : ici c'est la 4^{ème} Division. Ta classe est de l'autre côté ! »

Bennett réalisa que Parslow avait raison. Mortimer lui avait sûrement gardé une place sur le banc, parmi leurs camarades de classe de la 3^{ème} division. Peut-être était-il encore temps de les rejoindre ? Et maintenant que l'objectif l'avait dépassé et approchait du milieu de son arc, il n'y aurait sûrement aucun problème à se déplacer. Alors il sauta du banc et se précipita à toute vitesse derrière le rempart des corps immobiles jusqu'à ce qu'il atteigne l'autre extrémité de la rangée.

Effectivement, il y avait un espace vacant à côté de Mortimer, et aussitôt il bondit et vint se placer auprès de lui. Mortimer sursauta surpris par l'arrivée tardive de Bennett, mais il ne put souffler mot car l'objectif se dirigeait vers le terme de son balayage en demi-cercle. Il se concentra sur Mortimer, puis sur Bennett et quelques secondes plus tard, il s'éteignit...

L'image de Bennett fut enregistrée pour toujours dans la position du garçon à l'extrême droite sur le dernier rang. Le collège tout entier se détendit, et les élèves se levèrent, sautèrent de leurs perchoirs et grattèrent leur nez qui frémissait depuis trente secondes.

« Pourquoi diable es-tu arrivé si tard ? demanda Mortimer alors qu'ils donnaient un coup de main pour ramener les bancs à l'intérieur. J'avais laissé tomber. J'ai cru que tu ne viendrais pas.

- J'ai failli ne pas pouvoir. Je ne trouvais plus mes chaussures. Ça commençait juste quand je suis sorti, alors j'ai sauté sur le banc à côté de Parslow.

- Mais à l'autre bout, c'étaient tous des quatrièmes !

- Oui, je sais bien. C'est pour ça que je suis redescendu et que je suis venu te rejoindre.

- Un peu risqué, non ? fit Mortimer, en grimaçant. Suppose que tu te sois fait choper !

- Impossible, souligna Bennett. J'ai couru derrière les bancs. Ni vu, ni connu. Tout le monde regardait l'appareil, alors personne n'aurait pu me voir.

- Ça pourrait faire des histoires, observa Mortimer, mal à l'aise.

- Pourquoi veux-tu ? Personne ne le saura jamais, pas vrai ?

En retournant dans l'établissement pour aller remettre ses chaussures d'intérieur, Bennett chassa l'incident de son esprit. Il ne réalisa que plus tard, dans le courant du trimestre, que ce qu'il avait fait avait pu avoir un effet sur la photo annuelle du collège, quelque chose qu'il n'avait pas prévu sur le moment.



Chapitre Dix / Perdu en transit

Peu de temps avant la fin du mois, Bennett se trouva impliqué dans une situation alarmante et pour laquelle il ne pouvait absolument pas être tenu responsable.

Tout avait commencé lorsque Miss Thorpe avait téléphoné au directeur pour lui proposer la visite à Londres d'une exposition sur la protection de l'environnement à laquelle elle s'était rendue récemment.

« Ce serait l'occasion appropriée de récompenser vos élèves pour leur implication dans la protection de la nature à Linbury, gazouilla-t-elle d'une voix qui rappelait le son de la flûte. Ils y apprendraient énormément sur la pollution et sur la prévention et tout un tas de choses. C'est une exposition splendide : il y a des maquettes automatisées sur l'effet de serre et sur le réchauffement climatique, et ils apprendront beaucoup de choses aussi sur les effets toxiques des gaz d'échappement des véhicules dans l'atmosphère. En plus de cela... »

Pendant quelques minutes, elle continua de décrire tous les problèmes présentés dans l'exposition, ainsi que les solutions possibles pour surseoir à leurs effets. M. Pemberton-Oakes était d'accord avec tout ce qu'elle disait. Son seul grief était que les aigus de sa voix martelaient son tympan gauche à un niveau de décibels particulièrement inconfortable. Il écarta le combiné de son oreille et le garda à bout de bras tandis qu'elle lui conseillait vivement d'organiser une visite scolaire de cette exposition.

Lorsqu'enfin elle se tut, il lui dit :

« Je suis d'accord, Miss Thorpe, c'est une idée magnifique, mais je vais devoir limiter cette sortie à un petit nombre, disons une douzaine ou une vingtaine d'élèves. Emmener tout le collège à Londres dans les transports publics au beau milieu des heures de pointe est tout à fait hors de question.

- Oh je vois. Elle avait l'air légèrement déçu mais poursuivit : Eh bien, dans ce cas, je vous exhorte de donner la priorité à certains des plus jeunes. Ils se sont montrés si serviables pour lancer le projet de nettoyage du village. Deux d'entre eux se sont montrés particulièrement précieux : ils ont été volontaires pour nourrir mes poissons pendant mon absence. Vous devez absolument les inclure au nombre des participants.

Le directeur fit la grimace. Il n'allait certainement pas autoriser Miss Thorpe à lui dire comment gérer son propre collège !

Poliment, mais fermement, il assura : « Vous devez me laisser le soin de sélectionner le groupe approprié, Miss Thorpe ! »

La question fut donc débattue ce soir-là au cours du dîner de l'encadrement, et il fut décidé de limiter la sortie aux garçons de la 3^{ème} division, escortés par M. Carter et M. Wilkinson.

Dans un premier temps, le directeur était enclin à exclure Bennett.

« Après cette histoire où il a dépassé les bornes, je crois qu'une retenue lui donnerait une bonne leçon, déclara t'il.

M. Carter n'était pas d'accord.

- Mais vous l'avez déjà sanctionné pour cela, fit-il remarquer. Il semble un peu difficile de le punir à deux reprises pour la même infraction.

Bennett aurait été surpris d'apprendre que M. Wilkinson, lui aussi, prenait son soutien.

- Cette visite n'a rien à voir avec ce qui s'est passé il y a près d'un mois, déclara-t-il. Il demeure sanctionné pour cela. Si nous nous mettons à rajouter des sanctions des semaines plus tard, le pauvre garçon n'y comprendra absolument plus rien. Il faut bien que cela s'arrête à un moment donné.

M. Pemberton-Oakes fronça les sourcils, face à son fromage et ses biscuits.

- Très bien, ma foi. Je l'autorise à s'y rendre, mais je compte sur vous, Wilkinson, pour que votre surveillance soit la plus stricte.

- J'en ai bien l'intention, convint M. Wilkinson. Vous pouvez m'en croire sur parole. Je porterai un regard si attentif sur le jeune Bennett qu'il ne pourra pas bouger d'un centimètre sans que je le sache.

Cela semblait une garantie des plus fiables. Mais à cet instant précis, M. Wilkinson était loin d'imaginer ce que l'avenir lui réservait !

Le samedi suivant, les dix-sept élèves de la 3^{ème} division, accompagnés des deux professeurs, embarquèrent à bord d'un minibus scolaire jusqu'à Dunhambury et de là, ils prirent le train pour Londres.

M. Carter répartit la classe en deux groupes, il s'occupait de neuf garçons tandis que le reste était confié à M. Wilkinson.

Le voyage en train se déroula sans incident, à l'exception de celui au cours duquel M. Wilkinson eut une altercation avec un jeune homme dont le poste de radio jouait à fond un morceau de musique pop qu'on pouvait entendre d'un bout à l'autre du wagon. L'argument fut tranché en faveur de M. Wilkinson : le niveau sonore fut baissé à contrecœur et une conversation normale redevint possible.

Dans la foulée, les professeurs durent se résigner à être la cible d'énigmes ridicules et de jeux de mots inutiles que les garçons infligeaient toujours au personnel scolaire lors des déplacements de ce genre. Il s'agissait de blagues et d'énigmes que les professeurs avaient entendues pour la première fois plusieurs années auparavant, mais complaisamment ils firent semblant d'être déconcertés par des énigmes dans lesquelles il était question de poulets traversant des routes, de perce-oreilles tombant d'une falaise et d'éléphants coincés dans des réfrigérateurs.

Le plaisir eut été gâché si les adultes avaient révélé que les mots d'esprit étaient tout sauf des nouveautés.

« M'sieur, avez-vous entendu parler de ce professeur distrait qui a mis son parapluie mouillé dans son lit et qui s'est mis lui-même dans l'évier pour s'égoutter ? »

M. Wilkinson sourit avec indulgence. « Très drôle, Bromwich ! » Il devait être plus jeune que Bromwich lorsqu'il avait entendu cette blague pour la première fois, se dit-il.

« M'sieur, m'sieur Carter, m'sieur, pourquoi un...je veux dire, quelle est la différence entre un...non, désolé, je me suis trompé. Je vais recommencer. Qu'est-ce que l'affreux Quasimodo porte quand il fait froid ?

- Aucune idée. À vous de me le dire!

« Son parbossu ! (*) Rumbelow rebondit sur son siège, trop content d'avoir médusé son professeur. Il ignorait que M. Carter, lui-même, avait inventé ce terrible jeu de mots lors d'un voyage scolaire dans un passé déjà lointain.

Lorsque le groupe scolaire arriva à destination, la gare de Victoria était noire de monde. Jusque là, le voyage avait été agréable et insouciant, mais la prochaine étape de leur itinéraire impliquait de traverser Londres en métro, ce qui allait se révéler être un véritable cauchemar.

Ils réussirent à rester ensemble pour la descente de l'escalator, mais lorsqu'ils atteignirent le quai, la foule était si dense qu'il n'y avait pas de place pour avancer. Il était un peu plus de midi et, outre l'affluence habituelle des voyageurs, des centaines de supporters de football s'entassaient dans les rames pour aller assister à un match de coupe.

« Restez proches les uns des autres, ordonna M. Carter. Cramponnez-vous à votre voisin et, quoi qu'il arrive, ne vous séparez pas. Les deux premiers métros qui arrivèrent étaient si bondés qu'ils ne purent les emprunter, mais lorsque le métro suivant arriva, M. Carter engouffra tout son groupe dans un même wagon tandis que celui de M. Wilkinson réussit à se faufiler dans le wagon qui se trouvait juste à sa suite.

Les passagers étaient coincés tout du long de l'allée centrale du wagon et les garçons se recroquevillèrent en un seul groupe, comprimé contre l'intérieur des portes coulissantes.

Les garçons étaient plutôt joyeux ; l'inconfort ne les souciait guère et ils se laissaient guider sous l'entière responsabilité de leurs professeurs. Mais M. Wilkinson était contrarié : c'était bien gentil au directeur de planifier cette excursion dans les transports en commun, mais il n'avait pas beaucoup réfléchi à l'importance des foules qui traversent Londres à cette heure. M. Wilkinson réprima un sourire contrit en se rappelant s'être vanté que Bennett ne pourrait pas bouger d'un centimètre pour échapper à sa surveillance.

À cet instant, Bennett était coincé si étroitement qu'il n'aurait pas pu bouger d'un centimètre même s'il avait essayé !

De plus en plus de passagers s'entassaient à bord au fur et à mesure que le trajet se poursuivait, au point de gêner parfois des voyageurs qui souhaitaient descendre. A certaines stations, du fait de l'agglutinement de passagers, les portes ne pouvaient pas se fermer et les rames prenaient du retard. Mais finalement, après vingt minutes d'un trajet éprouvant, M. Wilkinson poussa un soupir de soulagement.

« Nous descendrons au prochain arrêt ! cria-t-il à voix haute à l'adresse de son groupe d'élèves saucissonnés. Que chacun soit bien prêt à descendre vite fait. Ne perdez pas de temps !

Quelques instants plus tard, le train s'arrêta à quai et les portes s'ouvrirent.

M. Wilkinson, étant le dernier du groupe à avoir embarqué, s'était trouvé coincé contre les portes durant le trajet et il fut le premier à descendre.

« Vite maintenant, vite ! gronda t'il, exhortant son groupe à descendre sur le quai. Restez bien ensemble et ne bougez pas une fois que vous serez descendus. »

(*) Ici, il a fallu trouver un jeu de mot avec '*overcoat*' (pardessus en anglais). Dans la VO il est question d'un ogre et le jeu de mot se fait entre '*oger*' et '*ogercat*' ; du coup, en adaptant, l'ogre est devenu Quasimodo pour faire un jeu de mot (tout aussi douteux que dans la VO) entre bossu et parbossu. / NDT

Les garçons sautèrent aussi agilement que possible pendant que M. Wilkinson faisait un rapide décompte mental pour s'assurer que tous les élèves étaient bien descendus.

« ... quatre, cinq, six, sept. » Et il y avait encore Bennett, le dernier, sur le point de descendre.

Puis soudain, le désastre !

Bennett se trouvait dans l'embrasure de la porte lorsque deux hommes qui attendaient pour embarquer se frayèrent un chemin, entrant en collision avec Bennett, ce qui le contraignit à reculer dans la foule massée à l'arrière.

« Hé, hé ! Laissez moi sortir ! Je veux descendre ! » cria-t-il paniqué, mais à cet instant précis de nombreux autres passagers embarquèrent et l'accès vers la porte lui devint inaccessible.

Sur le quai, M. Wilkinson se précipita pour bloquer la fermeture des portes...

Trop tard !

Les portes se refermèrent, et le métro démarra. À travers le panneau vitré de la porte, il entrevit un regard horrifié sur le visage de Bennett, tandis que la rame l'emportait dans l'obscurité du tunnel.

M. Wilkinson se tint sur le quai, pétrifié, en voyant le train disparaître hors de sa vue. Puis, se ressaisissant, il leva les yeux et vit M. Carter et son groupe qui approchaient.

« Carter ! Carter ! Bennett est resté dans la rame, s'écria-t-il d'une voix étranglée. Qu'allons nous faire ?

M. Carter demeura stoïque dans cet instant de crise.

- Dîtes moi ce qui s'est passé, demanda-t-il.

- Il n'est pas descendu. Je leur ai dit à tous de se tenir prêts et cet écervelé...

- Il n'a pas pu descendre, brailla Mortimer avec consternation. Ce n'est pas sa faute. Deux types sont montés et il a été repoussé en arrière.

- C'est exact. Il n'y avait pas moyen, confirma Martin-Jones.

La situation était grave mais, pour l'instant, pas désespérée.

- Du moment qu'il garde la tête sur les épaules et qu'il ne panique pas, cela devrait bien se passer, déclara M. Carter. Il n'a qu'à descendre à la station suivante, faire le tour pour accéder au quai opposé et monter dans le prochain métro. Il se doutera bien que nous sommes en train de l'attendre.

Aussitôt le groupe se rendit sur l'autre quai afin d'y attendre le retour de leur camarade. Là aussi, la foule était dense et on risquait de louper Bennett car il n'y avait aucun moyen de savoir dans quelle partie de la rame il voyagerait. Ils s'appliquèrent à scruter dans toutes les directions. Un premier métro arriva, mais ils ne virent aucun signe de Bennett. Il ne se trouvait pas non plus dans le train suivant, ni dans celui d'après. Le temps passait. Les rames allaient et venaient, mais toujours aucune trace de Bennett.

- Il aurait eu le temps de prendre une demi-douzaine de métros, à présent, affirma M. Wilkinson qui fulminait. Où diable est passé cette tête de linotte ?

- Peut-être qu'il est déjà passé, suggéra Briggs. Peut-être qu'il ne savait pas à quelle gare descendre ?

- Et s'il est descendu ailleurs, il n'a pas de ticket pour passer le tourniquet, renchérit Morisson. Nous sommes tous enregistrés sur un billet de groupe, pas vrai ?

M. Carter, plongé dans ses pensées, ne répondit pas.

Tant de choses imprévisibles pouvaient arriver : c'était même à parier !

Si Bennett s'était trompé de quai ou s'il s'était égaré dans le labyrinthe de couloirs reliant les différentes lignes du réseau souterrain, il pourrait être pratiquement n'importe où à présent. Bien sûr, il pouvait demander son chemin, encore fallait-il qu'il sache quelle était la station de leur destination. Il l'ignorait probablement, ayant laissé ce genre de détail à la charge de ses professeurs. C'était très préoccupant !

- Qu'allons nous faire? demanda M. Wilkinson, alors qu'un autre train était arrivé puis reparti. Cela ne nous mène nulle part. Il aurait eu le temps de traverser tout Londres et de revenir maintenant. Il semble qu'il ne viendra plus. J'imagine qu'il a dû s'égarer complètement.

M. Carter déclara:

« Il ne semble pas que cela vaille la peine que nous l'attendions tous ici. Nous pourrions y passer toute la journée sans le retrouver. Il réfléchit un instant et dit : Restez ici, Wilkinson. Je vais emmener les garçons avec moi à l'exposition : c'est juste au coin de la rue. S'il ne réapparaît pas dans la prochaine demi-heure, venez me rejoindre et nous contacterons la police. »

Lorsque les garçons furent partis, M. Wilkinson se posta près du panneau indiquant la sortie. La foule commençait à s'éclaircir, mais ce n'était toujours pas facile de garder un oeil sur tous les passagers qui descendaient.

Ainsi, pendant la demi-heure qui suivit, M. Wilkinson se tint, éperdu d'inquiétude, surveillant le quai sur toute sa longueur. Cela lui sembla être les plus longues trente minutes qu'il ait jamais vécues. Mais c'était une surveillance sans espoir, et finalement il décida que c'était inutile d'attendre plus longtemps.

La seule chose à faire à présent était de rendre compte à la police et de leur confier l'affaire du passager disparu.

C'est un M. Wilkinson dépité et profondément malheureux qui refit surface au niveau de la rue et s'en fut rejoindre le groupe à l'exposition.



Chapitre Onze / Dans le métro

Bennett se sentit submergé par le désarroi, en voyant les lumières de la station s'éloigner et le métro s'engouffrer dans le tunnel. Il avait l'estomac noué et ses genoux tremblaient ; il se retrouvait seul au milieu d'une foule d'étrangers, sans personne vers qui se tourner pour solliciter de l'aide.

Il finit par se ressaisir. Il n'y avait pas de raison de paniquer. Il savait exactement quoi faire. Il descendrait au prochain arrêt et prendrait un train circulant en sens inverse pour retourner là où le groupe scolaire l'attendrait.

Il passa les minutes suivantes à observer les deux hommes qui étaient la cause de ses déboires. S'ils n'avaient pas déboulé brusquement, au point de le repousser en arrière, cela ne serait jamais arrivé.

Il y avait un avertissement affiché au-dessus des portes qui indiquait :

« Obstruer les portes provoque des retards et peut s'avérer dangereux. »

Tu parles ! pensa-t-il, Ça ne sert à rien de mettre des avis pareils avec des types comme ça !

Il continua de les regarder d'un air renfrogné.

L'un des deux hommes était chauve et maigre, il était vêtu d'un imperméable foncé, portait un parapluie sorti de son étui et se tenait tout contre les portes.

L'autre homme, beaucoup plus jeune, avec des cheveux courts et un visage émacié, portait un jeans et tenait à la main un sac de voyage en avion.

Bien qu'au premier abord on pouvait penser qu'ils ne se connaissaient pas, Bennett qui se tenait entre eux remarqua qu'ils échangeaient un rapide coup d'oeil avant de se détourner et de paraître regarder dans des directions opposées.

Debout, près de l'homme en jeans, se tenait un passager d'âge moyen, grand et solidement charpenté, qui portait un attaché-case sur lequel était apposée une étiquette l'identifiant comme étant le Dr Bernard O'Connor de Londres, SW.

Ce qui se passa ensuite arriva si vite que, même après coup, Bennett n'aurait pas su dire avec certitude s'il avait réellement vu ce qu'il croyait avoir vu.

Ce fut une ombre plutôt qu'un objet qui passa devant ses yeux, tandis que l'homme en jeans bougeait légèrement et que le grand et massif Bernard O'Connor sursautait, plaquait la main sur sa poche de hanche et se mettait à crier : « Oh, on vient de me voler ! Mon portefeuille a disparu ! Il était dans ma poche ! » Il se retourna dans l'espace confiné et saisit l'homme en jeans par le bras. « C'est vous ! Vous avez pris mon portefeuille ! Je l'ai senti glisser !

- Laissez-moi! Je n'ai rien du tout, protesta le jeune homme. Je ne vous ai jamais touché !

- Oh, que si ! Je l'ai bien senti ! Vous vous teniez juste derrière moi.

- Tout comme une douzaine d'autres personnes. Si vous avez perdu quelque chose, c'est pas mon problème, mon vieux. Le ton du jeune homme était décontracté et il avait l'air sûr de lui. Vous pouvez me fouiller si vous voulez. Regardez mes poches ! Tenez, regardez dans mon sac si vous ne me croyez pas ! Il ouvrit le sac de voyage qu'il portait, ne révélant qu'une paire de baskets et un paquet de cigarettes. Pour faire bonne mesure, il les sortit, retourna son sac vide et le secoua. Vous voyez bien ! Je vous ai dit que j'y étais pour rien ! Vous avez dû le faire tomber quelque part.

- Je n'ai rien fait de tel! Il était dans ma poche de côté il y a juste une seconde. Le Dr Bernard O'Connor était déconcerté. Il fixait les passagers autour de lui, ne parvenant pas à identifier qui avait bien pu le délester. L'un d'entre vous doit l'avoir ! » assura-t-il.

Les autres passagers se regardaient avec méfiance et palpaient leurs propres poches afin de s'assurer qu'à l'inverse eux n'avaient pas été volés. Aucun d'entre eux ne prit la parole, soit de peur d'être accusé, ou soit parce qu'ils ne voulaient pas s'impliquer dans la querelle.

Le seul passager à ne pas tenir compte de la situation était l'homme au parapluie. Il semblait ignorer ce qui se passait. A en juger par son indifférence aux événements, on aurait pu croire qu'il était sourd.

Personne ne prêtait attention à Bennett qui, pour le moment, dans l'agitation qui avait lieu autour de lui, en oubliait presque son propre problème. Il était intrigué par l'énigme et se demandait qui pouvait être le pickpocket et où donc le portefeuille pouvait être caché ?

Si le jeune homme en jeans était le voleur, où avait-il pu ranger son butin ? Car il ne semblait certainement pas l'avoir sur lui. Mais en supposant qu'il ait un complice proche, à portée de main, à qui il pourrait passer son larcin sans se faire remarquer ! Qui ça pouvait être, alors ?

Bennett réfléchit à l'ombre fugace qu'il pensait avoir vue passer devant ses yeux, juste après que le métro ait quitté la station. Ou bien était-ce quelque chose de plus consistant qu'une ombre ? Un objet, peut-être? Il se souvint du regard rapide mais chargé de sous-entendu que les deux hommes avaient échangé. Cela aurait-il pu être comme un message ? Un signal? Il ne pouvait pas être certain, évidemment, mais si son intuition était la bonne...! Il observa de nouveau l'homme chauve et maigre qui se tenait contre les portes. Il remarqua que son parapluie n'était pas replié, que la voilure béait vaguement en haut autour du manche. Il s'approcha un peu plus près, si près qu'il pouvait sentir les baleines du parapluie pressées contre sa jambe.

A présent, l'agitation parmi les passagers était à son comble.

Le Dr O'Connor fulminait.

« Quelqu'un doit l'avoir ! L'un d'entre vous certainement ! Je vais faire arrêter la rame ! Je vais appeler la police ! »

Bennett prit sa décision, inspira à pleins poumons et plongea son bras à l'intérieur du parapluie. Ses doigts touchèrent un objet rectangulaire en cuir. Il l'attrapa et extirpa sa main de la voilure avant même que l'homme au parapluie ne puisse l'en empêcher.

« Il est là ! cria-t-il au-dessus du tumulte et en brandissant le portefeuille. J'ai trouvé ça ! »

Tous les regards se tournèrent aussitôt vers Bennett et le tumulte cessa brusquement.

Au même moment, la rame entra dans une gare et commençait à ralentir pour y marquer un arrêt.

« C'est bien ça ! C'est bien mon portefeuille, s'écria le Dr O'Connor tandis que Bennett le lui tendait. Où l'avez-vous trouvé, mon garçon ?

- Il était à l'intérieur du parapluie de ce monsieur, tout au fond. »

Au même moment, le train s'arrêta, et les portes s'ouvrirent.

L'homme au parapluie et son jeune complice en profitèrent pour sauter sur le quai et s'enfuirent. Le Dr O'Connor faillit les suivre, mais il s'arrêta dans l'embrasure de la porte en voyant les deux hommes s'engouffrer dans la foule.

- C'est sans espoir ! Je ne parviendrais pas à les rattraper, dit-il, et il se retourna vers Bennett. Merci, mon garçon ! C'était vraiment astucieux de votre part. Il se trouve que j'ai à peu près tout dans ce portefeuille : des espèces, mon chéquier, mes cartes de crédit.

- Excusez-moi, mais je veux sortir, l'interrompit Bennett, pressé.

- Sortir ? Mais je ne vous ai pas encore remercié. Vous méritez quelque chose pour avoir récupéré ce portefeuille. Je vous assure ! Tenez, attendez que je...

- Oui, mais je ne peux pas attendre. Vraiment je ne peux pas. Je dois descendre. »

Bennett trépidait presque, mais à présent la sortie était bloquée par la silhouette massive du Dr O'Connor qui se tenait debout dans l'embrasure de la porte, sa mallette entre ses genoux alors qu'il fouillait dans son portefeuille à la recherche d'une récompense appropriée.

- D'accord. Attendez, je ne vous retiendrai pas. Je voulais juste vous exprimer à quel point j'apprécie votre... »

Mais déjà des passagers, montant à bord de la rame, bloquèrent les efforts de Bennett pour se frayer un chemin. Lorsqu'il atteignit les portes, celles-ci se refermèrent devant lui. Les lumières du quai s'estompèrent et la rame fila en direction de la prochaine station sur la ligne.

Le Dr O'Connor était tellement enchanté d'avoir récupéré son portefeuille et donc ravi du rôle que Bennett avait joué dans sa récupération que dans un premier temps, il n'avait pas réalisé pour quelle raison ce garçon avait l'air si préoccupé.

« Vous avez loupé votre arrêt, n'est-ce pas ? dit-il, quand Bennett eut tenté d'expliquer sa situation. Ne craignez rien, mon garçon. Descendez juste au prochain arrêt et prenez un train dans le sens inverse. Rien de plus simple !

- Ce n'est pas aussi facile que ça, lui dit Bennett, alors que la rame l'emportait de plus en plus loin de sa destination.

- Je ne sais pas où je dois descendre. Je ne me souviens plus maintenant si c'est deux ou trois arrêts et je ne connais même pas le nom de la station. Il avait la gorge serrée et se sentait oppressé. Et même si je sors au bon endroit, je ne pourrai peut-être même pas les retrouver avec tous ces gens tout autour. S'ils sont tous partis à l'exposition, je pourrais être arrêté pour avoir voyagé sans billet.

- Pourquoi n'avez-vous donc pas de billet ?

- C'est M. Carter qui l'a pris, c'est notre professeur. On fait une sortie scolaire, vous voyez, et nous sommes tous sur un seul et même billet.

- Je ne veux pas que vous vous en préoccupiez. J'interromprai mon trajet à la prochaine station et nous sortirons tous les deux, décida le Dr O'Connor. Cela n'avait aucun sens d'entraîner ce brave garçon toujours plus loin de là où il était censé se rendre, et les bonnes décisions ne pouvaient être prises aisément dans une rame de métro, bondée et bruyante.

Le Dr O'Connor était plus que disposé, dans l'intérêt de celui qui lui avait rendu un si grand service, à prendre les choses en main. Aussi, à la station suivante, ils descendirent tous les deux et s'assirent sur un banc du quai afin de décider de ce qu'il convenait de faire.

« Eh bien, si vous ne savez pas à quel endroit vous étiez censé descendre, savez-vous au moins où se rendaient vos camarades ? demanda le Dr O'Connor.

Ça, c'était une question facile.

- Oui, nous allions à une exposition sur l'écologie et l'environnement et tous ces sujets, c'est dans un musée, mais je ne sais pas où il est.

- L'environnement! Voilà qui est résolu ! Il n'y a qu'une exposition sur l'écologie à Londres en ce moment et je la connais fort bien. Elle se tient au Musée Métropolitain. Je suggère que nous nous rendions là-bas.

Alors qu'ils empruntaient l'escalator en direction de la sortie, Bennett fit remarquer :

- C'est un sacré coup de hasard que vous soyez au courant de cette exposition, pas vrai ?

- Non, pas vraiment. C'est mon domaine d'expertise, comme diraient certains. A vrai dire, j'y ai même donné une conférence la semaine dernière.

- Vous êtes écologiste, alors ?

- Plus ou moins. En fait, je suis climatologue.

Bennett avait l'air perplexe.

- Vous voulez dire que vous contrôlez les nuages ? (*)

- Non, j'étudie le climat – c'est comme un météorologue, si vous préférez.

- Oh, un météorologue ! Vous faites des prévisions à la télé, alors ?

- Rien d'aussi séduisant, j'en ai peur. Je fais partie d'une équipe de chercheurs pour étudier les bienfaits de l'écologie sur les conditions climatiques mondiales. Le Dr O'Connor soupira et secoua la tête. Il nous faudra sûrement une cinquantaine d'années avant de trouver les bonnes réponses. »

Ils atteignirent le haut de l'escalator où le Dr O'Connor paya l'amende pour Bennett qui n'avait pas de billet. Une fois sortis dans la rue, ils cherchèrent un taxi.

« Vous vous sentez un peu ragaillardi, à présent ? s'enquit le docteur.

- Eh bien, oui, mais j'ai terriblement faim. Nous avions prévu de déjeuner à l'exposition, mais les autres auront déjeuné quand je les rejoindrai ! »

Le Dr O'Connor réfléchit et réalisa qu'en ce instant même, les professeurs chargés du groupe devaient être bouleversés et inquiets, préoccupés par la disparition de leur élève.

De toute évidence, ils n'avaient pas assez temps pour faire une pause-déjeuner dans un pub, mais à proximité se trouvait une sandwicherie, ce qui résolut le problème. Au bout de quelques minutes, Bennett et son escorte étaient assis dans un taxi en direction du Musée Métropolitain.

Alors qu'ils traversaient des rues animées, le Dr O'Connor aborda de nouveau la question de la récompense de son jeune bienfaiteur, mais Bennett, qui grignotait un sandwich au fromage tout en serrant un sac de pommes de terre chips, déclina son offre.

- Ça n'a été qu'un coup de bol. J'ai juste eu le temps de voir ce qui se passait, réitéra-t-il. Et en plus, vous avez payé mon billet et mon sandwich, et maintenant vous payez pour nous déplacer dans un taxi. C'est bien assez de récompense, franchement... Vous voulez une de mes chips ?

- Non, merci. »

Du fait de sa mésaventure dans le métro, le Dr O'Connor était déjà en retard pour son rendez-vous, mais il avait bien l'intention de raccompagner Bennett auprès de son groupe scolaire en toute sécurité avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre.

« Je ne pourrai pas rester une fois que je vous aurai déposé, dit-il alors que le taxi s'arrêtait devant le Musée Métropolitain. Je vais vous donner ma carte avec mon adresse ; si jamais vous devez répondre à des questions sur ce qui vous est arrivé, dites simplement à votre directeur de me contacter.

- Merci, rétorqua Bennett. Il lut la carte et la glissa dans son poche. Merci beaucoup ! Ça pourrait être utile. Je veux juste m'assurer que nous sommes au bon endroit et... Oh, c'est le bon endroit, c'est vrai ! dit Bennett en regardant par la fenêtre du taxi. J'aperçois un de nos professeurs qui arrive au bout de la rue. »

Sortant du métro, M. Wilkinson, taraudé par l'anxiété, se dirigeait vers l'exposition. Il allait retrouver Carter et puis ensemble ils téléphoneraient à la police. Il espérait et pria pour qu'aucun mal ne soit advenu au garçon.

Soudain, alors qu'il approchait du seuil du Musée Métropolitain, il leva les yeux et vit son élève porté disparu qui descendait d'un taxi, en mangeant un sac de chips.

Il y avait eu des moments au collège, où M. Wilkinson n'était pas particulièrement heureux de voir Bennett et où il faisait tout son possible pour l'éviter. Il était même connu pour se réfugier dans la salle des professeurs et faire la sourde oreille aux coups frappés à la porte pour mieux échapper aux questions incessantes et aux demandes en tous genres de ses élèves les plus assommants de la 3^{ème} Division. Mais là, c'était un tout autre cas de figure !

Sur le coup, jamais de toute sa vie, il n'avait été aussi heureux de revoir J. C. T. Bennett en personne, bien vivant, et toujours aussi incorrigiblement fidèle à lui même.

« Bennett ! s'écria-t-il joyeusement de toute la force de ses poumons. Bennett ! Dieu merci, vous êtes sain et sauf, mon garçon, Dieu merci, vous êtes sain et sauf ! Est-ce que tout va bien ?

Bennett se tourna pour le saluer, arborant un large sourire triomphant.

- Oh, rebonjour, m'sieur ! Oui, je vais bien. Vous voulez des chips ? »

(*) Un jeu de mot intraduisible se glisse dans la question posée en VO par Bennett : entre la première syllabe du mot '*climatologist*' (= climatologue) et le verbe '*to climb*' (= grimper) et Bennet demande au Dr O'Connor s'il « grimpe sur des trucs » (à la façon d'un alpiniste). J'ai résolu le problème en adaptant sa réplique/ NDT.



Chapitre Douze / L'érable

Miss Thorpe avait bien fait de recommander l'exposition sur l'écologie. En effet, elle valait bien une visite et le groupe de la 3^{ème} division s'accorda sur ce point, lorsqu'ils eurent fait le tour du rez-de-chaussée du Musée Métropolitain.

Il y avait énormément de choses à voir et à faire. Il y avait des maquettes qui montraient la propagation de la pollution sur la terre, dans l'air et dans les océans, partout dans le monde ; il y avait un film sur les animaux en voie de disparition et un autre sur les conséquences probables du changement climatique (Recherche effectuée par B. O'Connor, PhD, FRMetS) (*), des diagrammes, des photographies, des graphiques ainsi que de courtes conférences qui abordaient tout un tas de sujets concernant les altérations de la terre.

Le groupe scolaire fut très occupé tout l'après-midi et ils repartirent avec des dépliants et des livrets qu'ils avaient recueillis auprès des différents stands, et dans lesquels on les invitait à jouer un rôle prépondérant dans la protection de l'environnement au cours des prochaines années.

Lorsque le groupe regagna la gare de Victoria par le métro, la foule de l'après-midi s'était clairsemée et il était peu probable que le retour les confronte à de nouveaux obstacles. Même dans ces circonstances, M. Wilkinson prit soin de veiller à ce que Bennett ne se tienne jamais à plus d'un mètre de distance...

Cela avait été une journée inoubliable, à plus d'un titre.

M. Pemberton-Oakes, qui n'était pas homme à laisser traîner les choses, était bien déterminé à ce que les découvertes qu'ils avaient faites au cours de l'exposition soient utilisées à bon escient. En conséquence de quoi, le lundi, lors de la leçon qu'il dispensa à la 3^{ème} division, il décida qu'ils devraient pousser plus loin leurs investigations.

« Pour vos devoirs de ce soir, leur dit-il, j'aimerais que vous écriviez une lettre au responsable de l'éducation ou au secrétaire de l'une des associations qui traitent d'un aspect de l'environnement que vous avez trouvé particulièrement intéressant. Posez leur des questions, afin de recueillir plus d'informations. Je suis certain qu'ils seront plus que disposés à vous aider.

(*) PhD est l'acronyme pour *'Doctor of Philosophy'* et correspond chez nous à un doctorat tandis que *'FRMetS'* est un acronyme qui correspond à : *'Fellow of the Royal Meteorological Society'* (Membre de l'Association Royale de Météorologie) / NDT.

La 3^{ème} division ne paraissait pas convaincue.

- Quel genre de questions, m'sieur ? demanda Bromwich.

- Tout ce qui vous plaira. Par exemple, lorsque vous quitterez le collège, vous pourriez vouloir poursuivre une carrière dans le domaine de l'environnement. Vous pourriez demander quel genre de qualifications sont nécessaires et en quoi consisterait ce travail. Vous pouvez être certains que tous les scientifiques passionnés sont plus que disponibles pour partager leurs connaissances et leur expérience avec des jeunes désireux d'emprunter la même voie. »

Ce soir-là, la 3^{ème} Division se mit au travail, les sourcils froncés.

Le devoir ne s'avéra pas aussi simple que le directeur l'avait suggéré, car la plupart des prospectus que les garçons avaient collectés à l'exposition fournissaient déjà des réponses aux questions qu'ils auraient pu envisager de soumettre.

« Ils vont juste se dire que nous sommes une bande de nuls, remarqua Briggs, feuilletant sa pile de brochures. Ils vont juste répondre pour nous dire : 'Nous avons répondu à cette question à la page deux. Est-ce qu'on ne vous apprend pas à lire dans votre collège?'

- Bon, il faut bien qu'on écrive à quelqu'un à propos de quelque chose, souligna Atkins. Il ramassa un joli livret coloré et parcourut la dernière page. Qu'est-ce que vous pensez de celui-là ? Il y a le nom du responsable de l'éducation dessus. Je propose que nous lui écrivions tous. Au moins, nous connaissons son nom, ce sera donc une lettre personnelle, comme l'a demandé le directeur.

Il y eut un murmure d'approbation unanime.

- Bon plan ! C'est de toute évidence le gars à qui il faut qu'on écrive. Nuttall approuva d'un signe de tête.

- Ce serait mieux si nous lui posions tous des questions différentes, quand on en aura trouvé quelques-unes. Comme ça, il aura plein de choses à nous écrire en retour.

Mortimer confia :

- Je vais l'interroger sur tous ces millions de canettes. Je maintiens toujours qu'il serait impossible de les empiler pour qu'elles atteignent la lune.

- Je vais lui dire que quand je serai grand, je veux être un expert en écologie et lui demander combien on gagne d'argent ! déclara Morisson.

- Je parie que c'est un travail passionnant de sauver des éléphants et des baleines et de nettoyer les nappes de pétrole et les produits chimiques toxiques et tout le reste, affirma Bromwich. Je vais lui demander de raconter l'histoire de sa vie. Environ huit pages suffiraient, je pense, et s'il peut le faire tout de suite, ce serait super !

- Je vais lui poser des questions sur l'effet de serre, annonça Rumbelow.

- On l'a déjà fait, rappela Martin-Jones. Le grand chef nous a déjà tout raconté à ce sujet.

- Je sais bien, mais il y a un point que je ne comprends toujours pas. Après tout, si on jette une brique à travers le toit d'une serre, ça laisse sortir la chaleur, alors comment que ça peut continuer à faire plus chaud ?

- Tu as tout faux, Rumbo ! C'est la couche d'ozone qui est trouée, pas la serre.

- Oh je vois ! Rumbelow semblait toujours dubitatif. Ah, mais en supposant qu'elles soient toutes les deux trouées, hein alors ?

Briggs sourit et répondit :

- Essaie de faire cette expérience: tu balances une brique à travers la serre du directeur et tu verras ce qui se passera. »

Bennett ne prit aucune part à la discussion. Il savait à qui il allait écrire, mais il n'avait pas l'intention de laisser son petit monde s'immiscer dans ses contacts privés et personnels. Il se gratta la tête et réfléchit profondément. Que devait-il dire ? Le Docteur O'Connor n'était pas un responsable de l'éducation, bien sûr, mais un expert météorologue, il était tout aussi important, probablement plus, parce qu'il étudiait des problèmes dont il avait dit qu'il lui faudrait cinquante ans pour les résoudre. Eh bien, pas lui personnellement, peut-être qu'il serait alors trop vieux, mais il y aurait d'autres personnes qui viendraient le rejoindre au fil du temps. Cinquante ans c'était très long pour un homme, mais les arbres vivaient beaucoup plus longtemps... si on en prenait soin. Et les arbres étaient importants pour la vie sur Terre...

Il poserait la question au sujet des arbres au Docteur O'Connor, et sur ce qu'il fallait faire pour arrêter la destruction des forêts tropicales. Bennett sortit de sa poche la carte de visite du Docteur O'Connor et recopia l'adresse.

ooo

Le vendredi, lorsque le facteur arriva, il y avait deux lettres intéressantes dans le courrier du directeur.

La première disait :

« *Cher Monsieur,*

Hier matin, j'ai reçu dans mon courrier seize lettres d'élèves de votre collège. Aucun d'entre eux n'avait joint une enveloppe timbrée et tous attendaient une réponse par retour de courrier. On m'a demandé de rédiger l'histoire de ma vie en un minimum de huit pages ; on m'a demandé des détails sur mes revenus de toutes natures et on m'a invité à résoudre un problème de mise en équilibre de canettes et de boîtes de conserve empilées les unes sur les autres. Et encore bien d'autres questions. Aussi soucieux que je puisse être de soutenir la préservation des ressources mondiales, je dois souligner que je suis extrêmement occupé et qu'il m'est impossible d'adresser seize réponses individuelles par retour de courrier. J'espère que vous voudrez bien expliquer tout cela à mes correspondants. Cordialement. »

La signature était un gribouillis que le directeur ne parvint pas à déchiffrer.

M. Pemberton-Oakes poussa un soupir. Tout était de sa faute ! Il aurait dû mieux préparer le terrain avant de lâcher la bride à la 3^{ème} division pour un devoir de ce genre, songea-t-il.

La seconde lettre disait :

« *Cher Monsieur le Directeur,*

J'ai été ravi de recevoir une lettre de l'un de vos élèves dont je ne connaissais pas l'adresse auparavant, ayant omis de la lui demander quand nous nous sommes rencontrés samedi dernier. Je suppose qu'il vous aura expliqué ce qui s'est passé dans le métro. Je tiens à vous exprimer combien je lui suis reconnaissant, et pour vous féliciter d'avoir parmi vos élèves un garçon qui sache si bien faire preuve d'initiative comme le jeune Bennett a su le démontrer lorsqu'il est venu à mon secours dans un tel moment de stress (car le contenu de mon portefeuille était pratiquement irremplaçable).

*Il a refusé d'accepter toute récompense financière, mais comme il est manifeste dans sa lettre qu'il est passionné par la préservation des arbres, je prends la liberté de vous expédier, par transporteur, un jeune érable (*Acer carpinifolium*) en espérant que vous lui permettrez de le planter dans le jardin de votre collège.*

Ce sera, je pense, un gage approprié de notre rencontre.

Cordialement, Bernard O'Connor »

Cette fois-ci, M. Pemberton-Oakes finit par sourire.

« C'est encore Bennett ! songea t'il. »

L'arbre fut livré le lendemain matin et pour le planter, une cérémonie fut fixée au dimanche après-midi.

Au départ, on avait décidé que Bennett devrait planter lui-même son érable dans le jardin du directeur, mais la nouvelle du cadeau du Dr O'Connor se propagea rapidement et déclencha une vague d'enthousiasme pour la conservation des arbres dans tout le collège.

«Chacun devrait planter son propre arbuste. Pensez à tout le gaz carbonique qui serait absorbé si tout le monde en faisait autant, déclara Morisson au petit-déjeuner. Je parie que nous allons tous demander des arbres comme cadeaux de Noël.

- Des arbres de Noël ? s'enquit Atkins, dubitatif. Ils ne pourraient pas grandir. Tous ceux que nous avons eus à la maison n'avaient pas de racines.

- Il n'est pas nécessaire que ce soient des arbres de Noël simplement parce que ce sont des cadeaux pour Noël, souligna Briggs.

- Tu pourrais avoir des saules ou des cerisiers, tout ce que tu veux ! »

Dans l'un des livrets qu'il avait rapportés de l'exposition, Mortimer avait trouvé des informations concernant les effets bénéfiques que pouvaient avoir des arbres plantés dans un sol aride. A présent, tout en grignotant comme à l'accoutumée ses céréales, il se voyait en short kaki, arborant un casque colonial, une gourde et une paire de jumelles en bandoulière autour du cou, à la tête d'une expédition en plein désert du Sahara, en route pour aider les tribus à protéger leurs terres de la progression des sables.

« Nous arriverons peut-être trop tard, disait-il au chef de la caravane, mais si nous creusons un canal d'irrigation et si nous plantons des buissons de houx tout autour du village, nous pourrions encore maintenir le désert à distance ! »

Sa vision s'évanouit lorsque Rumbelow s'exclama :

« Réveille-toi, Morty ! Ça fait déjà trois fois que je te demande de me passer la marmelade ! »

À la table de la 1^{ère} Division, les arbres étaient également le grand sujet de discussion et Blotwell fit de son mieux pour expliquer à Binns les complexités de la photosynthèse.

« Tout est question de respiration, finalement, expliqua-t-il. Arrête de manger pendant une demi seconde et respire profondément. (Binns obtempéra). Maintenant, lorsque tu expires à nouveau, ce n'est plus de l'air frais. C'est juste un gaz dangereux appelé trucmuche de carbone. (Binns s'empressa d'expirer).

- Mieux vaut s'en débarrasser tout de suite, alors!

- C'est bon, ça ne te tuera pas à petites doses parce que les arbres le respirent et le transforment à nouveau en air frais.

- Quels arbres ?

- N'importe quel arbre qui te plaise, tous en font autant !

Binns réfléchit un instant.

- Il faut qu'on soit tout près de l'arbre pour que ça marche, pas vrai ?

- Cela n'a pas vraiment d'importance, tant qu'il y a suffisamment d'espace pour respirer, précisa Blotwell. L'arbre respire par le biais de son feuillage, tu vois. Il n'a pas de narines. »

Blotwell était-il en train de le faire marcher ? se demanda Binns.

Ce sacré Blotwell racontait toujours tellement n'importe quoi qu'on ne savait jamais s'il fallait le croire ou pas ! Bien sûr que les arbres n'avaient pas de narines ! Tout le monde savait ça !

Après le petit-déjeuner, Binns sortit, pour aller respirer profondément et vider ses poumons à plusieurs reprises contre l'écorce d'un saule qui poussait non loin du terrain de football junior. Il ne s'attendait pas vraiment à ce que quelque chose de sensationnel se produise, ce qui était tout aussi bien d'ailleurs puisqu'en effet rien de sensationnel ne se produisit ! A vrai dire, il n'était pas vraiment certain que l'arbre se soit mis réellement à respirer à son tour, bien qu'il estima que ça pouvait être le cas. Pourtant, il se dit qu'il avait sûrement transmis au saule assez de trucmuche de carbone pour l'occuper pendant un bon moment.

La perspective de tant d'amateurs d'arbres désireux de planter pour la postérité, incita le directeur à considérer que son jardin privé n'était vraisemblablement pas le meilleur endroit pour une plantation à si grande échelle. Dans les années à venir, la vue de son bureau risquait d'être réduite aux branches qui frôleraient sa fenêtre et bloqueraient la lumière.

Ainsi, au cours de la matinée, il attribua un lopin de terre qui se trouvait au-delà du terrain de football pour la plantation d'un bosquet. Ce faisant, c'est ainsi qu'il inaugura la tradition selon laquelle les élèves, présents et futurs, pourraient tous y planter leur arbre personnel au cours de leur scolarité à Linbury Court.

Après le déjeuner, Bennett se mit au travail.

La cérémonie se déroula en présence d'un bon nombre de camarades sympathisants ou disposés à lui porter assistance, parmi lesquels Mortimer tenait une place de choix. Sa tâche consistait à maintenir l'arbre bien droit contre un tuteur tandis que Bennett, ayant creusé le trou, devait entasser la terre autour des racines.

Mais ce n'était pas aussi simple.

Le sol était très dur et au bout de dix minutes de terrassement, ardu et maladroit, il devint évident qu'un trou assez profond et assez large pour accueillir un petit érable (*Acer carpinifolium*) était au-delà des forces d'un garçon de onze ans, sans personne pour lui venir en aide. À moins, bien sûr, qu'il ne soit prêt à continuer à creuser toute la nuit.

Aussi, M. Carter et M. Wilkinson dûrent se relayer avec une bêche et une fourche et le travail se poursuivit.

M. Pemberton-Oakes, s'étant réveillé de sa sieste après le déjeuner, vint voir les progrès qui avaient été réalisés, et quelque temps après, Miss Thorpe et Jason arrivèrent, la nouvelle de la cérémonie étant parvenue jusqu'à la villa des chênes.

Les choses n'avancèrent guère quand Miss Thorpe eut l'idée de retirer la laisse de Jason. Désireux de participer, le petit boxer, qui n'arrêtait pas de sauter, finit par plonger dans le trou, entravant les efforts de M. Wilkinson qui pelletait la terre. Une fois qu'il en fut extrait, le chien demeura sur le bord du cratère, grattant le sol plus rapidement que M. Wilkinson ne pouvait creuser.

« Jason ! Au pied, mon petit, au pied ! ordonna Miss Thorpe, mais le chiot n'en fit qu'à sa guise et il fallut lui remettre sa laisse et l'éloigner de force du travail en cours. Le vilain chien ! Le vilain chien ! reprocha-t-elle à son animal de compagnie d'une voix douce, puis se retournant vers le directeur, elle ajouta : Tous les jeudis, je l'emmène à un cours d'éducation canine mais je crains qu'il ne soit plutôt rétif au dressage. Il fait montre de quelques progrès, mais il pourrait faire beaucoup mieux s'il faisait plus d'efforts. »

M. Pemberton-Oakes comprenait ce qu'elle ressentait. Il avait souvent utilisé le même commentaire lors de la rédaction de ses rapports de fin de trimestre.

« Et comment va votre projet d'écologie en marche ? demanda t'il.

- Magnifiquement ! Magnifiquement ! zinzinula-t-elle comme une grive qui entame un concert aux aurores. Linbury s'est mise de tout coeur au vert et même le conseil du district y a trouvé des atouts. Ils ont accepté de nous accorder un service de collecte des bouteilles de verre et un second pour la collecte des vieux papiers. Son sourire s'élargit et ses yeux pétillèrent d'enthousiasme. Et c'est grâce à vos élèves que notre ancienne voie ferrée est en si bon état. Nous pensons en faire une réserve, rien de tel qu'un habitat naturel pour encourager la faune et la flore.

- Vous avez certainement été très occupée, observa le directeur.

- Oui, mais je ne peux pas me permettre de lever le pied, il y a toujours quelque chose à faire. Elle baissa la voix pour confier dans un murmure conspirateur : De vous à moi, j'espère persuader M. Arrowsmith de se convertir lui aussi à l'agriculture bio, mais pour l'instant, je crains qu'il ne soit pas très emballé. »

A présent, le trou était terminé. M. Carter et M. Wilkinson, à bout de souffle, enfilèrent leurs vestes.

Mortimer maintint l'arbuste bien droit, tandis que Briggs arrosait ses racines et que Bennett déposait quelques pelletées de terre.

Une fois le travail terminé, Bennett fronça les sourcils d'un air critique et s'écria :

« Il n'est pas très grand, n'est-ce pas ? Pas beaucoup plus grand que moi.

- Revenez le voir dans dix ans ! lui dit M. Carter. L'arbre, tout comme vous, aura beaucoup grandi d'ici là. »



Chapitre Treize / La preuve par l'image

Ce fut le dernier jour du trimestre, tandis que les garçons s'apprêtaient à rentrer chez eux, que les reproductions de la photo du collège prise par MM. Scuttlewell et Openshaw, photographes (Mariages et Portraits en studio, notre spécialité) parvinrent à Linbury Court.

La copie épinglée sur le panneau d'affichage dans la salle du personnel suscita l'intérêt de M. Carter et pendant une bonne minute, il scruta les rangées de visages qui semblaient le dévisager.

Certains des élèves (qui avaient suivi les conseils de M. Openshaw) arboraient des sourires rayonnants ; d'autres arboraient un sourire narquois ou le regard vitreux d'un lapin hypnotisé - une caractéristique trop courante dans les photographies du collège. Mais, dans l'ensemble, le résultat était satisfaisant : il n'y avait pas de silhouettes floues trahissant que quiconque avait bougé pendant les moments critiques où l'appareil était en action. Il y avait, cependant, une particularité sur la photographie qui frappa M. Carter car elle était tout à fait inhabituelle. Il l'observa à nouveau, puis leva des yeux désespérés vers le plafond.

« Oh non ! Pas encore Bennett ! gémit-il. Venez voir ça, Wilkinson !

Son collègue était en train de vider un casier et emballait des livres qu'il comptait emporter pour les vacances de Noël. Il s'approcha et parcourut la photographie du regard.

- On s'en sort plutôt bien, n'est-ce pas ? observa M. Wilkinson, enthousiaste. Binns et Blotwell se sont même donnés la peine de se brosser les cheveux ; Briggs s'est souvenu de rentrer sa chemise. Je vois que Mortimer porte sa tenue habituelle, avec son expression de hibou en peluche, et Bennett est...oh, mon Dieu ! »

Sa voix s'affaiblit soudain et il demeura debout à fixer la photo, son regard pivotant de gauche à droite et de droite à gauche, comme un spectateur assistant à une rencontre de tennis.

« C'est absurde ! Bennett y figure deux fois !

- Exactement, confirma M. Carter. À moins, bien sûr, que sans le savoir nous ayons, vous et moi, un autre élève au collège qui possède précisément les mêmes caractéristiques physiques.

- Il n'y a pas de quoi rire, rétorqua M. Wilkinson contrarié. C'est une affaire sérieuse. A quoi pensait ce chenapan en s'amusant à ce petit jeu là ?

On frappa à la porte de la salle des professeurs, celle-ci s'ouvrit et Bennett fit son apparition, débordant de cette bonne humeur insouciant qui semble affecter tous les élèves, au dernier jour du trimestre.

« Bonjour, m'sieur Carter ! Bonjour, m'sieur Wilkinson ! Je m'en vais. Mes parents m'attendent dans le hall, alors je voulais juste vous dire au revoir et vous souhaiter un... Il s'interrompit, intrigué par le manque

d'enthousiasme évident qui se reflétait dans le regard glacial et désapprobateur de M. Wilkinson. De quel problème s'agit-il, m'sieur ?

Tous les professeurs étaient censés afficher leur bonne humeur à des moments aussi joyeux que celui-ci.

Tranquillement, M. Carter demanda :

« Est-ce que vous avez vu la photo du collègue, Bennett ?

- Non, pas encore, m'sieur. Il y en a une qui est affichée dans la salle de réunion, mais comme Mortimer vient de me dire qu'il a vu arriver la voiture de mes parents, je n'ai pas eu le temps d'aller la voir.

- Venez donc y jeter un coup d'œil.

Bennett traversa la pièce et regarda la photo. En se reconnaissant, il eut comme un bref essoufflement.

- Houa ! Sacré mille fossiles ! Oh, purée ! Mais on m'y voit des deux côtés !

- Effectivement, convint M. Carter. Et pourquoi d'après vous ?

- Je ne savais pas que ce serait comme ça, honnêtement, m'sieur. J'ai cru que l'appareil était déjà passé sur Parslow quand je suis arrivé, alors je me suis précipité à l'autre bout pour avoir une chance d'être sur la photo.

Son explication fut accueillie dans un silence glacial.

- J'étais en retard, ...voyez-vous, M'sieur. J'arrivais pas à trouver mes chaussures, balbutia-t-il, espérant clarifier la situation. Je savais que j'étais censé me tenir à côté de Mortimer, et j'ai pensé que j'aurais pile poil le temps de...

- Admettons, admettons, intervint M. Carter. C'est fait à présent. C'est juste une photo à laquelle il nous faudra nous habituer !

- Désolé, M'sieur. Terriblement désolé. C'est un accident. J'y ai pas pensé !

- Vous n'y avez pas pensé ! Ça, c'est tout à fait typique ! fulmina M. Wilkinson, qui n'était pas disposé à laisser tomber l'affaire. Ne vous rendez-vous pas compte de ce que vous avez fait, tête de linotte ? Vous avez complètement gâché la photo du collègue. Qu'est-ce que le directeur va dire quand il la verra ? »

Une pensée similaire avait déjà traversé l'esprit de Bennett.

Avec un peu de chance, songea-t-il, il serait déjà en route vers le domicile de ses parents avant que l'affaire ne soit portée à la connaissance du directeur. C'était un problème qu'il devrait affronter à une date ultérieure, mais il n'allait pas le laisser lui gâcher ses vacances.

- D'ici le prochain trimestre, elle sera encadrée et accrochée dans la salle de réunion, poursuivit M. Wilkinson. Le directeur emmènera les visiteurs faire un tour dans le collège. Et qu'est-ce qu'ils penseront quand ils verront deux fois le même garçon sur la photo ?

Bennett fronça les sourcils en y réfléchissant.

- Ils penseront juste que j'ai un jumeau identique, m'sieur.

- Brrloupff ! M. Wilkinson posa sa main sur sa tête et fit le tour de la table pour retrouver son calme. Quelque peu apaisé, il finit par ajouter : Vous êtes vraiment un sacré phénomène, Bennett !

- Oui m'sieur. Je sais, m'sieur. Désolé m'sieur !

- Vous feriez mieux de filer maintenant si vos parents vous attendent, dit M. Carter. Passez de bonnes vacances !

- Oui m'sieur. Merci m'sieur. Pareillement ! Dans l'embrasure de la porte, il se retourna et ne put retenir un sourire en s'adressant à ses deux professeurs. Alors, au revoir ! Joyeux Noël! Et rendez-vous au prochain trimestre !

Tandis que la porte se refermait derrière Bennett, M. Wilkinson poussa un grand soupir.

- Des jumeaux identiques ! murmura t'il. Deux exemplaires de Bennett ! Deux jumeaux parfaitement identiques de Bennett ! Je ne préfère même pas y penser !

M. Carter éclata de rire.

- Ne vous inquiétez pas, Wilkinson. Il grandira avec le temps... tout comme son érable.

Mais M. Wilkinson observa de nouveau la photo en marmonnant à mi-voix : 'Des jumeaux identiques! Ça dépasse l'entendement...'

Puis il se tourna vers son collègue et déclara :

« Je vous assure, Carter, un seul Bennett dans ce collège, c'est largement suffisant pour préserver ma santé mentale. Qu'est-ce que ce serait si nous en avions deux ? »

FIN

